



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

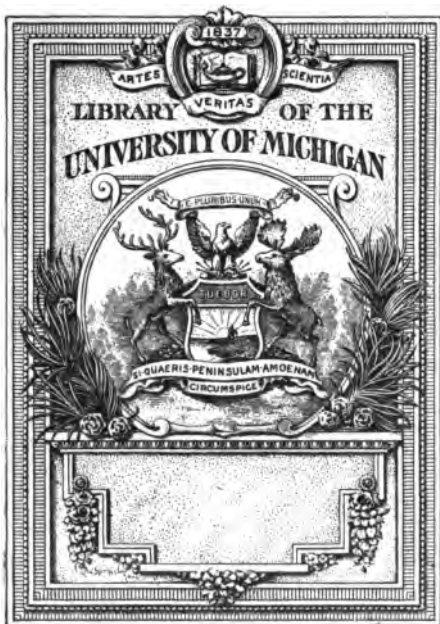
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





848

543

a

THÉÂTRE COMPLET

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

DE L'IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

THÉÂTRE COMPLET

DE M.

EUGÈNE SCRIBE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Seconde Edition,

ORNÉE

D'UNE VIGNETTE POUR CHAQUE PIÈCE.

TOME SEPTIÈME.



PARIS,

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CHRISTINE, N. 1.

M DCCC XXXIV.

165004

Digitized by Google

LES
EAUX DU MONT-D'OR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase,
le 25 juillet 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DE COURCY ET SAINTINE.

VII.

I

PERSONNAGES.

VALCOURT, commerçant.

M^{ME} VALCOURT, sa femme.

EUGÉNIE,
ERNESTINE, } leurs filles.

DESAULNAIS, médecin.

ADOLPHE, son fils.

QUINZE-SEIZE, prétendu d'Eugénie.

FRANÇOIS, dit **CHOCHO**, garçon attaché à l'établissement.

BAIGNEURS.

La scène se passe aux eaux du Mont-d'Or.

Le théâtre représente le salon de l'établissement ouvert dans le fond sur la campagne. Il est décoré et meublé avec élégance. Plusieurs portes latérales. Une harpe, un pupitre de musique, un guéridon.

३१०५



VALCOURT,

C'EST SINGULIERELLE NE LA PAS DE CE CÔTÉ-CI.

(Les eaux du Mont-d'or, Sc. XVIII.)



VALCOURT,

C'EST SINGULIERELLE NE LA PAS DE CE CÔTÉ-CI.

(Le sauc du Mont-d'or, Sc. XVIII.)

LES

aujourd'hui.

I.

LES
EAUX DU MONT-D'OR.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{ME} VALCOURT, EUGÉNIE, ERNESTINE, à une
table à gauche; BAIGNEURS, BAIGNEUSES à d'autres
tables, de l'autre côté.

(Au lever de la toile , on déjeune , on joue , on lit les journaux .)

CHOEUR.

AIR du Barbier de Séville.

Loin de la ville,
Dans cet asile,
Quel plaisir
De se réunir !
Dans cet asile
Pur et tranquille,
La gaité
Tient lieu de santé.

M^{ME} VALCOURT.

Dans ce séjour nulle de nous ne pense
A son ménage ainsi qu'à son mari;
Cette fontaine est celle de Jouvence...

EUGÉNIE.

Ou bien plutôt c'est le fleuve d'Oubli.

TOUS.

Loin de la ville, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; ADOLPHÉ.

M^{ME} VALCOURT.

Eh! arrivez donc, docteur. Vous venez bien tard
aujourd'hui.

I.

ADOLPHE.

Pardon, mesdames, de vous avoir fait attendre.
Je vous apportais vos lettres et vos journaux.

EUGÉNIE et ERNESTINE, se les disputant.

Ah! quel bonheur! quel bonheur! à moi le *Journal des Modes*.

M^{ME} VALCOURT, le prenant.

Non, mesdemoiselles, il est pour moi : le docteur ne m'a permis que celui-là.

ADOLPHE.

Oui; vous savez qu'au Mont-d'Or les journaux n'arrivent qu'une fois par semaine. Nous tenons à la santé et aux plaisirs de nos malades. (A M^{ME} Valcourt lui présentant une lettre.) Celle-ci est pour vous, madame Valcourt. (A Eugénie.) Oserais-je vous demander comment vous vous trouvez?

EUGÉNIE.

Je ne sais : depuis trois jours que nous sommes au Mont-d'Or, j'éprouve un malaise, une agitation...

M^{ME} VALCOURT.

Oui, vraiment; elle est triste, mélancolique, elle ne dort plus. Je vous la recommande, docteur, ainsi que moi. Je me sens un peu de langueur, de lassitude, quoique votre ordonnance d'hier m'ait assez réussi.

ADOLPHE.

J'étais sûr que le bal vous ferait du bien.

ERNESTINE.

Oh! mon dieu, oui; car moi, à qui vous ne l'aviez pas ordonné, je m'en suis trouvée à merveille. Ma mère est bien heureuse d'avoir une maladie comme celle-là : si elle voulait changer avec moi.

ADOLPHE, à Ernestine.

Allons, ne vous fâchez pas; nous verrons à arranger cela.

AIR du Ménage de Garçon.

Tous les tourmens, le malheur même,
Ne doivent pas nous effrayer;
On les guérit, c'est mon système,
Dès qu'on peut les faire oublier.
Oui, du plaisir la douce ivresse
Les adoucit pour un instant;
Et, si l'on s'amusait sans cesse,
On serait toujours bien portant.

M^{ME} VALCOURT.

Ah, docteur! que votre système est consolant!

ADOLPHE.

Et vous, belle dame, vos migraines?

M^{ME} VALCOURT.

Impossible d'y penser hier. Vous savez comme nous avons été occupées; mais je les attends aujourd'hui.

ADOLPHE.

Vous n'avez donc pas, ce matin, suivi l'ordonnance?

M^{ME} VALCOURT.

Je ne pouvais pas; mon amazone n'était pas faite; mais on va me l'apporter dans l'instant. Je vais monter à cheval; après cela, deux ou trois parties de billard, et ce soir le concert; enfin tout le traitement que vous avez prescrit! Ah, docteur! quel ennui d'être obligée de soigner ainsi sa santé!

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour vous, madame, mais pour vos.

6 LES EAUX DU MONT-D'OR.

amis, vos admirateurs, je dirais presque pour votre mari.

M^{me} VALCOURT, qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.

Ah, mon dieu! ce que c'est que d'en parler! Une lettre de lui.

EUGÉNIE.

Une lettre de mon père adressée ici!

M^{me} VALCOURT.

Eh! non; il l'avait écrite à Paris, où il nous croit toujours, et on nous la renvoie sous enveloppe.

(Lisant à demi-voix et très vite.)

« Je suis à Lyon, ma chère amie, et j'espère, sous
« une quinzaine de jours, avoir le plaisir de vous
« embrasser. Je suis fâché d'avoir été obligé de te
« refuser ta dernière demande. Pour t'en dédomma-
« ger, je te prépare une surprise, ainsi qu'à ma fille
« Eugénie. Je lui amène un prétendu! »

ADOLPHE.

Un prétendu! il serait possible!

ERNESTINE.

Un prétendu! Ma sœur est bien heureuse d'être l'aînée!

EUGÉNIE.

Et que dira mon père en arrivant à Paris et ne nous y trouvant pas?

ADOLPHE.

Vous êtes moins touchée de son chagrin que de celui du prétendu.

EUGÉNIE.

Non, monsieur, cela m'est indifférent; mais si mon père allait se fâcher?

SCÈNE II.

7

M^{ME} VALCOURT.

Vous savez bien, mademoiselle, que votre père ne se fâche jamais quand je suis malade; et c'est sa faute si je le suis dans ce moment. Nous laisser à Paris pendant la belle saison; nous refuser une maison de campagne, ou du moins, en dédommagement, une loge à l'Opéra! Il devait bien se douter que mes spasmes, mes nerfs, mes vapeurs me conduiraient au Mont-d'Or; trop heureuse encore qu'ils ne m'aient pas menée plus loin. N'est-ce pas, docteur?

ADOLPHE.

Oui, madame; je prends sur moi toute la responsabilité. C'est moi qui vous ai conseillé le voyage, et qui me charge de vous sauver.

M^{ME} VALCOURT.

Ah, docteur! je n'en doute pas; vous avez tant de talent! D'abord vous faites tout ce que je veux.

ADOLPHE.

Que voulez-vous, c'est de la médecine moderne; il faut bien marcher avec son siècle!

Aria : Vaudeville du Mariage enfantin.

D'honneur, ma méthode est certaine
Et mon système est sans égal;
Un concert traite la migraine,
Pour les vapeurs il faut un bal.
Au plaisir je veux qu'on se livre,
Qu'on s'amuse soir et matin...

M^{ME} VALCOURT.

Monsieur, je vous promets de suivre
L'ordonnance du médecin.

LES EAUX DU MONT-D'OR.

ADOLPHE, à Eugénie.

Guérir votre mélancolie,
 Hélas! ferait tout mon bonheur;
 Il faut pour cela, je vous prie,
 N'écouter que votre docteur...
 Des fats, dont la louange enivre,
 Éviter le brillant essaim...

EUGÉNIE.

Monsieur, je vous promets de suivre
 L'ordonnance du médecin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS ; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mesdames, les chevaux et les calèches vous attendent.

EUGÉNIE.

Ce bon François nous sert avec un zèle, une assiduité...

ADOLPHE.

Oh! nous nous connaissons depuis long-temps!
 Nous sommes tous deux de ce pays... de l'Auvergne.

M^{ME} VALCOURT.

Allons, allons, partons.

CHOEUR.

(On reprend.)

Loin de la ville, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ADOLPHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Faut avouer, monsieur, que ces dames ont grand'-confiance en vous, et qu'elles ont bien raison. Je me rappelle, il y a long-temps, quand j'étais élève avec vous chez M. Desaulnais, votre père, un fameux médecin celui-là!.. Il disait toujours que vous ne feriez jamais rien; et moi j'avais idée, au contraire, que vous iriez plus loin que lui.

ADOLPHE.

Tu crois!

FRANÇOIS.

A propos de cela, j'ai un parent qui est à l'extrémité et sur lequel je voudrais vous consulter. Il n'y a que vous qui puissiez le tirer de là.

ADOLPHE.

Moi, mon garçon!

FRANÇOIS.

Oui, monsieur : c'est mon beau-frère, un père de famille; et vous jugez que s'il arrivait malheur...

ADOLPHE.

Ah, mon dieu! quel parti prendre? Écoute, mon garçon, tu n'hérites pas de ton beau-frère, n'est-ce pas? Eh bien, alors je te conseille, par intérêt pour lui, de t'adresser à un autre; n'importe à qui, pourvu que ce ne soit pas à moi; à M. Desaulnais, mon père; un homme du plus grand talent. Tu sais bien, il demeure à Clermont.

FRANÇOIS.

On l'a bien prévenu; mais je vous ai déjà dit que j'avais plus de confiance en vous. D'abord vous venez de Paris, et votre père n'est que de Clermont; et puisque vous guérissez de belles dames, vous pouvez bien guérir un pauvre paysan : ça ne doit pas être si difficile.

ADOLPHE.

Mais je te répète...

FRANÇOIS.

AIR de Préville et Taconet.

De vos refus je vois enfin la cause!
 Ainsi qu'ces dam's j'n'ons pas de l'or en main;
 On n'a pas l'droit d'êtr' malad', je l'suppose,
 Quand on ne peut solder le médecin!
 Pardon, monsieur, si ma franchis' vous blesse,
 Mais votre père agissait autrement;
 Et sa science et son talent
 Il les faisait payer à la richesse,
 Pour les donner gratis à l'indigent.

ADOLPHE.

Hé bien! puisqu'il faut te le dire, apprends donc que je ne peux traiter que les gens qui se portent bien, et la raison, c'est que je ne suis pas médecin!

FRANÇOIS.

Comment, vous n'êtes pas...

ADOLPHE.

Voilà deux ans qu'on m'a envoyé à Paris pour suivre mon cours de médecine et passer ma thèse, et je n'ai pas encore pris une seule inscription.

FRANÇOIS.

Mais alors comment se fait-il que vous soyez ici avec ces dames en qualité de...

SCÈNE IV.

11

ADOLPHE.

Mais je t'avoue qu'il s'est trouvé que...

FRANÇOIS.

J'y suis ; vous êtes amoureux d'une des deux sœurs, mademoiselle Ernestine, avec qui vous parlez toujours.

ADOLPHE.

Au contraire, c'est l'autre.

FRANÇOIS.

A qui vous ne dites jamais un mot ?

ADOLPHE.

C'est pour cela : depuis trois jours que nous sommes arrivés, impossible de me trouver seul avec elle ; sa mère ne nous quitte pas, et ce rôle de médecin est si difficile à soutenir ! Ah ! si tu voulais me rendre un grand service !

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

ADOLPHE, tirant une lettre de sa poche.

AIR : Lise épouse l'beau Gernance.

Tiens, vois-tu c'est cette lettre
Qu'il faut ici lui remettre.

FRANÇOIS.

J'la glisserai dans sa main,
Au lieu d'un cachet de bain.
Comme un' recette certaine,
Comme une ordonnance enfin
Qu'il faut qu'la malade prenne
Pour sauver le médecin.

(On entend Quinze-Seize dans la coulisse.)

QUINZE-SEIZE, dans la coulisse.

Holà ! quelqu'un !

(Il entre.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; QUINZE-SEIZE *en blouse à la mode.*

FRANÇOIS, regardant.

Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? Tiens!
est-ce qu'on laisse entrer ici les rouliers?

QUINZE-SEIZE.

Les rouliers!.. Je vois d'où vient sa surprise, c'est
mon costume qui produit son effet. Ce que c'est que
d'être à cent lieues de Paris!

AIR de Turenne.

Des élégans c'est, dit-on, la toilette;
Enfin la blouse est la fureur du jour;
Et celle-ci, monsieur, est si bien faite,
Que, tout-à-l'heure, en entrant dans la cour,
Deux gros coursiers qui près de moi paraissent,
M'allongent là.. deux coups de pieds... quel tact!
Je me suis dit : le costume est exact,
Car les chevaux le reconnaissent.

Messieurs, excusez l'indiscrétion d'un voyageur;
je cherche le médecin de l'établissement.

FRANÇOIS, montrant Adolphe.

C'est monsieur.

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que tu fais donc?

FRANÇOIS.

Pourquoi pas? Peut-être que celui-là n'a rien, cela
vous fera un malade de plus.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, QUINZE-SEIZE.

ADOLPHE.

Que me veut cet original-là ?

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, je ne suis pas positivement indisposé.
En fait de malades, moi, je suis ce qu'on appelle un amateur.

ADOLPHE.

J'entends; monsieur se traite pour son plaisir.

QUINZE-SEIZE.

Comme vous dites.

AIR de Mariane.

Il faut qu'ici je me délasse :
Je veux, si vous le trouvez bon,
Devant les eaux puisque je passe,
Les prendre par précaution.
Un mal peut naître,
Plus tard peut-être,
Mon médecin me les ordonnerait,
Et ce serait
Autant de fait.

ADOLPHE.

Si vous n'avez aucun mal ?

QUINZE-SEIZE.

C'est égal !

Je ne saurais, quoi qu'on en glose,
Même quand je me porte bien,
Passer devant un pharmacien
Sans prendre quelque chose.

Vous sentez bien alors que puisque me voilà
au Mont-d'Or, je ne laisserai pas échapper une

pareille occasion, même quand je devrais en être malade, parce que ça ne peut me faire que du bien.

ADOLPHE.

Monsieur vient donc exprès?

QUINZE-SEIZE.

Non : je suis de Lyon; et vous avez peut-être entendu parler de MM. Auguste Quinze Seize et compagnie, une maison de soieries assez connue. Je me rendais à Paris avec mon beau-père, un monsieur Valcourt, brave commerçant...

ADOLPHE, vivement.

Monsieur Valcourt!

QUINZE-SEIZE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, et d'où vient cet air d'étonnement et d'effroi?

ADOLPHE.

Rien. J'examinais les traits de votre visage, et je croyais...

QUINZE-SEIZE.

Il y a quelque chose, n'est-il pas vrai? vous le pensez.

ADOLPHE.

Non, du tout. Vous dites que monsieur Valcourt...

QUINZE-SEIZE.

A été obligé de passer par la route de Clermont pour quelques affaires qu'il avait en Auvergne. Il a rencontré dans le village un ancien ami à lui; et pendant qu'ils causaient ensemble, je lui ai dit que j'allais entrer dans l'établissement des bains. Je vous prierai donc de m'expédier votre consultation pour

SCÈNE VII.

15

que nous puissions remonter en voiture, et arriver à Paris pour épouser... Hein! vous venez encore de faire un geste, et j'ai cru voir dans vos yeux... Décidément je suis malade, n'est-il pas vrai? et ça ne m'étonnerait pas, parce que moi-même je ne me sens pas bien; j'ai des douleurs dans la tête, comme ça, tout autour.

ADOLPHE.

Simple migraine, que le grand air dissipera.

QUINZE-SEIZE.

Vous croyez? Je me sens pourtant des tiraillemens là, dans l'estomac!

ADOLPHE.

Vous n'avez peut-être pas déjeuné?

QUINZE-SEIZE.

C'est vrai! je n'ai pas osé me risquer.

ADOLPHE.

Eh bien! repartez à l'instant même, avec monsieur Valcourt, et faites un excellent déjeuner au *Cheval-Blanc*, à deux pas d'ici, c'est la seule bonne auberge qu'il y ait sur la route. Du reste, vous vous portez à merveille, voilà toute ma consultation; j'ai bien l'honneur de vous saluer. (A part, en s'en allant.) Dieu! sans nous en douter, quel danger nous menaçait!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

QUINZE-SEIZE, *seul*; puis FRANÇOIS.

QUINZE-SEIZE.

Je n'ai pas grande idée de ce médecin-là. Est-il ignorant! il ne me trouve rien; et cependant, avec

ce que j'éprouve, je suis sûr qu'on pourrait faire quelque chose; mais pour ça il faudrait quelqu'un qui sût en tirer parti; et ce n'est pas avec un médecin de province... (A François, qui lui présente un registre.) Qu'est-ce que tu veux?

FRANÇOIS.

Je viens savoir si monsieur désire inscrire son nom.

QUINZE-SEIZE.

Pourquoi faire?

FRANÇOIS.

Tous les personnages remarquables qui passent au Mont-d'Or ont l'habitude d'écrire leur nom sur ce registre, et d'y ajouter une maxime, une vérité ou une pensée ingénieuse.

QUINZE-SEIZE.

Pour le coup, voilà une occasion que je ne laisserai pas échapper. Tu dis, une pensée ingénieuse : combien de lignes?

FRANÇOIS.

Ce que vous voudrez; un mot, un impromptu...

QUINZE-SEIZE.

Un impromptu, c'est bon! Laisse-moi réfléchir et va-t'en.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur. (Regardant à gauche.) Allons, encore des voyageurs! ma foi ils attendront. Je m'en vais guetter le retour de mademoiselle Eugénie pour lui glisser l'ordonnance.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

QUINZE-SEIZE, *assis devant la table et cherchant*;
DESAULNAIS, VALCOURT.

VALCOURT.

Ce cher Desaulnais ! c'est charmant de se rencontrer ainsi ; j'aurais été te voir à Clermont.

DESAULNAIS,

Et moi, mon cher Valcourt, j'en arrive. Je venais ici pour le beau-frère d'un ancien domestique à moi, un pauvre diable assez malade, mais que je tirerai d'affaire.

VALCOURT.

Toujours dans la médecine !

DESAULNAIS.

Et toi, toujours dans le commerce !

VALCOURT.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, le destin combla mes espérances.
Dans le commerce, utile parvenu,
Du sort pour moi j'ai vu tourner les chances,
Et j'ai déjà doublé mon revenu :
Laisant enfin toute affaire importune,
Je pourrais vivre au sein d'un doux loisir ;
Et si je fais encor fortune,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

DESAULNAIS.

Ainsi que toi j'ai fourni ma carrière.
Vingt ans j'ai fait le métier de docteur ;
Mais la retraite enfin est nécessaire,
Et maintenant j'exerce en amateur ;

Tout en faisant des visites maussades,
 J'ai, comme toi, fini par m'enrichir ;
 Et si je fais quelques malades,
 Ce n'est plus que pour mon plaisir.

VALCOURT.

Je t'ai amené ici pour te présenter mon gendre futur, à qui j'y avais donné rendez-vous. (S'adressant à Quinze-Seize.) Mon cher Quinze-Seize, c'est un de mes bons amis.

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... c'est que je suis là occupé à un travail... Diable de pensée ingénieuse, je croyais que cela viendrait tout seul.

DESAULNAIS.

Faites, faites, monsieur; que nous ne vous dérangeons pas. (Prenant Valcourt à part de l'autre côté du théâtre.) Comment, c'est là ton gendre! cela me contrarie un peu; moi, j'avais des vues pour mon fils.

VALCOURT.

Qu'à cela ne tienne, mon ami; j'ai deux filles : je marie Eugénie, qui est l'aînée; mais dans quelque temps Ernestine pourrait convenir à ton fils. Ne m'as-tu pas dit qu'il étudiait la médecine?

DESAULNAIS.

Du moins je l'ai envoyé à Paris pour cela; mais il n'a pas l'air d'avoir une vocation bien décidée. Garçon charmant du reste; de l'esprit, de la tournure... tu te rappelles comme nous étions à dix-neuf ans... une seconde édition. Ah ça, puisque nous voilà réunis, nous resterons quelques jours ensemble; il me faut la huitaine.

VALCOURT.

La huitaine!

DESAULNAIS.

Oui. Tu n'es peut-être jamais venu aux eaux? D'abord du temps que je te traitais je ne t'y aurais jamais envoyé, cela ne sert à rien; mais comme spectateur cela t'amusera : c'est un coup d'œil si rare... un mouvement perpétuel, un véritable panorama vivant.

AIR de la Robe et les Bottes.

On y voit des ducs, des comtesses,
Des artistes et des joueurs,
Des actrices et des duchesses,
Des financiers et des danseurs;
Plus d'un seigneur étranger qu'on ignore,
Gardant ici l'incognito, dit-on,
Et qui seraient plus inconnus encore
S'ils déclinaient leur véritable nom.

VALCOURT.

Tout cela est bien séduisant; mais ma femme, mon bon Desaulnais, ma femme et mes filles qui m'attendent à Paris avec tant d'impatience...

QUINZE-SEIZE.

J'ai fini. Tenez, beau-père, à votre tour si vous voulez écrire.

VALCOURT, prenant le registre.

Qu'est-ce que c'est?

QUINZE-SEIZE.

On écrit là dessus son nom, avec une maxime, une vérité, ou une pensée ingénieuse... Une maxime, c'est trop pédant; une pensée ingénieuse, cela n'a

souvent rien de solide; j'ai préféré une vérité, parce que cela reste.

DESAULNAIS.

C'est juste : *Rien n'est beau que le vrai.*

VALCOURT.

Et quelle est cette vérité?

QUINZE-SEIZE.

La voici : *Auguste Quinze-Seize est venu le 25 juillet aux eaux du Mont-d'Or et ne s'est pas baigné.*

VALCOURT.

C'est incontestable. (Regardant le livre.) Et moi, qu'est-ce que je vois donc sur cette feuille?.. C'est mon nom... et l'écriture de ma femme. (Lisant.) *Madame Valcourt, 22 juillet... Plaisir est tout : les heureux sont les sages.*

DESAULNAIS.

La devise est jolie.

VALCOURT.

Je ne puis le croire encore. (Lisant toujours.) Même jour : *Mademoiselle Ernestine Valcourt, mademoiselle Eugénie Valcourt...* Plus de doute, ma femme et mes enfans sont ici! Ah, mon ami! quel coup! ils seront dangereusement malades! et l'on ne m'écrit rien... on aura craint de m'effrayer.

QUINZE-SEIZE.

Oui, on aura voulu ménager notre sensibilité.

VALCOURT.

Holà! quelqu'un! garçon!

DESAULNAIS.

Mais calme-toi, mon ami, ne suis-je pas là? Quel

genre d'affection, à peu près, pourrais-tu soupçonner?

VALCOURT.

Aucune, mon ami, aucune. Madame Valcourt avait quelques migraines, quelques maux de nerfs... comme toutes les femmes qui ont de la fortune et un mari complaisant; mais cela ne lui prenait guère que lorsqu'elle avait du temps à elle... les fêtes, les dimanches. Garçon! garçon! il n'y a donc ici personne?

DESAULNAIS, regardant par la fenêtre.

Ils s'empresent tous autour d'une fort jolie cavalcade qui entre dans la cour; ce sont, je le suppose, des gens de la maison.

VALCOURT.

Mon cher Quinze-Seize, allez aux informations, je vous prie; ou plutôt tâchez de m'amener ici quelque personne de la société, je l'interrogerai moi-même.

QUINZE-SEIZE.

Oui, beau-père, fiez-vous à moi.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

VALCOURT, DESAULNAIS.

VALCOURT.

J'avoue que je suis d'une inquiétude pour ma femme...

DESAULNAIS.

Mais, mon ami, ce n'est pas raisonnable.

VALCOURT.

Tu ne veux pas que je m'inquiète, quand toute ma famille est aux eaux du Mont-d'Or?

DESAULNAIS.

C'est justement ce qui me rassure.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

On songe peu, lorsqu'on est bien malade,
A s'éloigner, à quitter son logis.
Que ma raison ici te persuade,
Et retiens bien cet important avis :
Bonheur, santé, qu'on estime à la ronde,
Sont deux grands biens fort semblables, je croi;
Pour les chercher on va courir le monde,
Pour les trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; M^{ME} VALCOURT, à qui *Quinze-Seize*
donne la main.

M^{ME} VALCOURT, tenant un papier.

A peine trois jours, et déjà des mémoires... (A
Quinze-Seize.) Je suis à vous, monsieur.

QUINZE-SEIZE.

Excusez, de grace, madame, c'est mon beau-père
qui désirerait savoir des nouvelles de sa femme, une
dame excessivement malade.

M^{ME} VALCOURT.

Je lui en donnerai volontiers.

VALCOURT, apercevant sa femme.

Ah, mon dieu!..

M^{ME} VALCOURT; elle tombe dans un fauteuil.

Ciel! mon mari! (A *Quinze-Seize.*) Ah, monsieur! c'est
indigne! dans l'état où je suis, m'exposer à de telles
émotions, et sans me prévenir encore!.. (A M. Valcourt.)
Bonjour, mon ami; je suis enchantée de vous voir,
mais votre vue m'a fait bien du mal.

VALCOURT.

Il serait possible ! Mais n'est-ce pas vous qui, tout à l'heure, étiez à la tête de cette cavalcade ?

M^{me} VALCOURT, ayant l'air de parler avec peine.

Oui, par ordonnance. Vous saurez, mon ami... vous n'avez pas là de flacon... que j'ai eu des crispations nerveuses si horribles, que nous avons été obligées de quitter Paris, de venir ici sur-le-champ, et sans avoir eu le temps de vous en prévenir encore. C'est moins pour moi que pour mes enfans : Eugénie a des vapeurs... une tristesse... c'est presque le *spleen*.

QUINZE-SEIZE.

Eugénie ! c'est celle que j'épouse : comme c'est gai !

VALCOURT, à madame Valcourt.

Mais Ernestine ?

M^{me} VALCOURT.

Oh, Ernestine !.. Ernestine, cette enfant-là on ne sait pas ce qu'elle a, c'est bien pire ; mais vous voilà, vous jugerez par vous-même du danger !.. Les eaux n'ont pas pu nous faire encore grand bien ; d'abord nous n'avons pas encore eu le temps d'en prendre : nous sommes arrivées depuis trois jours... mais j'espère qu'à la fin du mois prochain...

VALCOURT.

Un mois et demi !

M^{me} VALCOURT.

Oui, monsieur, il faut au moins une demi-saison ; sans cela tout ce que nous avons fait serait inutile... et je n'ai pas envie d'être toujours malade.

VALCOURT.

Alors ce sera comme vous voudrez, dès que cela peut vous faire plaisir. (A Desaulnais.) Qu'est-ce que tu dis de cela ?

DESAULNAIS.

Rien.

VALCOURT.

Cela ne t'effraie pas ?

DESAULNAIS.

Du tout.

VALCOURT.

Tu connais donc ce genre de maladie ?

DESAULNAIS.

Parfaitement.

VALCOURT.

Alors tu me rends l'espérance. Tu viendras nous voir, n'est-il pas vrai ?.. tu ne nous quitteras pas ; et pour commencer, tu vas dîner aujourd'hui avec nous.

M^{me} VALCOURT.

Impossible ; aujourd'hui nous dînons en ville.

VALCOURT.

Mais demain ?

M^{me} VALCOURT.

Demain, nous avons une partie de cheval, et un déjeuner dîatoire à la grande cascade.

VALCOURT.

Mais ce soir ?

M^{me} VALCOURT.

Nous avons un bal, et après-demain un concert... J'en suis désolée ; mais la santé avant tout.

ATA : De sommeiller eneor, ma chère.

Le docteur veut qu'on se dissipe,
Et surtout qu'on change de lieu ;
Il nous prescrit, c'est son principe,
Le concert, le bal et le jeu ;
Avec soin il fait disparaître
Ce qui pourrait choquer nos yeux.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

Mais cela veut dire peut-être
Qu'il faut que nous partions tous deux.

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu dis ? Voilà une singulière maladie.

DESAULNAIS.

C'est celle du pays. Je t'avais prévenu qu'elle était
fort extraordinaire.

M^{ME} VALCOURT.

A propos, mon ami, vous ne pouviez arriver dans
un instant plus favorable ; il y a ici une foule de soins
qui me fatiguent, qui m'obsèdent. (Lui donnant le papier
qu'elle tient à la main) Tenez, vous lirez cela... moi... avec
mes migraines, il m'est impossible de m'en occuper.

VALCOURT.

Qu'est-ce que c'est ?

M^{ME} VALCOURT.

Le mémoire des frais causés par ma maladie et
celle de mes enfans.

VALCOURT.

J'entends. Les juleps, les apozèmes... C'est trop juste :
1° parure de bal pour Madame et Mesdemoiselles,
200 francs.

M^{ME} VALCOURT.

Eh, monsieur ! il n'est pas nécessaire ; vous exa-
minerez cela à loisir.

VALCOURT.

Deux robes de tulle, avec garnitures de roses et rouleaux de satin...

M^{ME} VALCOURT.

Monsieur... je vous en prie... je souffre horriblement.

VALCOURT.

Trois robes du matin faites en blouses, et cætera, et cætera.

M^{ME} VALCOURT.

Jamais mes nerfs n'ont été dans un état plus irritable.

VALCOURT.

Et des chevaux... et des voitures... et cætera, et cætera.... Total...

M^{ME} VALCOURT, criant comme si elle se trouvait mal.

Ah!

VALCOURT.

Eh, mon dieu! qu'avez-vous donc?

M^{ME} VALCOURT.

Rien, monsieur... c'est mon accès qui vient de me prendre.

VALCOURT, la regardant avec intérêt.

J'espère que cela ne sera rien. (Reprenant le papier)
Total...

M^{ME} VALCOURT, criant plus fort.

Ah!

QUINZE-SEIZE.

Mais, beau-père, prenez donc garde.

M^{ME} VALCOURT.

Ah! je n'y tiens plus... je vous demande la permis-

SCÈNE XI.

27

sion de me retirer, car à peine ai-je la force de me soutenir.

FRANÇOIS, annonçant.

Madame, c'est la couturière qui vous demande; elle dit que c'est pour essayer cette amaz...

M^{me} VALCOURT.

Et moi qui l'ai fait attendre... J'y vais dans l'instant. Pardon, monsieur, tantôt j'aurai le plaisir de vous recevoir. Pourvu qu'elle ne l'ait pas manquée, elle qui fait toutes ses tailles trop longues.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DESAULNAIS, VALCOURT, QUINZE-SEIZE.

QUINZE-SEIZE, la regardant sortir.

Voilà une petite femme qui est bien plus malade qu'elle n'en a l'air; moi, je m'y connais, si elle ne se soigne pas...

VALCOURT.

Sais-tu qu'en effet cet accès qui vient de lui prendre m'a effrayé?

DESAULNAIS.

C'est ta faute. Tu t'obstines à répéter le mot qui lui fait mal.

VALCOURT.

Comment?

DESAULNAIS.

Eh! oui, ce mot-là... total... il y a des gens qui ne peuvent pas l'entendre.

AIR : Je t'aimerais.

C'est le total

Qui, sur les cœurs sensibles,
Produit toujours un effet capital;
Examinons tous les budgets possibles,
Quel est le mot qui fait le plus de mal?
C'est le total.

VALCOURT, lisant.

Voyons donc, maintenant qu'elle n'y est plus,
peut-être en viendrons-nous à bout. (Lisant.) Total...
quatre mille francs... (Laisant échapper le papier de sa main.)
Ah, mon dieu!

DESAULNAIS.

Eh bien! qu'est-ce que je te disais? Tu vois bien
que cela produit aussi sur toi un effet...

VALCOURT.

Quatre mille francs!.. et j'ai beau regarder, il n'y a
pas pour quinze francs de drogues.

DESAULNAIS.

C'est égal, elle avait raison, c'est un vrai mémoire
d'ap...

VALCOURT.

J'entends... des bals, des chevaux, des dîners...
voilà une maladie qui me coûtera cher.

DESAULNAIS.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

C'est un régime admirable, sans doute,
Et qu'on vient suivre ici lorsque l'on peut;
Pour se traiter au Mont-d'Or il en coûte,
Et n'est pas malade qui veut.
C'est un plaisir pour nos femmes jolies,
Aussi plus d'une, en ses soins prévoyans,
Pendant l'hiver fait des économies
Pour être malade au printemps.

SCÈNE XIII.

29

VALCOURT.

Et dis-moi un peu, que faut-il faire pour guérir ma femme?

DESAULNAIS.

Commencer d'abord, toi qui parles, par te guérir de ta faiblesse, et après nous couperons court à la maladie. Je vais t'expliquer mon projet et te donner ma consultation.

QUINZE-SEIZE.

Et moi, beau-père, que vais-je devenir?

VALCOURT.

Eh parbleu! puisque ma fille est ici, cherche à la voir, à lui parler, à faire ta cour.

DESAULNAIS.

Sans doute; c'est là le cas de mettre en avant les pensées ingénieuses.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

QUINZE-SEIZE, *seul*.

Faire ma cour! faire ma déclaration! ça leur est bien aisé à dire; ils ne m'ont seulement pas présenté, et je ne connais pas ma future! Ah! c'est le jeune médecin; si je lui en parlais?

SCÈNE XIII.

QUINZE-SEIZE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Eh bien! vous êtes encore ici?

QUINZE-SEIZE.

Eh! oui. Il est arrivé bien des événemens depuis que je ne vous ai vu. M. Valcourt trouve ici sa femme et ses filles, et moi, ma prétendue : et à propos de cela, il faut que vous me rendiez un service, c'est de me faire connaître et de me présenter à elle.

ADOLPHE, à part.

Eh bien, par exemple!

QUINZE-SEIZE.

J'ai une déclaration à lui faire, par ordre supérieur.

ADOLPHE, à part.

Et je me laisserais prévenir par cet imbécille! non, morbleu, j'y mettrai ordre. (Haut, à Quinze-Seize.) Eh bien, monsieur, puisque vous voulez bien que je vous serve de guide... (Il lui prend la main) Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez.

QUINZE-SEIZE.

Moi? du tout.

ADOLPHE.

Si, vraiment; tressaillement intérieur; attendez donc : la peau moite, le pouls inégal.

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

ADOLPHE.

Ne vous effrayez pas. Transpiration gênée : vous n'avez rien pris, n'est-ce pas?

QUINZE-SEIZE.

Non, monsieur.

ADOLPHE.

C'est bon. Je vous demande pardon tantôt de ne

SCÈNE XIV.

31

pas m'être aperçu sur-le-champ... nous autres médecins, nous ne pouvons pas deviner ; il nous faut des symptômes, et ceux-ci ne me laissent pas de doute.

QUINZE-SEIZE.

La ! quand je vous le disais : je connais mon tempérament.

ADOLPHE, voyant Eugénie qui entre.

Dieu ! c'est Eugénie !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS ; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Monsieur Adolphe, ma mère vous attendait.

ADOLPHE.

Pardon ; je suis à vous dans l'instant. (A Quinze Seize.)
Allez vite, mon cher, et ne vous exposez pas à l'air plus long-temps.

QUINZE-SEIZE, bas à Adolphe.

Dites donc ; par hasard, ne serait-ce pas là ma future ?

ADOLPHE.

Non ; c'est une de mes convalescentes.

QUINZE-SEIZE.

C'est dommage, elle est bien jolie.

ADOLPHE.

C'est bien dans votre état qu'il faut penser à cela !

EUGÉNIE, bas à Adolphe.

Quel est ce monsieur ?

ADOLPHE.

Un Anglais attaqué de consommation, et qui n'a pas huit jours à vivre.

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que c'est ?

ADOLPHE, le poussant.

Rien; faites ce que je vous ai dit.

EUGÉNIE, le regardant aller.

Pauvre Anglais!

QUINZE-SEIZE, à Adolphe.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette demoiselle ?

ADOLPHE, le reconduisant.

C'est qu'elle a encore l'esprit frappé de ce malheureux Anglais qui est venu l'autre jour prendre les eaux, comme vous, vous savez bien ?

QUINZE-SEIZE.

Mais non; je ne le connais pas du tout.

ADOLPHE.

Ah! oui, c'est vrai, il était mort quand vous êtes arrivé.

QUINZE-SEIZE.

Mort!

ADOLPHE.

AIR : Vaudeville de Michel et Christine.

Il est temps encor de s'y prendre,
 Mais ne perdons pas un instant;
 Dans votre chambre il faut vous rendre
 Et vous tenir bien chaudement :
 Pour votre hymen il faudra le remettre.

QUINZE-SEIZE.

A vos conseils je veux me confier ;
 J'attendrai pour me marier
 Que vous vouliez bien le permettre.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, EUGÉNIE.

ADOLPHE.

Nous voilà seuls, allons, du courage! (Haut.) Comment vous trouvez-vous de votre promenade?

EUGÉNIE.

Mal, monsieur le docteur; et il en est toujours ainsi, excepté hier à ce bal; pendant une heure, j'ai été plus à mon aise, je respirais plus librement.

ADOLPHE.

Dans quel moment? est-ce lorsque vous dansiez?

EUGÉNIE.

Non, c'est lorsque j'étais assise près de la cheminée, et que nous causions.

ADOLPHE, avec joie.

Bien vrai?

EUGÉNIE.

Sans doute: est-ce qu'on ne dit pas toujours la vérité à son médecin?

ADOLPHE.

Dites-moi, est-ce que François ne vous a pas remis de ma part....

EUGÉNIE.

Si, vraiment; une ordonnance, a-t-il dit.

ADOLPHE, à part.

L'imbécille! (Haut.) Et vous ne l'avez pas lue?

EUGÉNIE.

J'allais la lire; mais puisque vous voilà, à quoi bon?

dites-moi vous-même, dites bien vite, car à chaque instant je sens que cela augmente.

ADOLPHE.

Même dans ce moment?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS; VALCOURT.

VALCOURT, à part.

Ma fille, et un jeune homme avec elle!

EUGÉNIE.

Encore plus, et c'est bien étonnant que cela redouble quand le médecin est là.

VALCOURT.

Ah, c'est un médecin!

(Eugénie aperçoit son père, pousse un cri et tombe dans un fauteuil)

ADOLPHE.

Ah, mon Dieu! elle se trouve mal; quel accident! et quel parti prendre. Un médecin, vite un médecin.

VALCOURT.

Mais ne l'êtes-vous pas vous-même?

ADOLPHE.

Sans doute; mais cela n'empêche pas... Un médecin!

VALCOURT.

J'entends, une consultation? J'ai ce qu'il vous faut.

ADOLPHE.

Monsieur, je crois qu'elle revient à elle.

VALCOURT.

C'est égal. (Appelant à la porte à droite.) Mon ami, mon ami, arrive donc à notre secours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; DESAULNAIS.

DESAULNAIS.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

ADOLPHE l'aperçoit et s'écrie, en s'appuyant sur le fauteuil où est Eugénie.

Mon père!

EUGÉNIE, revenant à elle.

Mon père!

DESAULNAIS.

Ah ça! mais c'est donc ici le rendez-vous des pères; mon cher Adolphe, que je t'embrasse encore. (A Valcourt.)
Que je te remercie de m'avoir appelé!

VALCOURT.

Eh! ce n'était pas pour cela, c'était pour mon Eugénie qui se trouvait mal, et que monsieur ton fils, tout médecin qu'il est...

DESAULNAIS, le quittant brusquement.

Qu'est-ce que tu me dis donc là? mon fils serait médecin! médecin à son âge; et il exercerait!

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, et avec beaucoup de succès: tout le monde en fait l'éloge.

DESAULNAIS.

Et moi qui avais des préventions contre lui! *Ma cœ animo, generose puer*, mon Adolphe, mon fils. Qu'est-ce que je dis donc: mon confrère en Hippocrate.

Air : Vaudeville de la Somnambule.

Viens, mon cher fils, l'honneur de ton vieux père,
De mes talens sois l'unique héritier.
Ah! pour mon nom quel avenir prospère!
Je ne mourrai pas tout entier.
Je te remets ma lancette fidèle,
Mes malades te reviendront,
Car il aura toute ma clientèle...
J'entends tous ceux qui resteront.

VALCOURT.

Eh! de grace, fais trêve à tes transports et occupe-toi de ma fille.

DESAULNAIS.

Pardon, mon ami, on est père avant que d'être docteur. Je reviens à mon état et à ta fille : qu'est-ce qu'elle a éprouvé?

VALCOURT.

Un évanouissement; mais un évanouissement réel, tu entends; et j'ai peur que celle-là ne soit malade tout de bon.

DESAULNAIS, à part.

Allons, monsieur le docteur, de par *Corvisart* et *Galien*, consultons : *quid dicis?*

ADOLPHE, troublé.

Mais, mon père, mademoiselle a été très indisposée; mais dans ce moment, je crois que ce n'est rien. Légère émotion causée par la surprise et la joie de revoir son père.

DESAULNAIS.

C'est vrai, très vrai. Mais, mon garçon, un air plus ferme, plus assuré : dans notre état, il ne faut jamais

avoir l'air de douter de soi-même; il y a déjà assez de gens qui doutent de nous! Et explique-moi un peu quels ont été avant cet événement les développemens de la maladie et le système que tu as employé. (A Valcourt.) Je te demande pardon, mon ami; mais je ne suis pas fâché de l'entendre raisonner médecine.

ADOLPHE.

Mais, mon père, dans un autre moment.

EUGÉNIE.

Eh! pourquoi donc? il me sera si doux de vous voir recueillir les éloges que vous méritez si bien.

ADOLPHE, à part.

Allons, et elle aussi : je ne m'en tirerai jamais.

DESAULNAIS.

Mademoiselle a raison; c'est une modestie déplacée; je serais si content de voir de toi une seule consultation, une seule ordonnance.

EUGÉNIE, à Desaulnais.

Oh! si ce n'est que cela, j'en ai là une que je n'ai pas lue; mais vous qui vous y connaissez mieux que moi, vous verrez bien; tenez. (Elle lui donne le papier.)

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que vous faites donc?

DESAULNAIS.

Ah, ah! elle est cachetée. (Lisant à demi-voix.) Mademoiselle, si l'amour le plus tendre... Diable! voilà une ordonnance singulièrement rédigée.

ADOLPHE.

Mon père...

DESAULNAIS.

J'entends bien : c'est la nouvelle méthode

EUGÉNIE.

Mais c'est égal ! c'est très bien, n'est-ce pas ?

DESAULNAIS.

Oui, sans doute, c'est très fort ; et cela devait produire beaucoup d'effet : mais est-ce ainsi qu'il vous traite ?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, moi, ma sœur Ernestine, et puis ma mère aussi.

DESAULNAIS.

Ah, mon Dieu ! toute la famille !

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu as donc, mon ami ? est-ce qu'il y aurait du danger ?

DESAULNAIS.

Peut-être, mon ami, peut-être ; mais heureusement j'y vais mettre bon ordre.

AIR : Vaudeville de l'Écu de six francs.

Un docteur séduire une belle !

Est-ce donc la mode à Paris ?

Ah ! si la Faculté s'en mêle,

Que vont devenir les maris ?

Un simple galant les irrite ;

Mais c'est bien plus cruel vraiment

De voir tous les jours un amant

Dont il faut payer la visite.

François, faites demander des chevaux de poste, et qu'on les attelle à la berline de monsieur. (A Valcourt.)
D'après le compte que tu m'as rendu, j'ai vu claire-

ment les causes de la maladie de ta femme; c'est cette maison de campagne, cette loge à l'Opéra, que tu lui as refusées.

VALCOURT.

Comment, tu crois réellement...

DESAULNAIS.

Inde mali labes. Les voici venir! du caractère; et dans un instant j'aurai guéri toute ta famille.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS; M^{ME} VALCOURT, ERNESTINE.

DESAULNAIS, allant au devant d'elle.

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

M^{ME} VALCOURT, étourdimement.

A merveille, monsieur. (Se reprenant.) Ah, mon Dieu! ce que c'est que l'habitude! très mal, monsieur, vous êtes bien bon; on ne peut pas plus mal.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

En ce cas, tu ne risques rien; commence l'attaque.

VALCOURT.

Je suis désolé de ce que vous me dites là, ma chère amie, car je reçois à l'instant des nouvelles importantes qui m'obligent à retourner sur-le-champ à Paris, et il faut que je vous emmène tous; nous ferons comme nous pourrons; nous voyagerons à petites journées, et puis ayant avec nous votre médecin...

M^{ME} VALCOURT.

Mon ami, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable; mais vous ne m'auriez pas fait

une pareille proposition, si vous saviez ce qui vient de m'arriver : une crispation nerveuse tellement forte, qu'Ernestine, qui en a été témoin, en est malade elle-même; n'est-ce pas, ma fille?

ERNESTINE.

Oui, maman.

M^{ME} VALCOURT, l'embrassant sur le front.

Cette chère enfant; je ne la laisserai certainement pas partir dans cet état.

VALCOURT, bas à Desaulnais.

Mais, dis donc, mon ami, si réellement elles étaient malades, il ne faudrait pas frapper un coup d'autorité.

DESAULNAIS, à part.

Allons, voilà que tu faiblis déjà : je vois bien qu'il faut changer de batterie; laisse moi faire. (Haut à madame Valcourt.) Et dans ce moment, madame, qu'est-ce que vous éprouvez?

M^{ME} VALCOURT.

Un malaise général et une fièvre ardente.

DESAULNAIS, lui tâtant le pouls.

Voyons! voyons!

M^{ME} VALCOURT.

Ah, mon Dieu! est-ce que monsieur est médecin?

VALCOURT.

Oui, madame, médecin très distingué, et le père de monsieur Adolphe.

M^{ME} VALCOURT, voulant retirer sa main.

Mais, monsieur, dans ces cas-là, on le dit.

DESAULNAIS, *retenant toujours la main.*

Permettez donc! en effet! pulsation très fréquente, une fièvre très forte.

VALCOURT, *qui, pendant ce temps, a pris l'autre main de sa femme.*

C'est singulier, elle ne l'a pas de ce côté-ci.

DESAULNAIS.

C'est ce que nous appelons une fièvre inégale, intermittente. Madame ne peut pas partir, non plus que ces demoiselles; il faut qu'elles restent.

M^{ME} VALCOURT.

Ah, docteur! que nous sommes heureuses de vous avoir trouvé : vous viendrez souvent consulter avec votre fils.

DESAULNAIS.

Non, madame, il faut que mon fils retourne à Paris : monsieur l'emmène; mais moi, je suis du pays, je reste avec vous, je ne vous quitte pas.

M^{ME} VALCOURT.

Vous me rendez la vie. (*Regardant le père et le fils.*) Il paraît que dans votre famille, monsieur, les talens sont héréditaires, et je me remets aveuglément entre vos mains.

EUGÉNIE.

Moi pas; je n'ai pas confiance en celui-là, et on ne devrait pas changer ainsi de médecin.

M^{ME} VALCOURT, à M. Valcourt.

Ainsi, mon cher ami, nous vous donnerons de nos nouvelles : retournez à Paris, tranquillisez-vous, et laissez-moi de l'argent, car nous n'en avons plus, et il en coûte si cher pour être malade!

VALCOURT, tirant son portefeuille.

Au fait, si vous n'en avez pas, c'est trop juste.

DESAULNAIS, lui repoussant la main.

Du tout, mon ami! il n'est pas besoin : j'espère qu'entre nous il ne sera jamais question d'honoraires; et pour le reste, je me ferai un plaisir de l'avancer, ça n'ira pas bien loin, pour une centaine de francs on ne manque pas de quinquina.

M^{ME} VALCOURT.

Comment, du quinquina!

DESAULNAIS.

Dam! quand on a la fièvre; mon fils vous le dira, il n'y a pas d'autre remède.

M^{ME} VALCOURT, à part.

Mais c'est un âne que ce docteur-là!

DESAULNAIS.

Nous remplacerons les cavalcades et les grands dîners par du repos et par la diète; et quant au bal, il faudra bien y renoncer, attendu que je compte employer les *sinapismes*.

M^{ME} VALCOURT.

Comment, monsieur!

DESAULNAIS.

AIR : On dit que je suis sans malice.

Ah! vous ne me connaissez guères;
 Bien différent de mes confrères,
 Moi, je guéris, oui, c'est mon fort;
 Près d'eux cela me fait du tort :
 Guérir voilà mon bien suprême,
 Au point qu'avec les gens que j'aime,
 Je les rends malades exprès,
 Afin de les guérir après.

M^{ME} VALCOURT.

Mais, monsieur, permettez donc...

DESAULNAIS.

Ce que je plains le plus, c'est ce pauvre Valcourt, qui va s'en retourner tout seul à Paris, loin de sa femme, de ses enfans : que veux-tu, mon ami, il faut se faire une raison ; tâche de t'amuser, de t'étourdir ; tu auras plus de facilité qu'un autre, ayant ta loge à l'Opéra.

M^{ME} VALCOURT.

Comment, mon ami !

ERNESTINE.

Comment, mon père !

M^{ME} VALCOURT.

Vous aviez l'intention...

DESAULNAIS.

Oui, il hésitait encore ; c'est moi qui l'y ai décidé, ainsi que cette belle maison de campagne qu'il vient d'acheter à Saint-Mandé, exprès pour y faire la noce de mademoiselle Eugénie et de sa sœur Ernestine. Mais des noces, des prétendus, tout cela peut se retrouver ; l'essentiel est de se bien porter : la santé avant tout.

M^{ME} VALCOURT.

Comment, mon ami ! vous avez enfin acheté cette superbe terre ? Imaginez - vous, monsieur, un parc charmant qui touche au bois de Vincennes, et un air pur, délicieux ; il est impossible d'y être malade, tellement, que, si je l'avais su, nous n'aurions pas fait ce voyage : il y a salle de spectacle, salle de billard

et salle de bain. Vous voyez qu'il était inutile de venir au Mont-d'Or.

ERNESTINE.

Sans compter qu'il doit y avoir une salle de bal, puisque mon père parlait d'y faire deux noces.

VALCOURT.

Certainement une rotonde au milieu du jardin.

ERNESTINE.

Ah, maman! quand verrons-nous tout cela?

M^{ME} VALCOURT.

Mais bientôt, car si tu te trouves mieux et que cela te fasse tant de plaisir, j'essaierai, malgré mes maux de nerfs, de partir avec ton père.

VALCOURT.

Quoi, ma chère amie, vous consentiriez...

M^{ME} VALCOURT.

Pourvu qu'on aille très vite, et que cela ne fasse pas de mal à Ernestine.

ERNESTINE.

Moi! aucunement.

DESAULNAIS.

Vous n'êtes donc plus malade?

ERNESTINE.

Dès que maman le veut bien.

DESAULNAIS.

Voilà la petite fille la plus obéissante; je te disais bien, mon ami, qu'avant une demi-heure tout le monde serait guéri.

EUGÉNIE.

Il faut alors que j'aie bien du malheur, il n'y a que moi qui ne le suis pas.

DESAULNAIS.

Cela, c'est différent! c'est un traitement particulier. (A Valcourt.) Et il faut que j'aie là dessus une consultation avec toi.

VALCOURT.

Moi! mon ami, je ne suis pas médecin.

DESAULNAIS.

C'est égal; il faut que tu me donnes ton avis sur cette ordonnance de mon fils. Tiens, lis.

VALCOURT, lisant.

Ah, mon Dieu! mais ce pauvre Quinze-Seize que j'ai amené avec moi de Lyon pour épouser ma fille!

M^{ME} VALCOURT.

Comment! ce monsieur que j'ai vu tantôt ici avec vous? c'est lui que vous voulez me donner pour gendre?

EUGÉNIE.

Cet Anglais, qui n'a pas huit jours à vivre?

VALCOURT.

Lui! du tout, c'est un gros garçon qui se porte bien, et qui n'a pas envie d'être malade.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS; QUINZE-SEIZE *en robe de chambre, en bonnet et en pantoufles.*

QUINZE-SEIZE, à la cantonade.

Chaud, chaud, faites chauffer mon bain, trente degrés, entendez-vous? Ah! c'est vous, beau-père!

VALCOURT.

Ah ça, mon ami, quel est ce costume?

QUINZE-SEIZE.

Vous voyez l'uniforme de la maison. (Montrant Adolphe.) Monsieur m'avait déjà effrayé sur mon état; mais je me suis dit : deux avis valent mieux qu'un, et j'ai fait monter dans ma chambre le médecin des eaux.

ADOLPHE, à part.

Ah, mon Dieu!

QUINZE-SEIZE, toujours à Adolphe.

Je lui ai dit votre opinion; il m'a regardé, et m'a trouvé encore plus mal que vous!

ADOLPHE, à part.

Allons, voilà un confrère qui n'est pas fort!

DESAULNAIS, allant à Quinze-Seize qu'il prend par la main.

Comment! monsieur, le médecin des eaux et mon fils vous ont trouvé malade?

QUINZE-SEIZE.

Oui, monsieur.

DESAULNAIS.

Alors, cela doit être, et je vois...

M^{me} VALCOURT.

Je vois, moi, que monsieur ne peut pas se marier.

QUINZE-SEIZE.

Ah, bien oui! me marier, il s'agit bien de cela!

DESAULNAIS, à Valcourt.

C'est ce que j'allais te dire. Et mon fils qui se trouve après lui le premier en date...

QUINZE-SEIZE.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE.

Que j'épouse à votre place, et que, n'ayant plus besoin de votre indisposition, je vous rends la santé.

QUINZE-SEIZE.

Laissez donc.

ADOLPHE.

Oui, monsieur, je vous répète que vous n'êtes pas malade.

QUINZE-SEIZE.

Je vais peut-être donner là dedans; ce n'est pas vous que je croirai, vous qui êtes mon rival: je m'en rapporte au médecin des eaux; c'est un honnête homme, celui-là: il m'a fait prendre douze cachets, et je ne partirai d'ici que quand ils seront employés; j'en veux pour mon argent.

VALCOURT.

Allons, mon ami, puisqu'il le veut absolument, je le laisse entre tes mains.

DESAULNAIS.

Sois tranquille; je te promets de le surveiller, et il faudra bien malgré lui qu'il se résigne à se bien porter.

M^{ME} VALCOURT.

Et nous, partons; il me tarde d'être à Paris.

DESAULNAIS.

J'entends, pour les deux noces, *nunc est bibendum*.

VALCOURT.

Oui, ne pensons qu'à la joie.

QUINZE-SEIZE.

C'est cela! vive la joie! je m'en vais prendre une douche.

VAUDEVILLE.

Ara de l'Artiste.

DESAULNAIS.

Il est pour les migraines,
Comme pour chaque mal,
Des recettes certaines,
D'un effet général :
A tous ceux qui soupirent,
Aux grands comme aux petits,
Donnez ce qu'ils désirent,
Et les voilà guéris.

} *Bis.*M^{me} VALCOURT.

Voyez ce pauvre diable
Qui vient de s'enrichir,
Soudain l'ennui l'accable,
Adieu gaité, plaisir :
Son ame est dure et fière...
Ah, par bonté pour lui,
Rendez-lui sa misère,
Et le voilà guéri.

} *Bis.*

ERNESTINE.

Maint amant, c'est l'usage,
Languit la nuit, le jour;
Avant le mariage,
S'il meurt déjà d'amour,
Impossible qu'il vive
Quand il sera mari...
Eh bien, l'hymen arrive,
Et le voilà guéri.

} *Bis.*

ADOLPHE.

Les grenadiers de France
Se passent du docteur,
Et jamais la souffrance
N'enchaîne leur valeur ;
S'ils furent par Bellonne
Blessés pour leur pays;
Que la trompette sonne,
Et les voilà guéris.

} *Bis.*

VALCOURT.

Un oncle que j'honore
 Avait , pour son malheur,
 La fièvre... et , plus encore,
 Il avait un docteur :
 Déjà s'ouvrait sa tombe ,
 Quand soudain , dieu merci,
 Son médecin succombe ,
 Et le voilà guéri.

} *Bis.*

EUGÉNIE , au public.

Du public , leur vrai maître ,
 Redoutant la rigueur,
 Nos auteurs sont peut-être
 Malades de frayeur :
 Cachés dans la coulisse ,
 Par la fièvre ils sont pris...
 Mais que l'on applaudisse,
 Et les voilà guéris.

} *Bis.*

FIN DES EAUX DU MONT-D'OR.

LE BON PAPA,

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE,

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du Gymnase, le 2 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

M. DE VERBOIS, grand-père.

LÉONIE, sa petite-fille.

ADOLPHE, son petit-fils, frère de Léonie.

SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.

HENRIETTE, sa nièce.

BABET, gouvernante de M. de Verbois.

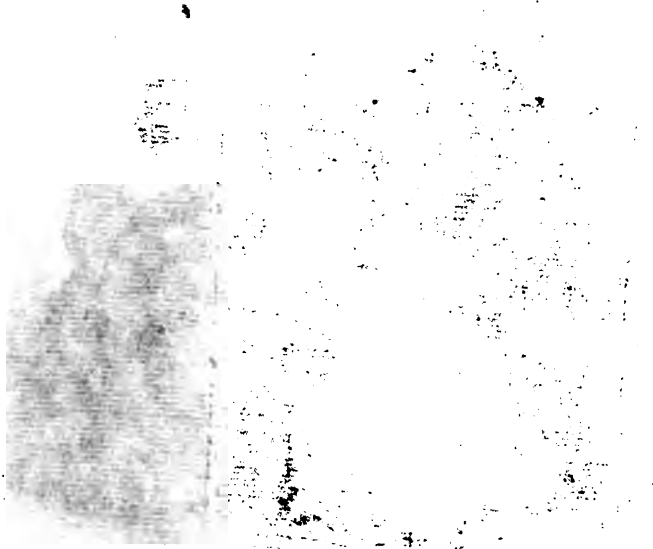
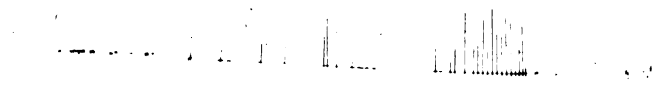
La scène se passe dans l'appartement de M. de Verbois. Porte au fond; deux latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.



MR DE VERBOIS,

AE, MON DIEU! ET CETTE MALHEUREUSE ENFANT?...

(Selon Papa Sc. XVII.)



Digitized by Google

LE BON PAPA,

ou

LA PROPOSITION DE MARIAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, *seule devant un guéridon.*

C'est bien ; de cette manière monsieur n'attendra pas son déjeuner ; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hédé, et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (Regardant autour d'elle.) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah, mon dieu ! et la bergère ? (Elle arrange les coussins.) J'entends dire tous les jours dans le quartier : Ah, ah ! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse ; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente !.. Ils croient peut-être que cet état-là ne donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à monsieur ; et ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique.

Aux du Remier pas.

Chacun son tour :

Dans mon adolescence

J'obéissais... je commande en ce jour ;

Mais maintenant monsieur peut bien, je pense,

Avoir pour nous un peu de complaisance :

Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle, et surtout à cette heure-ci?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonade.

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier.

(A Babet.) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, avec humeur.

Ma bonne... (Sèchement.) Non, mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal : que voulez-vous?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE.

Dix-huit, madame.

BABET.

Elle connaît monsieur?

HENRIETTE.

Beaucoup.

BABET.

Il l'attend sans doute?

HENRIETTE.

Non ; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui , car il est sorti.

HENRIETTE, s'asseyant.

Alors j'attendrai.

BABET.

Comment, vous attendrez?

HENRIETTE.

Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux !

BABET.

Qu'est-ce à dire ? son sort en dépend, et monsieur ne m'en a pas parlé. Il faut absolument que je sache ce que c'est. Si mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le cabinet de monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE.

Quand vous voudrez, madame ; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si on s'apercevait chez mon oncle...

BABET, vivement.

De quoi, mademoiselle?

HENRIETTE.

Rien, rien, madame. (Elle entre dans le cabinet à droite.)

BABET.

Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que monsieur...
autrefois, je ne dis pas, mais à son âge!

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

En frémissant encor je me rappelle
Que chez monsieur, dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier dérobé mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit!
Mais quand plus tard et sous d'autres étoiles
En ma tutelle enfin il est tombé,
Chez le portier j'ai consigné les voiles
Et fait murer l'escalier dérobé.

Ou plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle maintenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante : s'il en était capable... Depuis quarante ans que monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embaras, cela ne m'étonnerait pas! les maîtres sont si ingrats!... Qui vient encore? ça c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet, mon grand-papa est-il visible?

BABET.

Je m'en vais le savoir, mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah, mon dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui!

BABET, en confidence.

Si vous saviez, mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de monsieur, car cela ne me regarde pas; il est le maître; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher, elle en serait malade ; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, à qui Babet donne le bras.

BABET.

AIR : Vaudeville du Colonel.

Prenez, monsieur, ce bras que je vous donne,
Il voudrait marcher seul, je croi !

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute
Réparer les torts aujourd'hui !
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui !

BABET.

La, la, doucement, monsieur. Vous allez vous faire mal. (Avec mauvaise humeur.) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, s'asseyant avec peine.

Moi, étourdi ! Cette Babet me fait toujours des complimens...

LÉONIE.

Bonjour, grand-papa! comment avez-vous passé la nuit?

M. DE VERBOIS, la baisant sur le front.

Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles : je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET.

Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal.

M. DE VERBOIS.

D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfans qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

AIR : Muse des bois.

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impromptu;

(Montrant Léonie.)

Et leur bouquet, quoiqu'attendu d'avance,
Me fait toujours un plaisir imprévu.
C'est une joie à nous seuls réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, montrant son livre de dépense.

Oui; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal?

M. DE VERBOIS.

Eh, parbleu! c'est moi; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, monsieur; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cent francs pour un bal!

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché; mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir; c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle : du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (*essuyant ses yeux*) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grace? — C'est ma petite-fille, monsieur.—Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa!

BABET, se levant.

Voilà votre déjeuner, monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore que monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc?

BABET.

Ara : Vaudeville de l'Écu de six francs.

Eh mais, cette jeune personne
Que monsieur peut-être attendait.

M. DE VERBOIS.

Qui, moi?

BABET.

Surtout ce qui m'étonne,
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment, me parler en secret!

BABET.

Oui, monsieur, sachez que les belles
Courent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi! vraiment?

Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce
que tu veux dire.

BABET.

En ce cas, monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE.

Du tout : mon grand-papa commencera par m'é-
couter.

M. DE VERBOIS.

C'est trop juste; la famille d'abord. Prie cette per-
sonne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir
bien attendre, mais pas dans l'antichambre, comme
tu le fais ordinairement; tu me donnes l'air d'un mi-
nistre.

BABET.

C'est cela, pour gêner mon salon et tous mes meu-

bles; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nétoyer.

LÉONIE.

Il me semble, Babet, que vous pourriez dire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude : les cinq premières années que Babet était ici elle disait : Le salon de monsieur; cinq ou six ans après elle disait : Notre salon! et maintenant : Mon salon. Que veux-tu; elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (Lui donnant un petit coup sur la joue.) Cette pauvre Babet! Allons, allons, laisse-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien, ma petite Léonie... Eh mais, il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Oui, mon grand-papa : vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh, mon dieu! qu'y a-t-il donc?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que monsieur Auguste est très injuste!

M. DE VERBOIS.

Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collège de ton frère Adolphe?

LÉONIE.

Lui-même : il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très coquette, enfin des choses très désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là!

LÉONIE.

Ara : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, étonné.

Il se pourrait...

LÉONIE.

Oui, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte.

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

M. DE VERBOIS.

Eh mais, a-t-on idée de cette petite fille! moi qui la regardais encore comme un enfant. Explique-moi donc au moins comment cet amour-là est venu? toi à ta pension et lui à son lycée.

LÉONIE.

Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance.

LÉONIE.

C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS.

Moi!

LÉONIE.

Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS.

Eh bien ?

LÉONIE.

AIR : Du partage de la richesse.

On avait soin d'y glisser quelques lignes.

M. DE VERBOIS.

Vous osiez m'abuser ainsi!
Le croirait-on ? quels procédés indignes!

LÉONIE.

N'allez-vous pas me quereller aussi?
Après de vous tout ce qui me désole
Peut aisément s'oublier, je le croi :

Qui voulez-vous qui me console
Si vous vous fâchez contre moi ?

M. DE VERBOIS.

Au fait, je suis là dedans le plus coupable.

LÉONIE.

Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de

cette inclination-là, (pleurant) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS.

Comment, morbleu!

LÉONIE.

Je ne vous gronde pas, grand-papa, vous ne le saviez pas; mais occupez-vous de nous raccommoder tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS, à part.

Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (Haut.) C'est bon, mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra faire; mais surtout ne parlez pas de cela devant votre frère; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, hors de lui.

Grand-papa, je vous cherchais; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus; et si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, que ces manières-là!

ADOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné!

M. DE VERBOIS.

Je ne demande pas mieux, mon garçon; mais avant tout, calme toi, et parle posément. Voyons, de quoi s'agit-il?

ADOLPHE.

Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS.

Oui, son oncle est mon voisin; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE.

Et sa nièce est charmante!

M. DE VERBOIS.

C'est une aimable personne, douce, modeste et très bien élevée.

ADOLPHE.

N'est-il pas vrai? eh bien, on va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE.

Comment! ce monsieur si laid, qui a cinquante-cinq ans?

ADOLPHE.

Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS.

J'en suis fâché; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée: un homme qui ne jouit d'aucune considération.

AIR : Vaudeville de la Robe et les Bottes.

Son opulence est encor un mystère;
Tant de bonheur paraît peu naturel.
On dit qu'il vient d'acheter une terre,
On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout... hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis, et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir!

M. DE VERBOIS.

Que nous ne pouvons pas souffrir! et qu'est-ce que cela vous fait, monsieur? en quoi cela vous regarde-t-il?

ADOLPHE.

Comment, grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle?

M. DE VERBOIS.

Et vous osez me faire un pareil aveu?

ADOLPHE.

A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette, j'en mourrai sur-le-champ: je serais désolé de vous causer ce chagrin-là; mais cela ne peut manquer, je vous en préviens. Tandis qu'au contraire si je l'épousais...

M. DE VERBOIS.

L'épouser! à votre âge!

ADOLPHE.

Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans! vous jouirez plutôt de notre bonheur; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plus tôt possible, exprès pour vous: n'est-il pas vrai, Léonie?

LÉONIE.

C'est ce que je tâchais tout à l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez à chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS.

Ah ! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions ?

M. DE VERBOIS.

Ah ça, mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit : attendez donc que j'aie fini : nous demeurions tous ensemble, nous ne vous quittons pas ; et quelle société vous auriez eue ! entouré de soins, de distractions... Et nos enfans donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah !

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfans ; mais avant tout il faut être raisonnable. (A Adolphe.) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu ?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle ?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous

sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif : (à demi-voix.) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi, monsieur! pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimiez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi, pourquoi! tu n'entends rien à cela : on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, monsieur. Écoute ici, Adolphe, et parlons raison : tu n'es pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, d'un air embarrassé.

Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS.

Tu crois.

ADOLPHE.

Sans doute, on choisit M. de Gercourt malgré son âge parce qu'il a vingt mille livres de rente; mais vous qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, étonné.

Moi! (en riant) j'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en reviendra à toi!

ADOLPHE.

D'abord que M. Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter : ce sera à vous après cela à retarder le mariage et à gagner le plus de temps possible; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier à ceux de la nièce, et alors, bon papa, vous me rendez ma place; vous aurez fait la cour pour moi et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, sautant avec joie.

Ah, le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente.

M. DE VERBOIS.

Oui, mes enfans, tout cela est très bien dans vos jeunes têtes; pour vous ce n'est qu'une espièglerie: mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE.

Comment, bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS.

Très positivement.

ADOLPHE.

Alors accablez-moi de toute votre colère: j'étais tellement sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment, tu aurais osé...

SCÈNE IX.

71

ADOLPHE.

Demander pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez c'en est fait de ma vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (courant à la croisée qui est à gauche.) tenez cette croisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe! adolphe! je vous ordonne de rester ici près de moi. (A part.) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah, mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

LE BON PAPA.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux ! une alliance aussi honorable ! un mariage aussi convenable sous tous les rapports ! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt ; vous étiez bien sûr de mon consentement. Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment, vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, mon cher ami ! sur-le-champ ! M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS.

Malgré vous !

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout à l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir. Allez, mon cher gendre, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfans est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS.

A qui le dites-vous !

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà, je viens prendre avec vous les petits arrangemens préliminaires et indispensables. A quand la noce ?

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.

Ah, mon dieu, bon papa, il s'approche de la croisée!

M. DE VERBOIS.

Adolphe!.. (A Saint-Vallier.) Je voulais vous dire, monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALLIER.

Décidé... à quoi?

LÉONIE, bas à M. de Verbois.

Dieux... il touche l'espagnolette!

M. DE VERBOIS, vivement à M. de Saint-Vallier.

A épouser... monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.

Ah, grand-papa! quelle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangemens avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS.

Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER.

Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS.

Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce; car je ne l'épouserai que quand

elle aura de l'amour pour moi. (Bas à Adolphe.) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plutôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien : et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé de couleur; ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, vivement.

Comment, monsieur, il serait possible!

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah ça, mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant.

(Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu ! que vois-je ?

ADOLPHE.

O ciel ! Henriette...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

HENRIETTE.

Mon oncle, pardonnez-moi ! (A M. de Verbois.) Ah, monsieur ! daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER.

Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (A M. de Verbois.) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS.

Comment...

M. DE SAINT-VALLIER, bas.

Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur.

M. DE VERBOIS.

Non, certainement ; mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

LE BON PAPA.

M. DE SAINT-VALLIER.

Eh bien, voyons, mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE.

Si mon oncle le permet. (A M. de Verbois.) C'est à vous, monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, d'un ton piqué.

Il me semble que mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, de même.

Justement, monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS, à M. de Saint-Vallier.

Allons, de la douceur. (A Henriette.) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE.

Ah, c'est tout ce que je demandais! Et je vois que j'avais raison de venir à vous : mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, lui prenant la main.

Achevez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

AIR de Mademoiselle Delannay.

Pour ne pas lui désobéir,
Jugez donc quelle peine extrême,
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!

SCÈNE X.

77

J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment, mademoiselle!

HENRIETTE, achevant l'air.

Pour ne pas vous désobéir.

(A M. de Verbois.) Lorsque j'ai pensé à vous, monsieur, qui êtes si bon, que tout le monde vous aime et vous honore; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, avec joie.

Il serait possible!

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, monsieur!

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah, mille fois davantage!

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant... Il faut vous avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même

à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, avec émotion.

Comment, c'est monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE.

J'étais persuadé, mademoiselle, que, pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE.

Oui, monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer; quelqu'un qui ne se fît pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour moi, sans doute, que mademoiselle dit cela! car, grace au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE.

Et moi donc, croyez-vous que j'y pense?

M. DE VERBOIS.

Eh bien, mes enfans, qu'y a-t-il donc?

M. DE SAINT-VALLIER.

Mais en effet, qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Cela veut dire que monsieur Adolphe oublie devant qui il est. (A M. de Saint-Vallier.) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfans ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-père. (A Henriette.) Écoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage

avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre père et envers vous : je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser; mais comme dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui : choisissez entre le grand-père, (*montrant Adolphe*) et le petit-fils. Eh bien, mademoiselle! prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Fragment du Barbier de Séville.

M. DE VERBOIS.

Allons, allons, prononcez vite,
Nommez-nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite;
Pour moi d'honneur
C'est très flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre.

HENRIETTE, à part.

Rien n'égalé mon embarras.

(Haut.)

Eh quoi, vous voulez me contraindre!

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore l'infidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler,

LE BON PAPA.

TOUS.

Parlez, parlez, mademoiselle !

HENRIETTE, à Verbois.

Eh bien, c'est vous

Que je choisis pour époux.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieu ! quel événement !

Ah, le tour est piquant !

Oui, le tour est piquant ;

Rien n'est égal vraiment

A mon étonnement.

Elle a du goût vraiment,

Elle fait le serment

De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment

D'oublier cet amant

Qui ferait mon tourment,

Et je fais le serment

(Désignant M. de Verbois.)

De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous ! un choix semblable !

Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.

Au contraire, voilà pourquoi

Je vous engage ici ma foi ;

Vous seul possédez ma tendresse :

Et puisque vous m'avez ici

Juré d'être mon mari,

Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, M. DE VERBOIS.

Ah, je le voi,

C'est fait de moi !

SCÈNE XI.

81

M. DE SAINT-VALLIER.

L'autre noce était déjà prête;
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrons commencer la fête;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, l'usage ordinaire..

M. DE SAINT-VALLIER.

On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUS.

Dieu! quel événement! etc.

(M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien, mes enfans!

LÉONIE.

A-t-on idée de cela? Comment, bon papa, c'est vous qu'elle aime!

M. DE VERBOIS.

Hélas! ma chère amie, voilà que je commence à le craindre, et je te demande s'il est possible d'être aussi malheureux?

ADOLPHE.

Parbleu! je ne le suis peut-être pas plus que vous: ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive tous les jours; mais de l'être par son grand-papa.

VII.

6

M. DE VERBOIS.

Voilà pourtant, monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies ! Aller marier votre grand-père à une jeune personne de dix-huit ans...

ADOLPHE.

Comment, bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez ?

M. DE VERBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore ; enfin tout est réuni contre moi !

ADOLPHE.

C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là ! J'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE.

Adolphe, y penses-tu ?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, ce serait une consolation ; parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détesterait : tandis que vous, bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage ; elle finira par être heureuse avec vous ; et alors qu'est-ce qu'elle regrettera ? Ne le souffrez pas, je vous en prie ; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

AIR de Lantara.

Songez donc qu'il a ma promesse,
 Puis-je y manquer pour la première fois ?
 Dans son honneur quand je le blesse,
 De l'offenser qui m'a donné les droits ?

Oui quelque erreur que vous puissiez commettre,
 Vous... à votre âge un tort est toléré;
 Non pas au mien, car dès demain peut-être
 Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; BABET.

BABET.

Ah, mon dieu! monsieur, qu'est-ce que cela signifie! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre portière, qui me l'a redit, que vous, monsieur, vous alliez... Mais je ne veux pas seulement vous répéter... aussi je l'ai joliment reçu.

M. DE VERBOIS.

Comment, Babet!

BABET.

Non, monsieur, ça été plus fort que moi! on ne plaisante pas là dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière, que si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé; n'est-ce pas, monsieur, j'ai eu raison?

M. DE VERBOIS.

Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET.

Et pourquoi?

M. DE VERBOIS.

Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET.

Qu'ai-je entendu! comment, il serait possible?

M. DE VERBOIS.

Tenez, mes enfans, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET.

Après quarante ans de service, monsieur me renvoie, ou c'est tout comme; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice! que moi, que vos enfans...

M. DE VERBOIS.

Et ce sont eux qui en sont cause.

ADOLPHE.

Oui, Babet; ne parlons pas de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démarier.

BABET.

Des moyens! il y en a cent. Est-ce que monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets; monsieur ira donc à la noce en fauteuil?

M. DE VERBOIS.

Je sais que les brocards vont fondre sur moi: mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE.

Mais si nous pouvions faire que le refus vînt d'Henriette ou de son oncle?

M. DE VERBOIS.

Oh, alors! à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère: s'il faisait le méchant?

M. DE VERBOIS, d'un ton très doux.

Ah, oui! si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai! et voilà le mal; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage! on ne doit promettre, monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup; malheureusement elle ne t'aime pas davantage; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, vivement.

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, hors de lui.

Il serait possible! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laisse-moi donc achever; je ne te dis pas qu'elle l'aime encore; mais si je cherchais pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis

donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE.

Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE.

C'est encore pire! pour ne plus voir Henriette, pour lui choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même.

LÉONIE.

Pour ma part, je l'aime bien mieux.

ADOLPHE.

Et moi aussi : arrivera ce qui pourra, au moins nous serons tous malheureux.

BABET.

Comment, monsieur!

M. DE VERBOIS.

Tu le vois, Babet, ils sont tous contre nous.

ADOLPHE.

Qu'elle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS.

Ah, mon dieu! tu m'y fais penser : l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société; je ne peux cependant pas les recevoir ainsi!

BABET.

Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS.

Babet, qu'est-ce que je vais mettre, mon habit noir?

BABET.

Du tout, c'est trop sombre : l'habit fleur de pensée, le gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE.

Y penses-tu? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET.

Oui, monsieur, ce sera mieux : cela se fait ainsi; et surtout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, à Babet.

Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

Ara d'une walse de Muller.

Allons, Babet, grand dieu, quelle journée!
 Moi qui croyais renoncer aux amours,
 Faut-il qu'hélas! le flambeau d'hyménée
 S'allume encor au déclin de mes jours!
 On a bien vu des enfans, je l'espère,
 Jusqu'aux autels trainés par leurs parens;
 Mais on n'a pas encor vu de grand-père
 Sacrifié par ses petits-enfans!

Allons, Babet, etc.

(Il sort avec Babet.)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instans tout sera fini. Ah, ma sœur! je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien, oui, on dit cela; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux; mais elle n'en conviendra jamais, et elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah, ma petite sœur! que je t'aime; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre

SCÈNE XIV.

89

grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

A la bonne heure, cela change mon plan; mais n'importe; viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE.

Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE.

C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, bésitant.

Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE.

Et moi, je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses.

(Elle emmène Adolphe avec elle; dans ce moment M. de Verbois entre conduit par Babet.)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS. *Il est en grand costume de marié, le bouquet au côté.*

M. DE VERBOIS.

J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET.

Non, monsieur.

M. DE VERBOIS.

Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (Haut.)
Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs ?

BABET, pleurant.

Les voilà, monsieur.

M. DE VERBOIS, les mettant.

Allons, Babet ; Ne pleurez pas ; quand une chose
est sans remède, il faut se résigner. (Il s'essuie les yeux aussi.)
Ma pauvre Babet ! (Il l'embrasse en sanglotant.)

BABET, sanglotant.

Puissiez-vous être heureux, monsieur ; moi, je n'ai
pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi pas ? elle est très douce.

BABET.

Oui, mais si jeune : vous verrez qu'il vous arrivera
malheur.

M. DE VERBOIS.

Ah, ce n'est pas cela qui m'inquiète !

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraie, parce que monsieur
est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; HENRIETTE, *en grande toilette de mariée, amenée par M. de Saint-Vallier; un notaire au fond.*

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles. •

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (*Bas, à Babet.*) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très jolie?

BABET, *d'un air d'humeur.*

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi monsieur va s'occuper?

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment, mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste; nous allons passer avec monsieur (*montrant le notaire*) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

LE BON PAPA.

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables : les certificats, l'acte de naissance.

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance!

M. DE VERBOIS.

Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET.

A quoi bon? on sait bien que monsieur est majeur.

(M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage : Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS.

J'ai désiré, mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE.

Oui, monsieur. (A part.) Quoi qu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, à part.

Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (Haut.) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Écoutez, ma chère amie, si vous

avez changé d'avis, dites-le-moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE.

Qui? moi? puis-je hésiter! votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS.

Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très bonnes qualités; mais voilà bien long-temps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

AIR de la Sentinelle.

Sans vous troubler, répondez, mon enfant;
La, franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? Je vois si rarement
Cette bonté, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus;
Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, achevant l'air.

Votre âge... je n'y pensais plus;
Mon cœur, en comptant vos vertus,
Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance : mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, à part.

Cette chère enfant! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption ; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Auprès de moi ! A mesure que je la regarde , je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier ; c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne , d'un guide , d'un appui : autant me laisser conduire par elle que par Bâbet , qui me grondait toujours ! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi , monsieur , je n'en ai plus , je vous le jure , je vous l'atteste ; et si je vous épouse , (à demi-voix) c'est que je ne veux plus aimer personne.

M. DE VERBOIS.

Air d'Haydn.

En formant ces nœuds pleins d'attraits ,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets ?

HENRIETTE.

Oui , monsieur , je vous le promets ,
Je ne peux rien regretter désormais !

DUO.

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur .

HENRIETTE.

Je commence
A trembler de frayeur .

M. DE VERBOIS.

ENSEMBLE.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge .

HENRIETTE.

Ah , grand dieu ! soutenez mon courage .

SCÈNE XVI.

95

M. DE VERBOIS.

Venez donc, hâtons ce doux instant,
Car tout est prêt et le notaire attend.

(Montrant la porte à droite.)

Il est là.

HENRIETTE.

Quoi! déjà?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous bénira;

Il est là.

HENRIETTE.

Quoi! déjà?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là?

J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi? je suis prête à vous obéir!

M. DE VERBOIS.

Quels instans

Séduisans;

Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourmens

Je ressens;

Comment lui dire mes tourmens!

Fragment du trio du Calife.

M. DE VERBOIS.

Oui, la raison aura beau dire,
Comme autrefois moi je soupire;

Et d'espérance et de bonheur

Je sens encor battre mon cœur!

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire?

Il n'est plus temps. Ah, quel martyre!

Et de tourmens et de frayeur

Je sens, hélas! battre mon cœur!

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; LÉONIE, *qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.*

LÉONIE.

Grand-papa! grand-papa! si vous saviez... un malheur affreux!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est?

LÉONIE, *feignant de pleurer.*

Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours!

M. DE VERBOIS et HENRIETTE.

Comment!

LÉONIE.

Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS.

Engagé!

LÉONIE, *pleurant toujours.*

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait! *(Regardant Henriette, qui est tombée sur un fauteuil.)*
Ah, mon dieu! et cette malheureuse enfant?

LÉONIE.

Eh bien! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (*Criant.*) Babet, Babet!
de l'eau de Cologne, de l'eau de Mélisse... Est-ce que
personné ne viendra! (*Il sort.*)

LÉONIE, courant au cabinet où est son frère.

Moi, je connais un meilleur spécifique. Adolphe,
Adolphe!

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, *toujours dans
le fauteuil.*

ADOLPHE, courant se jeter à ses pieds.

Dieu, mon Henriette!

HENRIETTE, d'une voix faible.

Adolphe! je ne le verrai plus.

ADOLPHE.

Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE.

Que vois-je!

ADOLPHE.

Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a ima-
giné cette ruse pour essayer de me sauver; mais si
vous refusez de me rendre votre tendresse, je parti-
rai, Henriette, j'y suis décidé; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, avec un mouvement de crainte.

Adolphe!

LÉONIE.

Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE.

Ne me trompez-vous pas?

ADOLPHE.

Et vous, ne m'avez-vous pas oublié?

HENRIETTE.

Hélas! je n'ai pas pu; et c'est malgré moi que je vous aime encore.

(Adolphe qui est à ses pieds saisit sa main et l'embrasse; dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.)

M. DE SAINT-VALLIER.

Qu'est-ce que je vois là!

BABET.

Un jeune homme aux pieds de la mariée!

(Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.)

Quel scandale. Je disais bien à monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah, mon dieu! mon dieu!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS; M. DE VERBOIS *arrivant du même côté que Babet et avec un flacon.*

M. DE VERBOIS, allant au fauteuil.

Eh bien! eh bien! est-ce que cela va plus mal? Tenez, ma petite. (Apercevant Babet.) C'est toi, Babet! à ton âge, est-ce que tu t'évanouis encore?

BABET.

Il n'y a peut-être pas de quoi? Si vous saviez, monsieur, tout à l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE.

Mais tais-toi donc.

BABET.

Comment, que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de monsieur! Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. Oh, mademoiselle! je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible! et moi, moi qui avais pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans.

BABET.

J'étais bien sûre que monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, *souriant.*

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfans, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, M. de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (*A part.*) Ouf, je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrape...

HENRIETTE, ADOLPHE et LÉONIE.

Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne, Babet; je reviens à toi.

BABET, *essuyant une larme.*

Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

LE BON PAPA.

VAUDEVILLE.

AIR : Le Luth galaat qui chanta les amours.

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas !
 En les guidant nous soutiendrons vos pas,
 Près de vous désormais nous resterons sans cesse,
 Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse;
 Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
 Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
 Qui de Schiller de loin suivez les pas,
 De l'immortalité vous rêviez la chimère;
 Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;
 Et malgré deux cents ans, ô Racine ! ô Molière !
 Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé que l'on vante ici-bas,
 Le temps présent ne dégénère pas ;
 Nous saurons conserver notre antique héritage.
 On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
 Et la gloire chez nous est toujours du même âge,
 L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas ;
 On a grand tort ! Quant à moi j'en fais cas.
 Il est pour elle aussi des plaisirs qu'on ignore :
 Aux jours de son déclin retrouvant son aurore,
 On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore,
 Le cœur ne vieillit pas.

BABET.

Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
 Vive, coquette et brillante d'appas !
 Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
 Je regarde monsieur, même sort nous rassemble.
 Et lorsque l'on est deux à vieillir... il me semble
 Que l'on ne vieillit pas.

SCÈNE XIX.

101

HENRIETTE, au public.

De notre aïeul, messieurs, songez, hélas !
Qu'un rien ici peut causer le trépas,
Car vous n'ignorez pas qu'il est octogénaire ;
Mais il peut, grace à vous, prolonger sa carrière :
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire ,
Il ne vieillira pas.

VIE DU BON PAPA.

LE
MENTEUR VÉRIDIQUE,
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du Gymnase, le 24 avril 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLÉVILLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.

FRANVAL, riche négociant.

LUCIE, sa fille.

ÉDOUARD DE SAINVILLE.

LOLIVE, valet du comte.

ROSE, suivante de Lucie.

Un Valet à livrée.

Un Domestique de l'hôtel.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

1700



LUCIE, ACCOURANT,

EH, MON DIEU, QU'Y A-T-IL DONC ?

(*Le Monteur viridique, Sc. I.*)

32



(Le Monteur vénétoque, Sc. X.)

LE
MENTEUR VÉRIDIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive; pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste, levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs.

ROSE.

Ah ça, tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les anti-chambres : ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de Julie.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari ;
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité ?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout ; en province il faut bien être fidèle , on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer ?

ROSE.

Que M. Franval , mon maître , le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux , vient à Paris marier sa fille ; et que celle-ci , qui m'aime beaucoup , m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot ! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE , avec exaltation.

Peu m'importe ; l'amour compte-t-il les billets de banque ? (Froidement.) Est-ce comptant ?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux , parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur , de M. le comte de Saint-Marcel , tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang ; tu as une dot , tout est dit , je t'accorde ma main.

ROSE , soupirant.

Ah , Lolive ! le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher?

ROSE.

Je ne sais ; pendant le voyage , j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, vivement.

Un obstacle ! il n'y en a pas , il ne peut pas y en avoir ; ma tendresse , notre bonheur , mille écus comptant , il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose , l'honneur , la délicatesse , tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut , et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit ; justement mademoiselle Lucie va venir , je t'engagerais bien à rester , mais je crains que ton maître , M. de Saint-Marcel , ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître ! oh , je le forme.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Maint solliciteur chaque jour
 Implore humblement sa présence ;
 Mais de mon cher maître à mon tour
 J'exerce aussi la patience.
 Si chez lui l'on attend , dit-on ,
 Il attend son valet-de-chambre ,
 Et c'est dans son propre salon
 Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs , aujourd'hui j'ai ma journée à moi ; madame la comtesse est indisposée ; une aventure hier

au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée ; de la fermeté, Rose , et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose , je te cherchais ; Édouard n'a pas encore paru ?

ROSE.

Non , mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais ?

LOLIVE, *bas à Rose.*

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah, j'entends, M. Lolive ; je t'en fais compliment ; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien , je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison ?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, *bas à Rose.*

Ah, mon Dieu ! et nos mille écus ?

ROSE.

Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR des Maris ont tort.

Plein de raison et d'imprudence,
 Plein de folie et de bonté,
 Souvent il donne à l'indigence
 L'argent qu'il gagne à l'écarté.
 Rendre service est sa méthode;
 Enfin chez lui sont confondus
 Les défauts qui sont à la mode
 Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE.

J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non ; mais d'abord il est de Bordeaux !

LOLIVE.

Je comprends ; l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade ; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir ! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir. Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre ; il loge ici dessus dans le même hôtel ; et avant qu'il n'entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc ! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu ! et s'il a causé avec mon père , je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts ; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente , pourvu que votre père ne s'en doute pas ?

LOLIVE.

Elle a raison ; ceci est beaucoup plus facile : et si mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah , si vous parvenez à cacher son défaut à mon père , ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée , je suis sûre de le corriger ; sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire ; il ne faut pas que M. Édouard me voie ; mais si je pouvais l'entendre , et prendre une idée de son caractère...

ROSE, montrant le cabinet à droite.

Eh mais , ce cabinet... il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient , entre vite.

LOLIVE.

AIR de la Nouvelle télégraphique.

Ne craignez rien,
 Tout ira bien,
 Et par mes soins j'espère
 Le dégager,
 Le protéger,
 Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
 Nous servons votre père;
 Un mensonge bien attesté
 Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort ! cent mille écus
 de rente.

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis, une Polonaise, une
 comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être
 moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait
 proposer sa main.

Aria de Marianne.

Mais pour accepter sa tendresse
 (Regardant Lucie.)

J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse ?

ÉDOUARD.

Qui descendait de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,
 Où donc est-elle ?

Je veux la voir.

SCÈNE III.

113

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!

Elle est partie

Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà

Forcé de croire celui-là,

Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir...; si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh, ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment, les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres. (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais

qu'avez-vous ? d'où vient cette tristesse ? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même ?

LUCIE.

Il serait vrai ?

ÉDOUARD.

Oui, il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai ?

LUCIE.

Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine ; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien ; mais qu'importe ? vous m'aimez, je vous aime ; je suis si heureux de vous voir ; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus ?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, à Lucie.

Ah, mon Dieu! j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge; ensuite, il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu?

A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu ? un peu petit, n'est-ce pas ? mais, voyez-vous, je loge au-dessus ; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah, si j'avais su cela ! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE.

Votre maison !

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi ?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste ! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains ; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu, moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah, que je suis donc fâché ! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà.

ÉDOUARD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations! une maison toute neuve!

ÉDOUARD.

C'est-à-dire il y avait un pavillon mal construit...
Vous concevez.

Ara : De sommeilles encor ma chère.

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :

On improvise une maison.

En quinze jours elle est bâtie;

Mais les travaux doivent encor durer;

Car à peine est-elle finie,

Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs,
c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD.

Oh! très riche, un ancien marchand, *M. Guillaume*,
il doit même m'apporter mon argent ce matin; oh! je
n'en suis pas inquiet.

ROSE, à part.

Ni moi non plus.

LUCIE.

Ah, Rose! j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE.

Et moi aussi.

(Rose sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; UN VALET *de l'hôtel*.

LE VALET, donnant une lettre à Franval.

M. Franval de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah, ah! c'est pour ce paiement... (Le valet sort.) Voyons mes lettres de change, Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille.

(Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi-voix à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible!

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu, qu'ai-je fait!

LUCIE.

Quoi, monsieur! tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond ; mais les détails... ; moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... ; mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux.

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche.

ÉDOUARD.

Oh ! je ne crains rien.

AIR du Vaudeville de Turenne.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage,
Si mon père vous entendait !
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh, parbleu !
Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père ?

FRANVAL.

Une lettre de change de six mille francs à es-compter!

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah! et cet argent?

ÉDOUARD.

Quel argent?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison.... ah! oui, c'est juste.... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé?

ÉDOUARD.

Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un...

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... monsieur *Lenoir*...

FRANVAL.

Tu m'as dit M. *Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. *Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros ; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... ; si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur ?

ÉDOUARD, étourdiment.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais ; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là ?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte ? est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS ; LOLIVE, *déguisé en vieux marchand* ;
ROSE.

ROSE, annonçant.

M. *Guillaume Lenoir*!

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher M. Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres ; mais les affaires avant la politesse. . . On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret ; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer ? Désolé de vous interrompre... deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCIE.

Ces messieurs ont à causer d'affaires ; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc ? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE.

Ah ! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... ;

si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas ; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LUCIE.

LOLIVE.

Ah çà, mon cher monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison ?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison !

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de madame *Guillaume Lenoir*, mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah ! vous venez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire.

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire ? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne ;
mais si vous saviez...

LOLIVE.

ATA du Vaudeville de l'Écu de six francs.

La minute n'est pas signée ;
Mais tout est réglé comme il faut ;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi, je le paie ! est-ce possible ?
Il ne manquait plus que cela ;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous
voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mystification ; mais, parbleu, je vais
bien l'attraper. (Haut.) Puisque mon argent est prêt,
mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite ; donnez-
le-moi.

LOLIVE.

Certainement, monsieur ; (fouillant dans sa poche et tirant sa
tabatière) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et
que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous
revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent ; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (à part) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois, que dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment, il serait vrai ? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grace au crédit de M. de Saint-Marcel.

Aria du Vaudeville de la Somnambule.

Je l'ai vu ce matin encore,

Il a pour vous beaucoup d'égard ;

Madame surtout vous adore ;

Même je dois vous gronder de sa part.

Donnez-lui donc la musique nouvelle,

Cette musique... oui, vous savez, mon cher,

De la chanson que vous faites pour elle,

Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah, ça! monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par ci, monsieur le receveur par là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très humble serviteur, de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* LOLIVE.

ÉDOUARD, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi hableur.

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : croirais-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD.

Comment, vous auriez pu!...

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison?

ÉDOUARD.

J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville, chez Saint-Phar.

ÉDOUARD, vivement.

La! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

AIR : Dans ce castel dame de haut lignage.

J'ai dix flacons d'un Champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.

Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démordra pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD.

Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah, mon dieu!

ROSE.

J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme. (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

Ou à des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors...

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade, notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques

complimens, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL et ROSE.

Ah, mon dieu!

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais, qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah, ah, je n'y tiens plus!

FRANVAL.

Comment, Rose, cela te fait rire?

ROSE.

Oui, monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien

extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas,
je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace? (Haut.)

Ara du Petit Courrier.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; LOLIVE, *en Anglais*, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord Cook Brook!

FRANVAL, étonné.

Comment, il se pourrait!

ÉDOUARD, stupéfait.

Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et
prendre ses ordres.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée!

FRANVAL.

Quoi, milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (Montrant son chapeau tout défoncé.) Voyez-vous : aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yes, messié, ce était une conduite incivile : je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir ; mais on devait auparavant crier par le fenêtre : *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi (Haut.) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh, mon dieu, qu'y a-t-il donc ?

LOLIVE, bas à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut à Édouard.) Je batterai pas, moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela ? (A part.) Moi qui croyois d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.) C'est vous, monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai.

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison ; de votre côté, milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment ?

LOLIVE.

Si monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié ; et pour mieux sceller le raccommodement, milord déjeunera avec nous.

LUCIE.

A merveille. Je respire.

ÉDOUARD.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà ! Rose, Lafleur, quelqu'un ! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL.

A quoi bon ?

ÉDOUARD.

Puisque monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien ! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici !

ÉDOUARD, regardant Lolive.

Ah, oui! certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à monsieur?

LOLIVE.

Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours ; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étonné.

Le déjeuner!

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix! elles y sont! C'est fini, je ne peux plus mentir; aussi maintenant je ne risque rien; et cela me donne une confiance...

Ara : Amis voici la riante semaine.

Allons, milord, déjeunons en famille,
Le verre en main nous allons voir beau jeu;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas à Édouard.

Prenez bien garde et buvez-en très peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.)

SCÈNE XII.

137

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme ! il n'en revient pas ; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures. Aussi il nous donne une peine ; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner ; heureusement que nous y avons pensé ; et, grâce à l'argent de mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

Ara : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talens je rends justice ;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remerciement que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher ? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je

vais prévenir Lolive ; il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là ; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein ! que veut ce monsieur ?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

Monsieur Édouard de Sainville n'est-il pas ici ?

ROSE.

Oui, monsieur ; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce ; me préserve le ciel de le déranger : j'attendrai.

ROSE.

Si monsieur voulait me dire son nom ?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir ; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL, ROSE.

FRANVAL, la serviette à la main, à la cantonade.

Je suis à vous, milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, à M. de Saint-Marcel.

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (A part.) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer.

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à M. Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres me parlait de vous, et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment, monsieur le comte ! vous vous donnez la peine de venir nous voir ; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des bontés !... il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui ; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris ; et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra !

M. DE SAINT-MARCEL.

Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sottre affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ? comment, depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois ; et j'ai reçu avant hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable ! quand on veut obtenir, on demande ; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment, monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que même maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aidez à le confondre; et bien certainement, il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS; ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu! vous êtes tous d'aimables convives: vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de Champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah, oui: peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt; c'est beau, dites donc, beau-père! Qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive: un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié; nous autres gens du midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (A Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah, certainement! et j'aurai l'honneur de lui présenter monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein !

M. DE SAINT-MARCEL, bas à Franval, en riant.

Eh, mais ! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gâité... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL et M. DE SAINT-MARCEL.

Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD.

Oui ; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela ?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel !

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment ! c'est là M. de Saint-Marcel !... Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez, sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah, diable! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; UN VALET, LOLIVE, *en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.*

LE VALET, annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur! j'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE, s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel.

Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent.

(Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise.)

M. DE SAINT-MARCEL.

Quel tableau! Personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien! mon cher frère!

TOUS.

Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD.

Comment, monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais, en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, monsieur, il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

IO.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi ; et cependant vous consentez...

FRANVAL.

Il le faut bien , ne fût-ce que par curiosité , et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, jetant son chapeau.

Vivat! La parole de monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée , et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, mylord Cook-Brook , et bien plus , le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le Comte.

ÉDOUARD.

Comment, coquin, c'était toi ?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore ! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité ; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, monsieur, oui, mon cher protecteur,

je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop tous les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr!

LUCIE, lui donnant une bourse.

Et moi, je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux.

(Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'état.

Pour que son crédit se prolonge,
 Pour que son nom soit respecté,
 Il n'a pas besoin du mensonge,
 Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
 Que pour nous prédire des maux ;
 Vous qui ne rêvez que désastres,
 De grace, messieurs les journaux,
 Pourquoi par de si tristes songes
 Effrayer la crédulité ?
 Faites-nous de plus doux mensonges,
 Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité ? l'un prouve
 Qu'on la rencontre dans le vin ;
 L'autre en un puits dit qu'on la trouve ;
 Ce fait me paraît plus certain.
 Car à Paris où, plus j'y songe,
 Bacchus est souvent frelaté,
 C'est dans le vin qu'est le mensonge,
 C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
 Lorsqu'à tout propos je mentais,
 J'ai dit du bien de cet ouvrage,
 J'ai même prédit un succès.
 Daignez réaliser ce songe,
 Et grâces à votre bonté,
 Que pour moi ce dernier mensonge
 Soit encore une vérité.

FIN DU MENTEUR VÉRIDIQUE.

CORALY,

ou

LA SOEUR ET LE FRÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

**Représenté pour la première fois, sur le théâtre de S. A. R. MADAME,
le 19 novembre 1824.**

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

M^{me} DE SELMAR, jeune veuve.

ÉDOUARD, son frère.

ROLAND, ami d'Édouard.

CORALY.

TONTON, danseur.

Milord GUINSBOURG.

ANTOINE, concierge.

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet; sur le deuxième plan, à droite, une croisée; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; d'un côté de la porte du fond, un canapé; de l'autre, une table à toilette.

1901



M^{ME} DE SELMAR.

NON, MONSIEUR, ME VOILÀ RÉSIGNÉE, & JE VOUS PROMETS DE NE PLUS VOUS INTERROMPRE.

Comby, Sc. XV.

CORALY.

NO. 10001.

Comy, Jr. & V.

CORALY.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, M^{ME} DE SELMAR.

M^{ME} DE SELMAR, entrant par le fond.

Voilà qui est singulier ! une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas !

ÉDOUARD.

Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison ?

M^{ME} DE SELMAR.

Elle est fort bien située ; au bord de la Seine, à Neuilly, à deux lieues de Paris.

AIR : Ces postillons.

Elle est charmante, et vient d'être bâtie ;
Dans ses décors que de goût, de fraîcheur !
Et la louer déjà... quelle folie !
Quel en est donc le possesseur ?

ÉDOUARD.

Quelqu'intrigant ou quelque fournisseur ;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être emportant sans façon
Son portefeuille... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

M^{ME} DE SELMAR.

Du reste, on peut y entrer sur-le-champ ; car elle est toute meublée. Qu'en dis-tu ? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD.

Mais, ma sœur, comme vous voudrez ; en tout cas, nous en causerons en route : je vais faire avancer votre calèche.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh, mon dieu ! rien ne presse. Nous venons de tout visiter ; c'est très fatigant, et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, à part.

Allons, elle s'établit ici ; et si on arrivait ?

M^{ME} DE SELMAR, assise, et le regardant après un moment de silence.

Édouard, parle-moi franchement. Une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un mentor bien sévère ; et puis avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire. Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré ?

ÉDOUARD, embarrassé.

Je suis sorti à cheval de bonne heure, pour faire une promenade à la porte Maillot, et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche.

M^{ME} DE SELMAR.

Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter ? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly, tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur !

M^{ME} DE SELMAR.

Oh, je l'ai bien vu ! Je cherchais une maison de campagne ; quand j'ai voulu entrer dans celle-ci, tu as changé de couleur.

ÉDOUARD.

Par exemple...

M^{ME} DE SELMAR.

Tu as eu l'air plus rassuré en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD.

Quoi! vraiment! quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

M^{ME} DE SELMAR.

Alors, pardonne-moi... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie. Songe qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère, c'est à moi que tu as été confié.

Aria de la Robe et les Bottes.

J'avais le double de ton âge,
 Et n'avais guère que seize ans,
 Lorsque, deux mois après mon mariage,
 La mort vint frapper nos parens.
 Trop tôt ravie à sa jeune famille,
 Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
 En me disant : Veille sur lui, ma fille,
 Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD.

Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre ; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

M^{ME} DE SELMAR.

Sans doute. Nous avons un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée tout entière à mes enfans... si j'en avais. Or,

en ne me remariant pas, cet héritage reste à nous deux ; la moitié t'en appartient, et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD.

Ah ! c'est trop de générosité, et je ne dois pas souffrir...

M^{ME} DE SELMAR.

Pourquoi donc ? qu'ai-je besoin de prendre un époux ? N'es-tu pas mon protecteur ? Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier. Il y a dans l'amitié de frère et de sœur une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement. Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois. Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD.

Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs !... Quel beau pays ! tous les plaisirs réunis !

M^{ME} DE SELMAR.

Oui ; mais depuis quelques jours je ne te reconnais plus ; tu es sombre, rêveur, je ne te vois presque jamais. Quelle est cette marquise Dudley chez laquelle tu vas souvent ? L'autre semaine encore, tu m'as quittée pendant deux jours, pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD.

C'est vrai, ma sœur.

M^{ME} DE SELMAR, souriant.

Le comte était à Paris, et il est venu dîner chez moi, pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, à part.

Ah, mon dieu! (Haut.) Mais c'est que, voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons où nous étions...

M^{ME} DE SELMAR.

Assez, assez, je ne t'en demande pas davantage. Mais écoute-moi, Édouard; de tous tes amis, il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance... c'est M. Roland.

ÉDOUARD.

Oui, Roland, c'est un bon enfant; mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellens avis, dont lui-même ne profite pas.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh bien! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez?

M^{ME} DE SELMAR.

Moi? fort peu. Je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui, et il ne m'a jamais adressé la parole. Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, regardant sa montre.

Aussi j'espère bien... Ah, mon dieu!... midi dans l'instant! je m'en vais...

M^{ME} DE SELMAR.

Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD.

Ce serait avec grand plaisir ; mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier.

M^{ME} DE SELMAR.

Hier ! c'est difficile... Tu m'as dit ce matin que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD.

Sans doute... mais il m'a écrit ; et c'est pour...

M^{ME} DE SELMAR.

C'est bien, c'est bien, mon ami ; c'est moi qui ai eu tort de t'interroger. Rentreras-tu dîner ?

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur ; et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (A part.) Ah, mon dieu !... et la chaise de poste que j'oubliais ! et les préparatifs de mon départ ! (Haut.) N'importe, ce soir... à dix heures... à onze... j'irai chez toi. (A part.) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

M^{ME} DE SELMAR.

Que dis-tu ?

ÉDOUARD.

Rien, rien... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

M^{ME} DE SELMAR, *seule.*

Oh! les vilains jeunes gens! Que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent. Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, et on n'en sait rien; mais un frère! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

Ara du Petit Courrier.

Que n'ai-je plutôt une sœur!
 On a bien, quand elle est sensible,
 A craindre l'amour : c'est terrible!
 Mais on peut défendre son cœur;
 On peut, sans être bien habile,
 L'instruire contre les amans;
 A son élève on est utile,
 Et l'on s'exerce en même temps.

Mais Édouard, je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu! j'y pense maintenant; ces derniers mots qui lui sont échappés : *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.* Pourquoi partir? aurait-il quelque duel, quelque affaire d'honneur? A qui me confier? Ne connaissant personne, presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable. N'importe, mon frère est en danger; et quoi qu'il arrive...

SCÈNE III.

M^{ME} DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de madame. C'est madame qui venait pour voir la maison...

M^{ME} DE SELMAR.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

C'est moi que je suis Antoine, le concierge. J'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que vous entendez bien, madame, que, portier à la campagne, on est isolé ; les maisons sont si éloignées !

Ain du Ménage de garçon.

C'est le concierge de Courcelles
 Qu'est notre voisin le plus près ;
 C'est bien gênant pour les nouvelles,
 Et, s'il vient quelques p'tits caquets,
 On n'sait... mille exemples l'attestent,
 A qui les dire... c'est piquant !
 Souvent même on en fait qui restent
 Pour le compte du fabricant.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

C'est un bavard, tant mieux. (Haut.) A qui appartient cette maison ?

ANTOINE.

A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage ; alors il s'est déterminé à la louer. Je croyais

lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley.

M^{ME} DE SELMAR.

Comment! la marquise Dudley habitait cette maison!

ANTOINE.

Oui, madame; mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

M^{ME} DE SELMAR.

Et quelle est cette marquise?

ANTOINE.

Pour ce qui est de ça, madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

M^{ME} DE SELMAR.

Eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! je n'en sais rien.

M^{ME} DE SELMAR.

Tu n'en sais rien?

ANTOINE.

Non, madame; et pour un concierge, c'est humiliant à avouer. Mais, autant qu'on peut en juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent; car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois. Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner; de la gaiété, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient, c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre. J'ai voulu parler aux domestiques: ah bien oui! *yes, yes, ya, ya*, voilà tout ce que j'en obtenais. Je ne

sais pas où ils ont été élevés; et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockey : enfin, madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignements positifs, car c'était un ami de la maison.

M^{ME} DE SELMAR.

Que dites-vous? comment! Édouard, mon frère!

ANTOINE.

C'est le frère de madame!

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (Haut.) Et vous dites que la marquise doit partir?

ANTOINE.

Je le présume, madame. D'abord, elle fait sous-louer; ensuite il y a à l'auberge du Chariot-d'Or une femme de chambre à elle.

M^{ME} DE SELMAR.

On pourrait la faire causer.

ANTOINE.

Je l'ai déjà fait, madame; elle n'est point au service de la marquise, mais elle doit y entrer aujourd'hui.

M^{ME} DE SELMAR.

La belle avance!

ANTOINE.

Elle a une lettre de recommandation; et doit accompagner madame en voyage: c'est pour cela qu'au-

jourd'hui elle l'attend à Neuilly; car il paraît que madame va venir.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité; mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère. (Haut.) Mon ami, je loue cette maison, puisqu'on peut y entrer de suite; j'y viendrai demain... après demain... (à part) peut-être aujourd'hui. (Haut.) En attendant (lui donnant une bourse), voici des arrhes; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, à part, prenant la bourse.

Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Ces façons-là sont de mon goût;
C'est l'double du prix ordinaire.

M^{ME} DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout!

ANTOINE.

Comment! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion
Et qu'on l'rabatte sur mes gages.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là?

ANTOINE, regardant à gauche.

Encore deux autres messieurs qui viennent sou-
vent : ils sont entrés par la petite porte du parc, ou
bien ils auront franchi la haie.

M^{ME} DE SELMAR.

Je ne veux pas qu'ils me voient.... (A part.) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (A Antoine, qui regarde toujours par la porte latérale les personnes qui arrivent.) Partons vite... je t'expliquerai mes projets et ce que j'attends de ton zèle.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

ROLAND, LORD GUINSBOURG.

ROLAND, entrant le premier.

Eh bien! milord, entrez donc. N'ayez pas peur : c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG, baraguant.

Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.

ROLAND.

J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par delà la barrière de l'Étoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG.

C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritable; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND.

Vous n'êtes pas le seul : Coraly est charmante, vive, aimable, spirituelle. De toutes les nymphes de

l'Opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal : parce que, voyez-vous, milord, je m'y connais, quand elles sont sages ; c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG.

Pourquoi donc ?

ROLAND.

Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion.

GUINSBOURG.

Vous n'êtes pas, vous, dans la sensibilité ?

ROLAND.

Jamais, par goût et par état. Je suis né sur mer à bord d'un vaisseau ; je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin, le capitaine Roland, qui plus d'une fois, milord, a parlé de près à vos compatriotes. A sa mort, tout a été fini pour moi : j'ai dit adieu à la gloire ; j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rente m'établir à Paris, où je vis en philosophe : et ce n'est pas, comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt ; celle-là est à moi : je l'ai bien payée, vingt mille livres de rente, ou à peu près. Mais, c'est égal ; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil : car je ne suis pas égoïste ; et quand je vois quelques imprudens qui veulent se lancer sur mes traces...

Aria du Pot de fleurs.

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons je montre le danger ;

Sans cesse m'y trouvant moi-même,
 Mieux qu'un autre j'en puis juger :
 Trop souvent battu par l'orage,
 Je suis à leurs yeux attentifs
 Ainsi qu'un phare au milieu des récifs ;
 J'éclaire et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG.

Je croyais bien.

ROLAND.

L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry*, où je leur donnais à dîner. A table on professe bien mieux... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère ; je suis bon enfant, bon convive ; je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne. Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu, mais sans façon, sans conséquence, en amateur. On sait qu'avec moi il n'y a rien à faire.... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur !

ROLAND.

Ah ça, où en êtes-vous donc de vos amours ?

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune, et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND.

Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

ATA du Piège.

Pourtant je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait, c'est juste; et quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG.

Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être milédy
Guinsbourg?

ROLAND.

Vraiment?

GUINSBOURG.

Yes, milédy Guinsbourg, vraiment.

ROLAND.

C'est bien; c'est dans les grands principes. Mais
qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais?
vous n'y tenez pas. Les gazettes de Londres nous
annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG.

Yes, mais ce était toujours par capitulation, dans
le dernière extrémité; et, en attendant, je venais ici
pour le espionnage; car, voyez-vous, je soupçonne un
petit Française, M. Édouard, de me mystifier, moi.

ROLAND.

Qu'est-ce que vous me dites là? c'est pour Édouard
que Coraly vous congédie?

GUINSBOURG.

Je en ferais le gageure.

ROLAND.

Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses? un instant, je ne le souffrirai pas.

GUINSBOURG.

Oh, mon ami! mon cher ami! quel service!

ROLAND.

Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas par intérêt pour vous, mais pour lui. Édouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié; et puis il a à mes yeux un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar... Si vous la connaissiez! c'est la beauté, c'est la vertu même. Aussi, moi, mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG.

Quoi, mon ami, vous qui disiez vous invulnérable!

ROLAND.

Pas de ce côté-là; c'est bien différent; c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect : enfin deux ou trois fois je me suis trouvé près d'elle, et je n'ai pas seulement osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG.

Vous! un petit téméraire! audacieux auprès des dames!

ROLAND.

C'est selon... Mais dans le monde ce n'est plus cela : dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole

à une femme, je perds cent pour cent de mon mérite; je m'intimide, je deviens gauche; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG.

Écoutez, vous : je have entendu le voiture dans le roulement.

ROLAND.

C'est vrai, c'est Coraly.

GUINSBOURG.

Quel était le messier qui lui donnait la main?

ROLAND.

Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra, M. Tonton; ce n'est pas dangereux. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez!

GUINSBOURG.

C'est qu'elle allait venir elle-même.

ROLAND, à part.

Est-il bête!

GUINSBOURG.

Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND.

Soyez tranquille, restez? (A part.) A cause d'Édouard je veux savoir ce qui en est. Ne vous montrez pas d'abord; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG.

C'était bien, c'était bien; je sauver moi.

(Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène.)

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY.

A merveille, William, je suis contente; je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON.

Oui, vos chevaux sont en nage! un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu!

CORALY.

Qu'importe? pourvu qu'on aille vite.

TONTON.

Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut; en descendant j'ai manqué de me fouler la rotule: et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY.

Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge. Ah! ma maison est louée d'aujourd'hui! c'est fort agréable.

ROLAND, s'avançant.

Comment, madame! votre maison est louée?

CORALY.

Eh, mon dieu! c'est vous, Roland: je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND.

C'est une surprise... Je suis sans façon, moi; je n'en fais jamais.

CORALY.

Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND.

Oh ! j'avais des données certaines : avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas, j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON.

Oui, la campagne, c'est commode : je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND.

Ce diable de Tonton est toujours de la même force ; je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON.

C'est vrai, c'est vrai, quand j'ai le temps... les jours où je ne danse pas. Mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteroient le pas.
Leurs ouvrages, quoi qu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins ;
C'est un avantage...

ROLAND.

Sans doute ;

Nous aurons le style de moins.

TONTON.

Je comptais venir travailler ici cet été ; mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND.

Pourquoi vous en défaire ?

CORALY.

CORALY.

J'ai d'autres vues. Les gens qui m'entourent sont curieux et bavards ; moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND.

L'incognito est le plaisir des grands ; et vous qui , d'ordinaire, êtes reine ou princesse...

CORALY.

Ici j'abdique, et ne suis que marquise.

TONTON.

C'est bien modeste, mais c'est souvent indispensable. Si vous connaissiez comme moi les désagréments de la célébrité... Je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire. Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le voilà, c'est lui, c'est Tonton... c'est Tonton, ce fameux danseur qui a inventé les « pirouettes sur le talon. » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds ; et je leur dis : Messieurs, prenez donc garde ; que diable ! j'en ai besoin. (Il rit.)

ROLAND.

Quand je vous le disais ; c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, d'un air sérieux.

Permettez, monsieur, permettez ; vous m' parlez là de *Voltaire*, c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

TONTON.

Je me le rappelle très bien, *la Princesse de Baby-lone*, musique de Kreutzer. Nous avions là un pas de deux, vous rappelez-vous? tra la la... un coupé à la seconde.

(On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.)

CORALY.

Eh! qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il y a quelque'un ici?

ROLAND.

Eh, mon dieu! je n'y pensais plus... c'est mon protégé, que j'avais oublié. Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND.

Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON.

Un de mes élèves, je lui montre à danser.

CORALY.

Comment, il est ici? Je ne veux pas le voir.

ROLAND.

Permettez; je lui ai promis ma médiation.

CORALY.

N'importe.

ROLAND.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Je crains pour vous ce qu'on dira;

Quoi! vous lui déclarez la guerre!

Songez qu'en tout temps l'Angleterre

Fut en paix avec l'Opéra.

CORALY.

Entre eux que de rapports intimes !
 Albion règne sur les flots,
 Vénus naquit au sein des eaux.
 Entre puissances maritimes
 On doit toujours vivre en repos.

CORALY.

Eh ! que voulez-vous que j'en fasse ? je l'ai congédié, et ne le recevrai pas.

ROLAND.

Prenez garde.... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, inquiète.

Que voulez-vous dire ?

ROLAND, bas.

Écoutez, Coraly, restons bons amis : parmi vos adorateurs, il en est un que j'excepte, Édouard, que je retranche de votre domaine... Vous m'entendez... Sans cela...

CORALY, à part.

Ah, mon dieu ! (Haut.) Quoi ! vous pourriez supposer... S'il en est ainsi, et pour vous prouver... je suis prête à recevoir milord ; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND.

Eh bien ! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; LORD GUINSBOURG.

ROLAND.

Entrez, milord, et ne craignez rien ; grace à moi,
la paix est faite.

GUINSBOURG.

Je été bien heureux, milédy, de obtenir le pardon
de moi.

CORALY.

C'est bien, milord ; qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG.

Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi.
C'est pas comme vous, milédy, qui traite moi comme
un nègre ; et pourtant, (riant) le traite des nègres,
il était défendu... ah, ah!... vous permettez le petite
plaisanterie.

ROLAND.

Très joli ! Voilà de la galanterie britannique ; et je
ne sais pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet
honnête insulaire.

GUINSBOURG.

Yes, mon amour...

(Tonton passe auprès de milord.)

CORALY.

Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

GUINSBOURG.

Oh bien, tant pis ; je allais lancer moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; ANTOINE.

ANTOINE, à Coraly.

Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, qui a ouvert la lettre.

Ah, ah! c'est de Jenny, une de mes camarades.

(Lisant.)

« Ma chère, je t'envoie Henriette, la femme de
« chambre dont je t'ai parlé. Selon tes instructions,
« je ne lui ai pas dit chez qui elle allait entrer; elle
« a du zèle, de l'adresse, de la présence d'esprit... »
(Refermant la lettre.) Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en
savoir davantage. (A Antoine.) Faites attendre ici...
(Antoine sort.) Je vais sur-le-champ répondre à Jenny,
pour la remercier; et milord, en retournant à Paris,
aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG.

Comment! milédy...

CORALY.

C'est essentiel; et le plus tôt possible...

GUINSBOURG, à part.

Goddem! que je étais un animal bête de milord,
que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON.

Eh bien! milord, si, en attendant, nous allions
faire une partie de billard? (A part.) J'aime à jouer
avec lui, je le gagne toujours.

Ara de l'Auberge de Bagnères.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ENSEMBLE.

ROLAND, regardant Coraly.

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur ;
Ici comme amateur
Je séjourne :
De ces lieux puisqu'il part
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur ;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
 Pour le parti gagnant ;
 Le sage avec talent
 Se retourne :
 De l'audace et du front ,
 Et les succès viendront :
 Pour ça que faut-il donc ?
 De l'aplomb.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.

Je suis un grand danseur, etc.

ROLAND.

Oui, je crains de son cœur, etc.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur, etc.

ENSEMBLE.

(Tonton sort par le fond avec Milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROLAND, *s'asseyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.*

C'est clair, elle veut éloigner milord ; mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

M^{ME} DE SELMAR et ANTOINE *entrent par la porte à gauche, derrière Roland.*

ANTOINE, à voix basse.

Entrez, madame, et du courage ! c'est le seul moyen de tout savoir. Madame m'a dit de vous faire attendre ici ; je vais l'avertir.

M^{ME} DE SELMAR.

Chez qui suis-je? je n'en sais rien encore.

ROLAND, à Antoine.

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

La nouvelle femme de chambre qu'attend madame.

(Il entre dans la chambre où est Coraly.)

ROLAND.

C'est bien.

M^{ME} DE SELMAR, jetant sur Roland un coup d'œil rapide.

Eh, mais! si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère, ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, remontant le théâtre.

Une soubrette jeune et gentille, c'est à merveille, ça ne me fait pas peur cela. (Il s'approche derrière elle, et lui prend la taille.) Une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

M^{ME} DE SELMAR, tremblante.

Eh bien, monsieur! qu'est-ce que c'est?

ROLAND, la regardant et s'éloignant d'elle.

Dieux! que vois-je!... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (Haut.) Mais, quelle idée! Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure: je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

M^{ME} DE SELMAR.

Que voulez-vous dire, monsieur? vous me prenez pour une autre.

ROLAND, prenant son bras.

Du tout; je te prends pour moi; car tu ne sais

pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable... à madame de Selmar.

M^{ME} DE SELMAR.

Que dit-il?

ROLAND.

Et juge donc, pour moi quel bonheur ! lui dire que je l'aime... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse ; tandis que toi... eh bien !... Si vraiment ! même avec toi, cela me fait quelque chose... Mais c'est égal ; c'est sans conséquence. Je suis encore un peu timide par habitude , mais ça va se passer.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Ah, mon dieu ! (Haut.) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND.

N'est-ce pas ? c'est frappant ! Mais quelle différence ! elle est mieux encore ; il ne faut pas que cela te fâche.

M^{ME} DE SELMAR.

Nullement. Sans doute vous étiez reçu chez elle ?

ROLAND.

Non, je n'ose pas ; elle ne reçoit personne. Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre. Eh bien ! et moi aussi, je l'aime, je le protège. Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

M^{ME} DE SELMAR.

Que dites-vous ?

ROLAND.

Oui ; ta maîtresse trame quelques complots ; mais malgré elle et malgré toi, je les déjouerai quand je les

connaîtrai, parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND.

Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige; et de pouvoir lui rendre ainsi service sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute jamais, il me semble que c'est bien, que c'est délicat, que c'est digne d'elle.

M^{ME} DE SELMAR.

Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND.

Moi! des vues sur elle! y penses-tu? Je me jetterais au feu pour lui épargner un chagrin; mais l'épouser!... ah bien oui! D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis, dès que je l'aperçois...

AIR du Fleuve de la vie.

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble et ne lui parle point;
Qu'elle est belle!.. et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh quoi! j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.

C'est qu'en ce jour
Tu m'inspires autant d'amour
Et bien plus de courage.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Me voilà bien ! Il y a maintenant un égal danger à parler ou à me taire. Si je pouvais du moins en obtenir des renseignements ! (Haut.) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND.

La marquise ! tu en es encore là ? La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'Opéra.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Grand dieu ! une jolie condition que j'ai choisie là ! Il vaut mieux tout lui dire. (Haut.) Protégez-moi, monsieur ; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND.

Voilà qui est parler.

AIR du Vaudeville de Oui et Non.

Allons, plus de timidité ;
De tes yeux mon ame est charmée.

M^{ME} DE SELMAR.

Finissez donc.

ROLAND.

Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée ;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grace.
Ainsi ne me fuis pas, tu vois
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.

(On sonne.)

Tiens, entends-tu ta maîtresse ?

M^{ME} DE SELMAR.

Grâce au ciel !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; TONTON, *entrant par le fond.*

TONTON, à Roland.

Je suis vainqueur; cinq parties à vingt francs... c'est comme si j'avais dansé ce soir, ce sont des feux! Milord se promène dans le parc; il attend son épître, et moi le dîner (ou sonne); car si la maison est louée, j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; CORALY, *tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.*

CORALY.

Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? (Apercevant M^{me} de Selmar.) Ah! c'est ma nouvelle femme de chambre; approchez, Henriette. (Bas à M^{me} de Selmar.) J'ai lu la lettre de Jenny; vous avez ma confiance. Nous avons à causer, et beaucoup, mais quand nous serons seules. Je vais les éloigner. (Haut.) Approchez ma toilette.

M^{me} DE SELMAR, étonnée.

Comment! (A part.) C'est juste... (Elle approche la toilette avec peine.)

TONTON, *approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.*

Ah çà, vous n'avez pas oublié que nous dansons après demain ce pas de deux; n'allez pas être indisposée.

CORALY.

CORALY.

Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi?

TONTON.

Du tout ; quand vous n'êtes pas là , je ne suis pas soigné à mon entrée ; et ça me casse bras et jambes.

CORALY.

J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND.

Vous avez bien raison.

AIR des Artistes par occasion.

De cette charmante retraite

(Montrant Tonton.)

Vous faites bien de le bannir ;

L'admettant à votre toilette,

Quels périls vous alliez courir !

TONTON, d'un air modeste.

Qui ? moi !.. rassurez-vous, mon ange ;

Du tout !.. rassurez-vous mon ange.

ROLAND.

Craignez sa présence en ces lieux ;

Car Zéphyr est fort dangereux,

Et je tremble qu'il ne dérange

Les boucles de vos blonds cheveux. (Bis.)

GUINSBOURG, en dehors et à la porte du fond.

Milédy ! Milédy !...

ROLAND.

C'est lord Guinsbourg.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Un milord ! qu'est-ce que c'est que cela ?

CORALY, à haute voix.

Où n'entre pas, je suis seule.

GUINSBOURG, en dehors.

Je venais demander votre lettre.

CORALY.

Dans l'instant.

GUINSBOURG.

C'était bien, je vais attendre.

ROLAND, chantant.

Quand on attend sa belle
Que l'attente...

CORALY.

Mais taisez - vous donc ; ne voulez-vous pas qu'il entende ?

ROLAND.

C'est terrible chez vous, il faut toujours se gêner ;
je m'en vais, je vais faire un tour de parc.

TONTON.

Et moi faire quelques battemens.

ROLAND.

Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON.

Que voulez-vous ? il le faut bien. A Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND.

Vous avez raison, il n'y a que cela, le travail du cabinet.

(Ils sortent ensemble par la porte à gauche.)

SCÈNE XI.

CORALY, M^{ME} DE SELMAR.

CORALY.

Enfin nous voilà seules ! ferme cette porte et viens ici. Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres.

M^{ME} DE SELMAR.

C'est mon devoir.

CORALY.

Tu ne t'en repentiras pas. Eh bien, Henriette ! il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes ; car nous partons toutes deux, cette nuit, pour l'Angleterre.

M^{ME} DE SELMAR.

Partir toutes les deux ! et pour quel motif ?

CORALY.

Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre pour me marier.

M^{ME} DE SELMAR.

Vous marier ?

CORALY.

AIR : De sommeiller encor ma chère.

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état, un rang ;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

M^{ME} DE SELMAR.

Quoi ! faire un éternel serment !

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :
Quelquefois j'ai fait des promesses,
Pour changer je veux les tenir.

C'est mon seul désir, ma seule ambition : et voilà
ce qui me décide.

M^{ME} DE SELMAR.

J'entends, vous choisissez pour époux ce milord
Guinsbourg, dont vous parliez tout-à-l'heure.

CORALY.

Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

M^{ME} DE SELMAR.

Et vous le refusez ?

CORALY.

Oui ; pour un autre beaucoup moins riche, mais
que j'aime, et qui m'offre sa main ; c'est le jeune
Édouard, le frère de madame de Selmar, une riche
créole.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

O ciel ! (Haut.) Oui, j'ai entendu parler de cette dame ;
et Édouard y consent ?

CORALY.

Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais en re-
nonçant à la fortune de milord Guinsbourg.

M^{ME} DE SELMAR.

Mais prenez garde, madame ; je dois vous éclairer
sur la situation de M. Édouard et de sa sœur : j'ai
entendu dire que madame de Selmar était riche, il
est vrai, mais si elle se remariait son frère n'aurait
rien.

CORALY.

Oui, mais elle ne se remariera pas; j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère, et sa parole est sacrée. On dit que cette femme-là est la vertu même.

M^{ME} DE SELMAR, à part.

Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire.

CORALY.

Depuis ce matin, Édouard s'est occupé de tous les préparatifs, des papiers pour son mariage, des passeports pour l'étranger, et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite. Eh mais! qui vient là? (Regardant par la fenêtre.) Un cavalier entre dans la cour: c'est lui, c'est Édouard!

M^{ME} DE SELMAR.

Ah, mon Dieu! que devenir?

GUINSBOURG, en dehors et frappant à la porte à gauche.

Milédi!

CORALY.

Encore lord Guinsbourg!

GUINSBOURG.

Puis-je entrer, maintenant?

CORALY, à M^{ME} de Selmar.

Trouve un moyen de l'éloigner.

M^{ME} DE SELMAR.

Et comment?

CORALY.

Est-ce là ce qui t'embarrasse? et cette adresse, cette présence d'esprit dont on m'a parlé... (Apercevant une

SCÈNE XII.

189

lettre qui est sur la table.) Ah! ma lettre; donne-la-lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

M^{ME} DE SELMAR.

Oui, madame. (A part.) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars. Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

CORALY; puis ÉDOUARD.

CORALY.

Qui peut l'amener sitôt? je ne l'attendais que ce soir. (A Édouard, qui entre par la droite.) C'est vous, mon ami; comment arrivez-vous déjà?

ÉDOUARD.

Tout est fini, j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne croyais; dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont.

CORALY.

Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

ÉDOUARD.

Parce que, si nous différons, je ne réponds de rien; tout-à-l'heure à Paris, je n'y tenais plus; j'ai été chez ma sœur pour tout lui avouer.

CORALY.

O ciel! vous m'abandonnez!

ÉDOUARD.

Moi, Coraly! vous savez bien que je vous aime

trop, pour concevoir seulement une pareille idée; mais je voulais voir ma sœur, la prier de me pardonner, de me donner son consentement. Par bonheur, elle n'était pas chez elle; mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur-le-champ, c'est plus prudent.

CORALY.

Mais, mon ami, réfléchissez donc.

ÉDOUARD.

Non, non, pas de réflexion; car si j'en fais, je n'aurai peut-être plus le courage de partir. Venez.

CORALY.

Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui ce soir doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD.

Et quel est ce monde?

ROLAND, en dehors.

C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY.

C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

ÉDOUARD.

Roland! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY.

Et moi donc! j'en serais désolée. Entrez ici; je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD.

Comment ferez-vous pour les quitter?

CORALY.

Soyez tranquille, j'aurai ma migraine. Partez vite.

(Édouard entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, à Coraly.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ici ? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive ?

CORALY.

Qu'y a-t-il donc ?

ROLAND.

La personne qui ce matin a loué la maison, vient, s'y installer, à ce que m'a dit Antoine.

CORALY.

S'y installer ! dans ce moment ! j'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND.

Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous ; et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY.

Quoi, c'est une dame ! quelle est-elle ?

ROLAND.

Je n'en sais rien : j'ai vu de loin entrer sa voiture ; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS ; TONTON.

TONTON.

C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main, à la troisième position. — A qui ai-je l'honneur de parler? — A madame de Selmar.

ROLAND.

Ah, mon dieu! madame de Selmar dans cette maison!

TONTON.

Madame de Selmar! n'est-ce pas une élève de Coulon, celle qui doit débiter?

CORALY.

Eh non, sans doute : c'est une passion de M. Roland. Quelle rencontre! Je ne veux pas la voir.

ROLAND.

Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY.

Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON.

Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND.

C'est juste ; il n'est pas payé pour cela.

TONTON.

Mais M. Roland, qui en est amoureux ; c'est lui que ça regarde.

CORALY.

Il a raison. Je vous en prie, Roland, daignez la recevoir ; dites-lui que demain de grand matin la

maison sera à sa disposition ; faites-lui les honneurs, enfin tâchez qu'elle s'en aille le plus tôt possible.

TONTON, lui donnant la main.

C'est cela ; nous allons vous attendre dans la salle à manger.

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

ROLAND, puis M^{me} DE SELMAR.

ROLAND.

Ils me chargent là d'une commission... Moi, tête à tête avec elle ! pour la première fois de ma vie. Eh bien, qu'est-ce que je fais donc ? est-ce que je tremblerais ? oui, morbleu, me voilà aussi bête que milord.

M^{me} DE SELMAR, au fond, à part.

C'est Roland ! tant mieux ; je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, la saluant respectueusement et levant les yeux.

Je suis pour ce que j'en ai dit : voilà une ressemblance. Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir. (Haut.) Madame, vous me voyez bien surpris... c'est-à-dire... non, je suis enchanté que le hasard... (À part.) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

M^{me} DE SELMAR, à part.

Quelle différence ! ce n'est plus le même homme.

ROLAND, prenant un air plus assuré.

Cette maison, que vous venez de louer, appartient

à une personne qui certainement ne peut, sous aucun rapport... et chez laquelle, moi, je me trouvais accidentellement...

M^{ME} DE SELMAR.

C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends ; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, avec surprise.

A moi, madame ! (A part.) Ah, mon dieu ! qu'est-ce qu'elle me veut ?

M^{ME} DE SELMAR.

Je connais l'amitié que vous portez à mon frère ; je sais que je parle à un homme d'honneur ; et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

Ara d'Aristippe.

Que dites-vous ? Je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir ;
Qui ? moi, je puis vous être utile !
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon ame ;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, madame,
Vous y connaître mieux que moi.

M^{ME} DE SELMAR.

Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly, il le lui a promis.

ROLAND.

Je m'en doutais ; c'est pour cela que depuis huit jours il évitait ma présence ; mais soyez tranquille, il ne l'épousera pas, je me battrai plutôt avec lui.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh non, monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND.

Vous avez raison : l'éloquence et la persuasion...
Dès demain matin je serai chez Édouard.

M^{ME} DE SELMAR.

Et cette nuit, il part avec Coraly pour l'Angleterre;
tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND.

Que me dites-vous là!

M^{ME} DE SELMAR.

Je le sais; j'en ai les preuves : et bien plus, dans
ce moment, mon frère est ici.

ROLAND.

Cela n'est pas possible, je l'aurais vu!

M^{ME} DE SELMAR.

Il y est caché.

ROLAND.

Je n'en reviens pas. Comment se peut-il que vous
soyez au fait mieux que moi?

M^{ME} DE SELMAR.

Vous le saurez. Voyons avant tout ce qu'il faut
faire. Donnez-moi vos conseils. Je veux m'établir ici,
me présenter devant mon frère, et empêcher son dé-
part. Est-ce un bon moyen?

ROLAND.

Je ne le pense pas. Je crois bien qu'Édouard céde-
rait à vos prières, pour aujourd'hui; mais demain,

mais après demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

M^{ME} DE SELMAR.

Et comment détacher Coraly de mon frère? car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND.

Oh! pour terminer sur-le-champ cet amour-là, il aurait bien un moyen, un moyen terrible, c'est-à-dire, rien n'est plus facile.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh bien, parlez vite!

ROLAND.

Je veux dire terrible à expliquer : ce n'est qu'une ruse d'un instant, dont l'exécution dépend de vous. Mais je suis sûr que vous refuserez.

M^{ME} DE SELMAR.

Enfin, monsieur, voyons ce qui en est, dites-le-moi.

ROLAND.

C'est que je n'ose pas. Vous ne voudrez jamais.

M^{ME} DE SELMAR.

Eh bien, monsieur, je vous le promets; je promets d'avance.

ROLAND.

Eh bien, madame, nous allons voir. Ce serait d'abord de vous mettre à cette table.

M^{ME} DE SELMAR.

Et pourquoi?

ROLAND.

Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain; car elle a entre les mains un billet de vous, adressé à

votre frère. Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

M^{ME} DE SELMAR.

M'y voici ; parlez.

ROLAND.

Avant tout, je dois vous prévenir que cette lettre ne restera que dix minutes entre mes mains ; au bout de ce temps, je vous promets de vous la rapporter, si toutefois vous avez cette confiance en moi.

M^{ME} DE SELMAR.

Oui, monsieur ; commençons.

ROLAND.

C'est à moi que vous écrivez.

M^{ME} DE SELMAR.

Ah ! c'est à... c'est bien.

ROLAND, dictant.

« *Mon ami...*

M^{ME} DE SELMAR, s'arrêtant.

Comment, monsieur !

ROLAND.

Je vous ai prévenue que dans cette lettre il n'y aurait rien de vrai ; dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

M^{ME} DE SELMAR.

Continuez.

ROLAND.

« *Mon ami,*

Je serais bien ingrate, si je n'étais pas touchée de votre tendresse.

M^{ME} DE SELMAR, s'arrêtant.

Quoi, monsieur!

ROLAND.

Vous voyez bien, madame, que vous vous découragez déjà; j'en étais sûr.

M^{ME} DE SELMAR.

Non, monsieur; me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

ROLAND.

Vous y êtes; une bonne résolution. Je continue : (Dictant.) *La conduite de mon frère me décide, et je vous donne ma main.*

M^{ME} DE SELMAR, se levant.

Vous avez beau dire, monsieur, je n'écrirai jamais ces choses-là.

ROLAND.

Alors, madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère.

M^{ME} DE SELMAR.

Mais, c'est que...

ROLAND, d'un air suppliant.

Pour votre frère!

M^{ME} DE SELMAR, allant se remettre à la table.

Je l'écris, monsieur, je l'écris.

ROLAND.

Ma main et toute ma fortune. Soulignez ce dernier mot; signez *Hortense de Selmar.* »

M^{ME} DE SELMAR.

Êtes-vous content ?

SCÈNE XVI.

199

ROLAND.

Et l'adresse ; c'est l'essentiel. (*Madame de Selmar ploie la lettre, écrit l'adresse et la remet à Roland.*) Maintenant laissez-moi faire ; je vous réponds du succès.

M^{ME} DE SELMAR.

N'oubliez pas ; dans dix minutes.

ROLAND.

Je vous promets de la rapporter ; mais je vous demande une grâce : laissez-moi la lire une seule fois. (*La regardant.*) *A Monsieur Roland. Mon ami, je vous donne ma main. Oui, c'est bien de vous, c'est vous qui l'avez écrite. Ah, quel dommage ! dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, madame, je reviens dans l'instant.*

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

M^{ME} DE SELMAR.

Pauvre jeune homme ! je suis bien sûre du zèle qu'il mettra à nous servir ; et mon frère a en lui un bien bon ami ; mais il est si étourdi, si inconséquent. N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse ? de ne m'en rapporter qu'à lui ? (*Regardant vers le fond.*) Qui vient là ? ah, mon dieu ! c'est le milord à qui tout à l'heure j'ai remis cette lettre. Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume ?

SCÈNE XVII.

M^{ME} DE SELMAR, LORD GUINSBOURG.

GUINSBOURG, entrant par le fond avec mystère.

Je havais agi prudemment en feignant de partir, moi ; je avais vu une voiture de poste dans le dehors. (Apercevant madame de Selmar) Goddem ! le petit soubrette, en milédy, ce était quelque machination diabolique ; employons les précautions ordinaires : lé séduction britannique. (Tirant une bourse de sa poche.)

AIR : Le Luth galant.

Venez, petite, approchez-vous ici,
Et dites-moi ce que fait milédy.

M^{ME} DE SELMAR, repoussant la bourse.
Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG, étonné.

Eh quoi, mademoiselle!...

(A part.) Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle ;
Mais par malheur, hélas ! je vois qu'elle est fidèle.
(Tirant une seconde bourse.)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici.

M^{ME} DE SELMAR.

Dieu, quelle idée ! sa présence peut nous seconder. (Repoussant la bourse.) Non, milord ; je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt ; mais hâtez-vous, nous avons découvert la vérité : Coraly veut épouser Édouard.

GUINSBOURG.

L'épouser ! il se pourrait !

SCÈNE XVIII.

201

M^{ME} DE SELMAR.

Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG.

En ma faveur ; je comprenais rien , tout le monde il était pour moi , et sans intérêt.

M^{ME} DE SELMAR.

Mais partez donc , les momens sont précieux.

GUINSBOURG.

L'épouser ! l'épouser ! je étais dans le jalousie , comme un milord italien , et si on trompait moi , je allais tomber dans les Othello. Goddem !

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

M^{ME} DE SELMAR, puis ÉDOUARD.

M^{ME} DE SELMAR.

Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas ; c'est le ciel qui nous l'a envoyé , et peut-être sa présence... C'est Édouard.

ÉDOUARD, sortant de la chambre avec précaution.

Je n'entends plus personne. Eh bien , Coraly ! Ciel ! ma sœur !

M^{ME} DE SELMAR.

Qu'as-tu donc , mon ami ? d'où vient ta surprise ?

ÉDOUARD.

Moi , ma sœur ! je n'ai rien , et si vous saviez...

M^{ME} DE SELMAR.

Je devine ce que tu vas m'apprendre , et je t'en

remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi. Est-il vrai, Édouard, que tu vas te marier?

ÉDOUARD.

Qui a pu vous dire?...

M^{ME} DE SELMAR.

Est-ce vrai?

ÉDOUARD.

Oui, oui, ma sœur.

M^{ME} DE SELMAR.

Et comment ne m'as-tu pas présentée à ta prétendue?

ÉDOUARD.

C'est que je n'osais pas : il y avait à ce mariage des obstacles.

M^{ME} DE SELMAR.

AIR : Fils imprudent.

Je te comprends; elle est pauvre peut-être :
Mais je suis riche pour nous deux;
Mon frère, fais-la-moi connaître.

ÉDOUARD.

Je suis confus de tes soins généreux.

M^{ME} DE SELMAR.

Dis-moi son nom. Quoi, tu baisses les yeux!
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.

ÉDOUARD.

Je n'ose, hélas! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.

M^{ME} DE SELMAR.

Et dans l'instant

Tu vas la nommer ton épouse!

ÉDOUARD.

Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon

amour. Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

M^{ME} DE SELMAR.

Tu en es bien sûr.

ÉDOUARD.

Sans cela, peux-tu penser... Eh mais, quel est ce bruit? c'est celui d'une voiture.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS; ROLAND.

ROLAND, à la cantonade.

Bon voyage. Je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD.

Eh qui donc vient de partir?

ROLAND.

Tu le sauras; mais auparavant tu m'entendras : Je venais de trouver Coraly; écoutez-moi, lui dis-je; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Édouard, il n'a plus rien; sa sœur se marie.

ÉDOUARD.

Que dis-tu?

ROLAND.

Oh! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui. Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux; sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen; je dois y renoncer pour ne point faire son malheur, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux; moi, je ne l'oublierai jamais; je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, faisant un geste pour sortir.

Et je serais insensible à un pareil sacrifice!

ROLAND.

Attends donc. En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter. Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage, et la fureur, la jalousie, mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé. Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui : il a proposé sa main. Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly; d'un côté cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre ces trésors, ces honneurs, ce titre de milady qu'on jetait à ses pieds. Elle a tiré son mouchoir, et, fondant en larmes...

ÉDOUARD.

O ciel! elle a pleuré.

ROLAND.

Oui, mon ami, elle a pleuré, et elle est partie.

ÉDOUARD, désolé.

Partie avec milord!

ROLAND.

Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND.

Laisse donc, je connais cela. En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine. Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

M^{ME} DE SELMAR.

A notre amitié ; car depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant, M. Roland te l'attestera.

ROLAND, interdit.

Que voulez-vous dire ?

M^{ME} DE SELMAR.

Quoi ! vous qui êtes si habile, ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi ?

ROLAND.

O ciel ! vous étiez Henriette !... Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire, à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi, je suis perdu. Mais j'ai encore une restitution à faire (lui remettant la lettre) : voici ce dépôt que vous m'avez confié, je ne mérite pas qu'il reste plus long-temps dans mes mains.

M^{ME} DE SELMAR.

C'est bien.

ROLAND, avec joie.

Eh quoi ! vous ne le déchirez pas ?

M^{ME} DE SELMAR.

Non, je le garde, et je verrai dans quelque temps si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, hors de lui.

Qu'ai-je entendu ! Je suis trop heureux.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS; TONTON.

TONTON, la serviette à la main.

Ah ça! qu'est-ce que tout le monde devient donc? Comment! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger. Où est donc la maîtresse de la maison?

ROLAND.

Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON.

Comment! elle est partie! Et demain, notre pas de deux.

ROLAND.

Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON.

Il y a là dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe. On sait d'où ça vient.

ROLAND.

Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON.

Enlevée malgré elle!... Chez nous, monsieur, ça arrive tous les jours; mais, quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de Partie et Revanche (musique de M. Heudier).

ÉDOUARD , à M^{me} de Selmar.

J'eus en partage imprudence et folie :
 Toi, la bonté, la raison, la douceur ;
 De mes amis la jeunesse étourdie
 Aurait besoin d'un pareil précepteur ;
 Mais grace à leurs têtes légères,
 Dans Paris, séjour des erreurs,
 Ainsi que moi l'on voit beaucoup de frères,
 Mais comme toi l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.

Sans caprice , sans jalousie,
 Doux liens formés par le ciel,
 Et qui durent toute la vie,
 Oui, tel est l'amour fraternel.
 Combien mes destins sont prospères !
 Que je jouis de mon double bonheur !

(A Édouard.)

Car, dieu merci, nous allons être frères,

(A M^{me} de Selmar.)

Et, grace au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.

Chez les danseurs on devrait voir éclore
 Le goût, l'éloquence, l'esprit ;
 Car Apollon et Terpsichore
 Sont frère et sœur, à ce qu'on dit ;
 Mais Apollon, pour moi sévère,
 Est, je le crois, jaloux de mon bonheur ;
 Et, si je suis fort mal avec le frère,
 C'est que je suis trop bien avec la sœur.

M^{me} DE SELMAR, au public.

Ainsi que la sœur la plus tendre,
 A mon frère servant d'appui,
 Je voudrais bien qu'on pût me rendre
 Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.

CORALY. SCÈNE XX.

Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, messieurs, protégez la sœur.

FIN DE CORALY.

LE CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de MADAME, le 5 janvier 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLISVILLE.

PERSONNAGES.

M^{me} DE MARCILLY, veuve.

M. DE VILLEBLANCHE.

SAINT-FÉLIX.

CATHERINE, fille du concierge.

La scène se passe dans le château de M^{me} de Marcilly, près d'Amboise.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de M^{me} de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.



M^{lle} DE MARCILLY,

JE FERAI MON POSSIBLE POUR SOURIRE AINSI.

Le Confident, Sc. XIV.

...rob de gaze, en souliers blancs ;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l'mois de décembre.

Le Confident, Se. XIV.

LE CONFIDENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. *Ils entrent par le fond.*

CATHERINE.

Oui, monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

C'est inconcevable ! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise ; il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

AIR du Vaudeville de l'Écu de six francs.

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagn' ell' ne vient pas,
Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n'voit partout que du verglas.
Hier aussi j'n'en revenais pas :
Quand j'lai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaze, en souliers blancs ;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l'mois de décembre.

SAINT-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant ?

CATHERINE.

Dans son appartement. C'est drôle ! elle s'y enferme toujours ; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes... mais elle est veuve ; ainsi ça ne peut pas être ça.

SAINT-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne ?

CATHERINE.

Personne ; ça m'a même fait monter en grade ; parce que moi qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX.

Et sa fille, ma chère Eugénie ?

CATHERINE.

Mamzelle ? ah dam ! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d'quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals ; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler ?

CATHERINE.

Vous, M. de Saint-Félix ! oh ! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite les ordres de madame...

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude ;

mon mariage était presque convenu, et c'est dans ce moment que madame de Marcilly.... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

AIR de la valse de Philibert marié,

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah! j'y cours sur-le-champ!
Donnez, monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend!
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh, non, monsieur! c'n'est pas par intérêt;
Mais le désir de vous être agréable,

(A part.)

Et puis celui de connaître un secret.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main;
Vas, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience;
J'y vais bien vite, et je reviens soudain;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(Elle entre dans l'appartement de M^{me} de Marcilly.)

SCÈNE II.

SAINT-FÉLIX, *seul*.

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... c'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours. Eh! mon dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, à la cantonade.

Eh! non, te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX.

Comment, monsieur! vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Le petit Saint-Félix!... j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX.

Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, je ne sais rien; avant hier, je me présente

à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu, et comme depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir; j'ai pris la poste, et me voilà! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX.

J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins? je ne lui en connais pas; un revers de fortune?

AIR : Adieu, je vous fais, bois charmant.

Non, non, je le saurais déjà.
 Mais comment lire dans leurs âmes?
 Un caprice!... eh oui, c'est cela!
 Car dans la conduite des femmes,
 Du moins j'ai cru le remarquer,
 C'est le seul motif raisonnable,
 Et le seul moyen d'expliquer
 Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX.

Oui, oui, monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie; après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu crois?

SAINT-FÉLIX.

J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! les amans sont toujours sûrs de tout ; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang froid.

SAINT-FÉLIX.

Du sang froid! Cela vous est bien facile à dire, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Pas amoureux! qu'est-ce que c'est, monsieur? Apprenez que là dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétérân. Voyons un peu, monsieur, depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

SAINT-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi, il y a seize ans, monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX.

Seize ans!

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur, elle en avait quinze alors; je l'aimais long-temps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand

j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

SAINT-FÉLIX.

Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien ! moi, monsieur, je ne l'ai pas fait : c'eût été empoisonner son bonheur ; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé ; seulement j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir ; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère ? lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour. Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé ; par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire : la haine même n'aurait pas tenu contre cela ; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur, quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami !... il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

AIR : Dis-moi, mon vieux, etc.

Je vis en eux mes parens, ma famille :

Ils me proposèrent tous deux

D'être parrain de leur unique fille.

Parrain !... je dis : c'est bien, faute de mieux.

Voyant depuis cet enfant, leur ouvrage,

Croître à mes yeux en attraits, en raison.

Je me disais toujours : « Ah, quel dommage

« De n'avoir pu lui donner que mon nom ! »

SAINT-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly, ah! cela, du fond du cœur ; mais enfin , j'avais aimé sa femme avant, et pendant son mariage ; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante ; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis long-temps , et me voilà au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien ; mais moi qui suis celui de sa fille, quel peut être son motif ? c'est ce que je ne puis comprendre ; aussi je suis venu ici, décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui demander ! tu le peux ; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

Aix du Vandeville de la Somnambule.

L'habitude de se contraindre
 Chez les femmes vient en naissant ;
 Voilà pourquoi se déguiser et feindre
 Sera toujours leur premier mouvement.
 Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en tralatre,
 Il faut, mon cher, pour se former
 Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi aussi. Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX.

Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CATHERINE, *une lettre à la main.*

CATHERINE, à Saint-Félix.

Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais madame n'en finissait pas... (Voyant Villeblanche.) Tiens, c'est vous, M. de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite. (A Saint-Félix.) Eh bien! cette réponse?

CATHERINE, à part.

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là : c'est le doyen; aussi hier, quand j'ai vu madame arriver toute seule, je me suis dit :

AIR : Vaudeville des Comices d'Athènes.

J'aurons d'la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;

LE CONFIDENT.

Quand vient femme jolie
 Ça les fait accourir :
 Plus j'en vois, plus ça m'fait plaisir.
 Le pays n'en a guère,
 On en manque déjà;
 Et sur l'nombre j'espère
 Qu'il nous en restera.

(Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.)

SAINT-FÉLIX, à M. de Villeblanche.

Vous le voyez... (Parcourant la lettre.) « La place que
 « vous deviez obtenir, et que vous n'avez point en-
 « core; votre état, d'autres raisons inutiles à vous
 « dire... »

M. DE VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas
 cela.

SAINT-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là : « D'autres raisons
 « inutiles à vous dire... » encore une règle générale,
 mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas
 qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître? Monsieur,
 je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-
 moi.

SCÈNE V.

221

M. DE VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégéât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX.

Ah, monsieur! vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

Ara du Carnaval.

En te montrant, crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.

(A Saint-Félix.)

Mais j's'rai pour vous un' société fidèle;
Nous causerons. Je n'suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de mad'moiselle,
Ça m'tiendra lieu d'l'esprit que je n'ai pas.

(Elle sort et emmène Félix.)

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul*.

Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon auquel je m'intéresse, et... La voici, le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE; M^{ME} DE MARCILLY,
sortant de son appartement.

M^{ME} DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré. . .
(Elle aperçoit Villeblanche.) Eh bon dieu ! c'est vous, Villeblanche ? Comment ! vous m'avez suivie ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, madame ? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi ; mais je n'ai pas la même force de caractère.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ceci n'est point de la galanterie,
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir.
Content de moi, fier de ma force d'ame,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, madame,
Et le soir j'étais près de vous.

M^{ME} DE MARCILLY.

Ah ! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grace de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement...

M. DE VILLEBLANCHE, *vivement.*

Eh, bon dieu ! qu'avez-vous ?

M^{ME} DE MARCILLY.

Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous ?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Non, madame.

M^{ME} DE MARCILLY.

Comment, non ?

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux ; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

M^{ME} DE MARCILLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur ! Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh ! ne parlons pas de patience, je vous en prie ; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

M^{ME} DE MARCILLY, à part.

Pauvre Villeblanche ! il a raison. Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (Haut.) Eh bien ! voyons, monsieur, qu'avez-vous à me dire ? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous ; car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, non, vous n'y êtes pas ; et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

M^{ME} DE MARCILLY, à part.

Il me connaît mieux que moi. (Haut.) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Moi, madame ! je m'en garderais bien ; vous ne me le diriez pas.

M^{ME} DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche ? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle me flatte, ce n'est pas cela. (Haut.) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

M^{ME} DE MARCILLY.

Vous l'avez vu ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

M^{ME} DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui ; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir : et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

M. DE VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif...

M^{ME} DE MARCILLY.

Mon dieu oui ! sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections ? là, bien vrai ?

M^{ME} DE MARCILLY.

Je vous le jure ; un jeune homme charmant... une famille honorable.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien ! rassurez-vous, il est nommé.

M^{ME} DE MARCILLY.

Comment ?

M. DE VILLEBLANCHE, tirant une lettre de sa poche.

Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté ; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

M^{ME} DE MARCILLY, vivement.

Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai ? C'est affreux ! c'est indigne ! venir me surprendre ! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison ; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent, vous y êtes réellement. Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout-à-l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

M^{ME} DE MARCILLY.

Non, monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensans...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien ! à la bonne heure ; je suis un indigne, un coupable, mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime ?

AIR de la Robe et les Bottes.

Que votre cœur à ses vœux soit propice !
Faire du bien est pour vous un besoin ;

LE CONFIDENT.

Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
 Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
 Il est un droit que pour moi je réclame :
 Quand il vous vient un caprice nouveau,
 Pour vos amis réservez-le, madame,
 Car l'amitié porte aussi son bandeau.

M^{ME} DE MARCILLY, à part.

Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile. Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille; vous y consentez, n'est-ce pas? et plus tard, dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier; car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit : je vais vous attendre au salon.

(Il sort en la regardant.)

SCÈNE VII.

M^{ME} DE MARCILLY, seule, et après un moment de silence.

C'est vrai, mais lui dire pourquoi!... jamais il ne le saura, ni lui, ni personne : c'est trop déjà que je le sache moi-même. (Elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient

vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien!
(regardant si elle est seule, et à voix basse) je l'ai vue, et les autres
la verront bientôt... les femmes surtout. (Elle se lève.)

AIR : Muses des bois.

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste des beaux jours ;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours :
Mais ces amours, dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin ;
Car lorsque tombe une première feuille,
Ah, c'est l'automne ! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas ; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire ; c'est même une imprudence de la marier si jeune ! Mais, puis qu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner un peu. Écoutons ce jeune homme, pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère. Le voici, allons...

SCÈNE VIII.

M^{ME} DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX.

(Saint-Félix entre par le fond, et s'avance d'un air timide.)

SAINT-FÉLIX, à part.

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire !

M^{ME} DE MARCILLY.

{ AIR du Vaudeville de la Partie carrée.

Au fond du cœur il m'en vent, je le gage ;

Mon dévouement alors sera plus beau.

(A Saint-Félix.)

(A part.)

Approchez - vous. Il faut qu'on l'encourage ;

D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.

Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,

Jusqu'à présent c'est le premier, je croi,

Qui m'ait parlé d'amour et de constance

Sans que ce fût pour moi.

(Haut.) Eh bien ! monsieur, vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas ?

SAINT-FÉLIX.

Ah ! madame, je ne me plains que de ma mauvaise fortune ; mais, si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

M^{ME} DE MARCILLY, à part.

Nous y voilà ; il n'y a pas manqué : n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être été un peu sévère ; des raisons très graves, et que je ne puis confier à personne,

m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour... gendre. (A part.) Ah, dieux ! quel mot ! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, avec inquiétude.

Eh bien ! madame ?

M^{ME} DE MARCILLY.

Eh bien ! monsieur, je ne vous défends pas d'espérer ; et dans quelques mois je pourrai consentir...

SAINT-FÉLIX, vivement.

Est-il bien vrai ? Ah ! madame, quelle bonté ! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance, nous ne vous quitterons plus ; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfans vous chériront.

M^{ME} DE MARCILLY, effrayée.

(A part.) Leurs enfans !... grand'mère !... ah, mon dieu ! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX.

Qu'avez-vous, madame ?

M^{ME} DE MARCILLY, troublée.

Rien, rien, monsieur ; je suis fâchée seulement que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

SAINT-FÉLIX.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit...

M^{ME} DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer ; mais je

n'entrevois pas alors tous les obstacles. Il y en a d'insurmontables. (A part.) Grand'mère!... juste ciel!

SAINT-FÉLIX.

Mais enfin, madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout. Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissemens, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

M^{ME} DE MARCILLY, vivement.

Justement, monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX.

Quoi, madame!

M^{ME} DE MARCILLY.

Oui, monsieur; une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre, un engagement antérieur, c'est sacré; et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX.

Est-il possible! quand tout à l'heure encore...

AIR de Marianne.

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

M^{ME} DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.

SCÈNE X.

231

Je ne le puis, je ne le doi ;
De refuser tout m'impose la loi.

SAINT-FÉLIX.

Mais, que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur ?

M^{me} DE MARCILLY.

Il n'accusera que moi seule ;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis faire tout pour lui.

(A part.)

Excepté d'être aïeule.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, *seul.*

Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner
m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se
perd, mes idées se confondent.

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu es seul ? Eh bien ! tu es enchanté, n'est-ce pas ?
cela va bien ?

SAINT-FÉLIX.

Oui ! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis
ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Madame de Marcilly
m'avait promis...

SAINT-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE.

Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX.

Vraiment! Madame de Marcilly l'ignore?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire part, et nous en avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu, nous le découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX.

Ah, monsieur! que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçon, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi?

SAINT-FÉLIX.

Je le crois; mais pour me le dire elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qui ne dit jamais rien. Et ton père? de ce côté-là du moins...

SAINT-FÉLIX.

Oh! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Il connaît la jeune personne?

SAINT-FÉLIX.

Non : il a été obligé de quitter Paris si précipitamment; mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, ah! et chez qui?

SAINT-FÉLIX.

Chez un ami commun, le baron de Précour.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui? Ont-ils beaucoup causé ensemble?

SAINT-FÉLIX.

Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la même partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, réfléchissant.

C'est bien, c'est bien. Il te paraît drôle peut-être que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien! soupçonnez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE.

Au contraire, je n'y suis plus du tout.

LE CONFIDENT.

SAINT-FÉLIX, avec impatience.

Vous, qui depuis quinze ans étudiez les femmes!

Ara du Petit Courrier.

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé;
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, monsieur.

SAINT-FÉLIX.

La belle avance!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; CATHERINE.

CATHERINE, à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.

Monsieur, monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX.

Que dit-elle?

M. DE VILLEBLANCHE, avec joie.

Comment! tu sais?...

CATHERINE, le doigt sur la bouche.

Chut! Vous entendez bien que depuis que je suis
femme de chambre, je fais mon état de mon mieux;
je suis toujours aux écoutes: tout à l'heure la fenêtre
du boudoir de Madame était ouverte, je passais dans
le jardin...

M. DE VILLEBLANCHE, souriant.

Ah, tu as espionné! ce n'est pas très loyal; mais dans les cas désespérés... (Lui frappant sur la joue.) Eh bien! ma petite, tu as entendu?...

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec madame.

M. DE VILLEBLANCHE, inquiet.

Hein!... d'enfermé?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, très agité.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte! compromettre ainsi sa maîtresse!

CATHERINE.

Mais, monsieur, puisque j'ai entendu...

M. DE VILLEBLANCHE.

Taisez-vous, vous dis-je; qu'est-ce que c'est donc que ça! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis croire, en effet, que madame de Marcilly...

M. DE VILLEBLANCHE, tremblant d'émotion.

Ni moi non plus; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une : ou ça est, ou ça n'est pas; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscretion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin;

je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous ; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, à part.

Pauvre homme ! comme il est agité ! le voilà encore plus malheureux que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, à part et regardant sortir Saint-Félix.

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grace à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (Haut.) Eh bien, Catherine, tu disais donc?...

CATHERINE.

Dam', monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Il n'y a pas de quoi. (Haut.) Tu passais donc sous la fenêtre ?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison ; un étourdi, un indiscret ; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée ?

CATHERINE.

A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, hésitant.

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est consolant. (Haut.) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE.

Non; la fenêtre est si haute; et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE.

Des reproches!

CATHERINE.

Oui; et il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE.

Enfin...

CATHERINE.

Enfin, monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas; mais tout à coup madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais plus fidèle; tu me trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu me trompes. (A part.) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage; mais madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, et je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, très agité et se promenant.

Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré ses sermens.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l'même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans... est-il possible!

CATHERINE.

Ab! ça fait mal rien qu' d'y penser.
Et puis, monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n'trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi; je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, regardant à travers la serrure.

Si vous voulez je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte. Je vais faire comme si madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien. (Elle s'approche de la porte.)

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari; à plus forte raison...

CATHERINE, prêtant l'oreille du côté de la chambre de M^{me} de Marcilly.

Ah, monsieur!

M. DE VILLEBLANCHE.

Quoi donc?

CATHERINE.

On parle encore; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, avec curiosité.

N'importe; n'entre pas, je te le défends.

CATHERINE, s'approchant de la porte.

On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, hors de lui.

Mon nom! (Il lui fait signe d'entrer vite; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de M^{me} de Marcilly.) Eh bien! Eh bien? qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence!... Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE, revenant.

Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère; mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Petite sottise! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est bien fait; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader; car madame veut

rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE

Elle veut rester seule?

CATHERINE.

Dites donc, monsieur, si on se cachait aussi pour voir?

M. DE VILLEBLANCHE.

Fi donc! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, monsieur. (A part, et regardant la porte à droite.) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul.*

Lui parler! je n'en aurai pas la force; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah, mon dieu! je l'entends; si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.) Je n'ai que ce moyen; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

M^{ME} DE MARCILLY, *sortant de son appartement,*
M. DE VILLEBLANCHE, *caché derrière la psyché.*

M^{ME} DE MARCILLY, *se croyant seule.*

Catherine est partie? bien. (*Elle va fermer la porte du fond.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Que va-t-elle faire? Eh bien! elle ferme la porte.

M^{ME} DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Seule! Ah ça, et l'autre?

M^{ME} DE MARCILLY.

Voici bientôt l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette; c'est tout au plus si j'en aurai le courage. (*Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son schall.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Ah, mon dieu! je ne me doutais pas des dangers de la position.

M^{ME} DE MARCILLY, *s'asseyant auprès de la table à droite.*

J'ai beau faire; j'ai beau changer de lieu; la même idée me poursuit toujours... Je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance; mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable; c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche

que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Je sens que cela s'en va.

M^{ME} DE MARCILLY, soupirant.

Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien, je me résigne; je me dévoue. Je quitterai le rose et les coiffures en cheveux; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle, ou lilas, très claire, avec un petit chapeau et des marabouts, cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition. Mais c'est le jour du mariage! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parens, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire: « madame votre fille, — monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés où l'on me promettra une nuée d'arrière-descendans. Que répondrai-je? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (S'asseyant devant le miroir.) Eh bien, non! je serai gauche, embarrassée. (Essayant une autre mine.) Peut-être qu'un air sentimental, attendri. Encore pis, c'est détestable; l'air sentimental me vieillit horriblement. (Elle se lève.) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas encore une figure de grand'mère... cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Comment!...

(Il entre dans le cabinet.)

M^{ME} DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci. (Se tournant vers la psyché.)

AIR de la Mansarde.

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.

(Le regardant.)

Que vois-je! Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas :
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.

(Se détournant.)

Taisez-vous, (*bis*) je ne vous crois pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux ;
Il me semble que pour séduire,
Ces yeux sont encore assez doux.

(A sa psyché.)

Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?

(Se détournant.)

Taisez-vous, (*bis*) je ne vous crois pas.

(M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la psyché.)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (S'y regardant.) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est fini!...

M^{ME} DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui. Comment allons-nous faire?

M^{ME} DE MARCILLY.

Ah, quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Moi!

M^{ME} DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui. Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer; un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver, et grace à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul*; il sort de derrière la psyché.

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable! ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent. Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil; séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai

gagné , c'est que je sais maintenant le secret de l'état , et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non , morbleu ! et je la défie bien , quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah , mon dieu ! si elle mettait à ce prix le don de sa main ? si elle me l'offrait aujourd'hui ? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embaras ; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande , alors , que deviendrai-je ?

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, entr'ouvrant la porte du fond.

Eh bien , monsieur ! savez-vous quelque chose ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui , mon enfant , je sais tout , et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, montrant la porte à droite.

Vous avez vu ce monsieur ?

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Du tout ; il n'y avait personne ; j'en étais bien sûr. (Sévèrement.) Au surplus , ne répétez jamais ce que vous avez entendu , et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque monsieur l'exige , je ne demande pas mieux. (A part.) Par exemple ! ça fera un bien bon mari. (Haut.) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole , que je ne sais qu'en faire ?

LE CONFIDENT.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, lui ! c'est différent ; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE.

Comment, un obstacle ? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

AIR : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Par les soins, par la constance.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d'sentimens ;

Et p'têtre qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, *en confidence.*

Le beau côté de l'affaire,

Je m'en vais te le conter,

C'est qu'avec le temps, ma chère,

Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, monsieur, qu'est-ce donc ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui ; mais le plus terrible, c'est que mamzelle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle l'aime ! tu en es bien sûre.

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix, elle a rougi, et en apprenant que madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux; les pères et les mères sont-ils désagréables!

M. DE VILLEBLANCHE.

Pauvres enfans!... Tu as raison; ils s'aiment, et je souffrirais... non, morbleu! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, ou bien nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'y vais; je vais lui dire... (A part.) c'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas madame, de faire attendre des gens comme ça.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul*.

(Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.)

Il y aurait bien un moyen; un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée, ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (Il se lève.) mais cela ruinerait le mien, et ce ne serait pas juste; car

enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre; restent donc les conseils de la sagesse et de l'amitié; on ne les écouterait pas; il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh, mais! si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi qu'est-ce que je risque? (Il se met à la table et écrit.) Essayons toujours; un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Oui, la raison est une amie
 Que l'on doit craindre d'employer;
 Car je sais que dans cette vie
 Toute espèce de conseiller,
 Glaces, miroirs, ou gens en place
 Dont l'avis est sollicité,
 Tombent souvent dans la disgrâce
 Quand ils disent la vérité.

(Il se lève.) C'est cela; c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh, oui! madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace; la voici,

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, M^{me} DE MARCILLY.

M^{me} DE MARCILLY.

Ah, je vous cherchais, monsieur ! et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

M^{me} DE MARCILLY, avec douceur.

Je vois que vous avez parlé à monsieur de Saint-Félix; et que vous êtes fâché contre moi, aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, toujours froidement.

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

M^{me} DE MARCILLY, souriant.

C'est ce que nous verrons; mais avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord, est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (A part.) que je n'ai jamais vu.

M^{me} DE MARCILLY.

M. de Saint-Félix votre ami intime? vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis long-temps; mais avant son départ pour Bordeaux,

il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

M^{ME} DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon ; il ne l'a vue qu'une fois ; mais c'est assez pour juger.

M^{ME} DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez ; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père ; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est possible ; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston ; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

M^{ME} DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites donc ? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous ! pas possible ! il m'a bien dit : Mademoiselle de Marcilly.

M^{ME} DE MARCILLY.

Ah, c'est charmant ! je me rappelle fort bien cette soirée ; c'était moi. Quoi ! réellement il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle ? convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout, moi, madame ;

M. de Saint-Félix paraissait très épris de sa jolie partner ; et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

M^{ME} DE MARCILLY.

Vraiment ! vous seriez jaloux ? par bonheur il est des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous croyez ; (A part.) la voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

M^{ME} DE MARCILLY, avec un peu d'embarras.

C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père. Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui ; et, si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui ! (A part.) Nous y voici. (Haut.) Et que faudrait-il faire pour cela ?

M^{ME} DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie (du moins vous allez l'être, ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge).

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

M^{ME} DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille ; mais que plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

J'en suis bien fâché, madame, mais je n'écrirai pas cette lettre.

M^{ME} DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser?

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, pas maintenant.

M^{ME} DE MARCILLY.

Et pourquoi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

M^{ME} DE MARCILLY, étonnée.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

M^{ME} DE MARCILLY.

Vous ne parlez pas sérieusement; et je ne croirai jamais (Regardant dans la glace.) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle y regarde; j'en étais sûr.

M^{ME} DE MARCILLY, apercevant le billet.

Qu'est-ce que je vois là? Une lettre à ma psyché! Savez-vous ce que cela veut dire?

M. DE VILLEBLANCHE.

En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

M^{ME} DE MARCILLY, l'ouvrant et à part.

De quelle part? (Allant à la fin de la lettre.) *Signé, votre miroir.* Quelle est cette plaisanterie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise?

M^{me} DE MARCILLY.

C'est inutile, monsieur; que je ne vous dérange pas; reprenez votre livre.

(M. de Villeblanche va se rasseoir; mais il observe M^{me} de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.)

M^{me} DE MARCILLY, debout et à part.

(Elle lit.)

« Madame,

« Vous m'avez souvent fait l'honneur de me con-
 « sulter; et quelques secrets que vous m'avez confiés,
 « ma fidélité a toujours égalé ma discrétion; ce matin
 « encore vous avez daigné me demander mon avis.
 (S'interrompant.) O ciel! qu'est-ce que cela signifie? et
 qui a pu deviner!... mais continuons: (Elle lit.) « Ce
 « matin encore vous avez daigné me demander mon
 « avis; mais comme je crains que vous n'ayez mal
 « interprété mon silence, je prends la liberté de vous
 « l'expliquer: vous êtes toujours jeune, toujours jolie,
 « je m'y connais, madame, et vous pouvez m'en
 « croire; c'est pour cela même, c'est par coquetterie
 « que moi, votre conseiller intime, je vous engage à
 « marier votre fille sur-le-champ, pour que chacun
 « s'étonne et se demande si ce n'est pas là votre sœur,
 « et pour qu'on admire une résolution que, plus tard
 « peut-être, on trouverait toute naturelle. (Elle regarde
 M.^{de} Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture.) (S'interrompant.)
 Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sa-
 gesse... Je n'avais pas encore envisagé la question

sous ce point de vue; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin : (Elle lit.) « Je ne hasarderai plus qu'un
 « seul avis : un miroir voit bien des choses qui échappent même à l'œil d'une mère; et votre fille est
 « venue parfois me consulter; j'ai vu ses yeux mouillés de larmes ! Elle aime, sans oser vous l'avouer, et vous
 « ne voudriez pas la rendre malheureuse. Non, vous ne le voudrez point, dans votre intérêt et peut-être
 « dans le mien; car le malheur de votre fille ferait le vôtre; je verrais dans la douleur vos traits s'altérer : rien ne flétrit comme le chagrin, et l'on
 « embellit par le bonheur. Tâchez donc que ma glace fidèle ne puisse jamais réfléchir que les traits heureux d'une bonne mère; faites que nous soyons contents l'un de l'autre, et que vous ayez à me regarder, autant de plaisir que j'en ai à vous voir.

« *Moi, votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est levé et s'est approché d'elle.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

M^{ME} DE MARCILLY, lui donnant la lettre.

Tenez, tenez, monsieur, lisez vous-même. Que devenir? comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela? Je vois ce dont il s'agit.

AIR : En amour comme en amitié.

D'un seul instant de vanité

Dont le repentir vous honore,

Vous craignez la publicité;

Eh bien! votre secret vous appartient encore;

SCÈNE XIX.

255

Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi;
Calmez cette frayeur extrême.
Notre secret est encore en nous-même
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

M^{ME} DE MARCILLY.

Quoi, monsieur! ce miroir si raisonnable, c'était vous!...

M. DE VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire;
j'attends la réponse.

M^{ME} DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas?

M. DE VILLEBLANCHE, apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont
au fond du théâtre et qui ont entendu les derniers mots.

Tenez, madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

M^{ME} DE MARCILLY.

Venez, venez, Saint-Félix, ma fille est à vous.
Voulez-vous de moi pour belle-mère?

SAINT-FÉLIX, à ses pieds.

Ah, que je suis heureux!

CATHERINE.

Ah, madame! que c'est bien à vous!

M^{ME} DE MARCILLY, à M. de Villeblanche.

Eh bien, monsieur, êtes-vous content?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

LE CONFIDENT.

M^{ME} DE MARCILLY, bas.

Ah! grace maintenant, et gardez-moi le secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

M^{ME} DE MARCILLY, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. A. Adam.

SAINT-FÉLIX.

Enfin je suis de la famille,
 C'est grace à vous, mon protecteur;
 (A M^{ME} de Marcilly.)
 C'est votre amour pour votre fille
 Qui vient de fixer mon bonheur.
 Ne suivez plus que cette loi si chère;
 De votre cœur, loin de vous défier,
 Écoutez-le : pour une mère,
 Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre?
 L'un a l'z'yeux noirs, l'autre a l'z'yeux bleus;
 L'un est aimable, l'autre est tendre,
 Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
 Renvoyer l'un, hélas! est difficile;
 Choisir l'autre, ça f'rait crier.
 Comment donc fait-on à la ville?
 Mesdam's, daignez me conseiller.

M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la coquette,
 Qui, par leurs yeux, souvent ne peuvent voir,
 Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
 L'un son conseil, et l'autre son miroir;

SCÈNE XIX.

257

Mais si tous deux vous voulez qu'on vous dise
La vérité, souffrez-la volontiers;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Né cassez pas vos conseillers.

M^{ME} DE MARCILLY, au public.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires;
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller.

FIN DU CONFIDENT.

L'AMBASSADEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de S. A. R. MADAME,
le 10 juillet 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.

JULIETTE, sa fille.

FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.

SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.

ZANETTA, jeune Napolitaine.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartemens du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

L'ambassadeur, Sc. XXII.

L'AMBASSADEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère Juliette, tu ne parais pas enchantée de notre nouvelle habitation ?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père ? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes, un air excellent.

LE COMTE, souriant.

Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus

dans le monde ? que vous refusez toutes les invitations de bals, et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue; moi qui voulais écrire mon voyage à Naples.

Aria de l'Artiste.

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement...

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font totis leurs voyages,
Sans sortir de chez eux !

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien, ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du coup; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable; je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges que l'on te prodiguait; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avons vraiment à nous deux trop de succès; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, un peu embarrassée.

Quoi, mon père, vous croyez!...

LE COMTE:

Oui, et c'était je crois pour toi seule; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation; or, tu connais mes intentions à ton égard.

Ara de la Robe et les Bottes.

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi;
D'après cela tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter;
(Regardant sa fille.)
Et des trésors, que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants; de jeunes militaires, de jeunes poètes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix...

JULIETTE, troublée.

Ah, mon père!

LE COMTE:

Eh bien, chère enfant! te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, haissant les yeux.

J'en ai peur!

LE COMTE, effrayé.

Ah, mon dieu! tu as distingué quelqu'un?

JULIETTE, hésitant.

Je le crois; un jeune homme qui nous suivait partout, vous l'avez sans doute remarqué?

LE COMTE.

Ma foi, non, pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, vivement.

Oh! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un Espagnol? impossible, il se serait fait présenter chez moi; et quel est son nom?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples. Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout ceci.

JULIETTE.

Mon père...

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés, qui se donne effrontément pour tout savoir; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y penses pas souvent?

JULIETTE.

Oh! non, mon père, de temps en temps; le matin, le soir...

LE COMTE, à part.

Oui, toute la journée; (A Juliette.) mais chut, chut; on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ZANETTA, *en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.*

ZANETTA, apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.

Ah, mon Dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère, et ma marchande de modes!

ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette d'ailleurs est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

Ain : Du partage de la richesse.

Oui, la toilette a toujours fait merveille,
 A tous les maux c'est un remède sûr;
 La mariée, en voyant sa corbeille,
 Souvent oublie, hélas! son vieux futur.
 J'ai même vu veuve gentille et belle,
 Quelques instans suspendre ses hélas,
 Pour demander à sa glace fidèle,
 Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE; à sa fille.

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu, l'excellent père!

LE COMTE, à Zanetta.

Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des bois, des échantillons de rubans à la Jocko; c'est déjà un peu vieux... (Elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père.) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, souriant.

C'est affreux!

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais, à mon tour, me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah!... (Elle s'essuie les yeux.) J'ai aussi une nouvelle formé de Berret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... si mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette; achète tout ce qui te conviendra.

L'AMBASSADEUR.

AIR de la valse des Comédiens.

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes !
Ah ! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner, laissez couler vos larmes,
Par le chagrin vous allez embellir.

ENSEMBLE.

Pour adoucir l'arrêt dont	{	je murmure, tu murmures,	}
Je vais,	{	choisir au gré de	mes } désirs.
Tu vas,			
Et je verrai,	{	si vraiment la parure,	}
Et tu verras,			
Peut de mon	{	cœur apaiser les soupirs.	}
Peut de ton			

(Juliette rentre dans son appartement à droite de l'acteur; Zanetta la suit après avoir salué le comte.)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul*.

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien...; voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débar-rasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, avec un paquet.

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, ironiquement.

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de votre excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné?

SAINT-JEAN.

Personne; cela allait sans dire; un diplomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (A demi-voix et à part.) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN.

D'ailleurs, votre excellence sait bien que c'est utile aux progrès des beaux arts.

L'AMBASSADEUR.

ARR : Ces postillons.

Votre présence encourage , électrise ,
 Les beaux arts et les entrechats ;
 Car l'amateur remarque avec surprise ,
 Que l'opéra danse mal , lorsqu'hélas !
 Les ambassadeurs n'y sont pas.
 Pour quel motif ?... qu'un autre ici l'explique ;
 Mais il est donc quelques rapports secrets
 Entre le corps diplomatique
 Et celui des ballets.

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner ?

LE COMTE, de même.

Je n'en ai plus qu'un, quels sont vos gages chez moi ?

SAINT-JEAN, à part.

Une augmentation, déjà ; peste, cela va bien !
 (Haut.) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide ; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible ; depuis deux ans que j'ai quitté Paris la langue a peut-être changé, ça commençait déjà ; mais son excellence parle si bien français, cela revient au même ; et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, avec impatience.

Au fait... vos gages ?

SAINT-JEAN, humblement.

Deux cents piastres, excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici ; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres ; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, stupéfait.

Comment, monsieur le comte ! Cela signifie...

LE COMTE, sèchement.

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol ; je crois que tu m'entends ?

SAINT-JEAN.

Est-il possible ! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte ; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an ; il suffit, point d'explication ; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, monseigneur ? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

La modestie m'empêche de répondre ; et plus tard, monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talens ; en attendant, excellence, mon premier devoir est de vous obéir ; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.*

L'effronté ! il sait le russe comme l'espagnol ! n'importe, m'en voilà débarrassé ; les intelligences que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison, se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée ! (Il s'approche du bureau.) Voyons les dépêches de l'Escorial : (Il ouvre plusieurs lettres.) Note à communiquer, renseignemens à demander ; (Il écrit en marge.) renvoyé à mes secrétaires ; (Il prend une lettre.) quelle est cette écriture inconnue ? (Il l'ouvre et regarde la signature.) le marquis d' Aveiro, mon ancien protecteur. Celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite. (Il lit.) « Mon cher comte, pour la première fois que je vous écris... » (S'interrompant.) C'est vrai. (Lisant.) « Vous me trouverez bien indiscret de « débiter par réclamer un service de votre amitié. » (S'interrompant.) Il aurait besoin de moi ; quel bonheur ! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus

de vue, je serais si heureux... (Il lit.) « J'ai un fils unique
 « qui faisait tout mon espoir, et dont la conduite
 « m'abreuve de chagrins et de honte. Après avoir par-
 « couru la France et l'Italie, le chevalier s'est arrêté
 « à Naples. Je ne savais à quoi attribuer les retards
 « qu'il apportait toujours à son retour auprès de moi.
 « Je viens d'apprendre enfin qu'un amour insurmon-
 « table et indigne de lui en était la seule cause. » (S'inter-
 rompant.) Ah, bon dieu! (Il lit.) « Oui, mon ami, c'est pour
 « une petite fille sans naissance, sans éducation,
 « enfin, je rougis de le dire, pour ce que l'on appelle
 « à Paris une grisette, que l'héritier des d'Aveiro, le
 « fils d'un grand d'Espagne, va peut-être renoncer
 « pour toujours à sa famille et à son pays. » (S'inter-
 rompant.) Est-il possible! (Il lit.) « Les dernières nouvelles
 « que je reçois, m'annoncent qu'il se cache à Naples
 « sous le nom de Frédéric, et qu'il loge au faubourg
 « de la Chiaya, près du vieux palais. Au nom de notre
 « amitié, mon cher comte, usez du pouvoir que
 « votre mission vous donne, pour chercher, pour
 « découvrir le chevalier; emparez-vous de lui; qu'il
 « ne quitte pas votre maison; j'approuve d'avance
 « tous les moyens que vous emploierez pour le guérir
 « de sa folie, et l'empêcher de faire un pareil ma-
 « riage! Si vous me rendez mon fils, ma vie entière
 « ne suffira pas pour reconnaître un pareil bienfait!
 « *Post scriptum.* Pour vous aider dans vos recher-
 « ches, je joins ici le portrait du chevalier... vingt-
 « cinq ans, etc. » (Fermant la lettre.) Pauvre père! ah,
 sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferai

pour mon propre fils ! mais une intrigue... un jeune homme !...

AIR de Turenne.

Pour le découvrir comment faire
 A Naples, où l'on en voit tant ?
 Un tel emploi ne convient guère
 A mon âge, ainsi qu'à mon rang.
 D'ailleurs, et mon temps et mes peines
 Sont consacrés aux affaires du Roi ;
 Et je serai forcé d'avoir, je croi,
 Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu, voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession ; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service ; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut ! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah, c'est encore toi !

SAINTE-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat ; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

AIR du Vaudeville du Colonel.

Ta conduite aurait pu suffire,
 Pour te valoir à coup sûr ton congé ;
 Mais j'ai changé d'idée.

SCÈNE VI.

275

SAINT-JEAN.

Oui, c'est-à-dire,
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts, ce matin avec toi?
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire,
Que monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi.

LE COMTE.

Précisément. (A part.) Au fait, je le chasserai toujours après. (Haut.) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire ?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune Espagnol qui se cache à Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN.

Un jeune Espagnol ?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, jouant la surprise.

Le fils du marquis d'Aveiro ! Ah, c'est lui qui est amoureux ! Comme c'est désagréable pour sa famille ! c'est peut-être un parent de monsieur le comte ?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela : peux-tu me le trouver sur-le-champ ?

SAINT-JEAN.

C'est difficile ; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment ! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets ?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, monseigneur ; mais encore faut-il un point de départ, l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah, c'est quelque chose !

LE COMTE.

Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro ?

LE COMTE.

Ah, parbleu ! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français ; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci ; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers ; je les conduis à la Chiaya, nous crions au feu à tue-tête ; tout le monde se met

aux fenêtres, vous reconnaissez votre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh, imbécille ! je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah ! je conçois, vous pourriez vous tromper ; autre chose, excellence, si nous faisons insérer dans les petites affiches de Naples, car il y en a partout des petites affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante.

LE COMTE.

Il se doutera du piège et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste ! Votre excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets ; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins ; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela parbleu ! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN.

Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'OEuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *Lazzaroni* on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et, si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, je vais donner mes ordres en conséquence; une voiture sans armes; des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien;

Ara : Dieu tout puissant par qui le comestible.

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talens pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...

SCÈNE VII.

279

Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on n'est qu'un intrigant.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(Le comte sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, *seul*; il suit le comte des yeux.

Allez, allez, monsieur le comte, allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (*Se frottant les mains.*) Vous êtes bien fin ! mais vous avez donné dans tous mes pièges avec une grace parfaite ? il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions, est un Français, juste l'amant de sa fille ; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle ! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme ; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-Jean, deux mille piastres pour toi, si tu parviens à m'introduire chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres !... il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé ; deux mille piastres !... mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comé-

die ! soupçonneux , défiant , il fallait un moyen neuf , hardi . Rien n'a effrayé mon audace , une seule lettre glissée parmi les dépêches de son excellence , a tout fait , tout prévu . Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre , sans connaître ni lui , ni son fils sans savoir même s'il en a un ; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître , et sur-le-champ ma lettre est composée .

• Rare et sublime effort d'une imaginative !... »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux , parce que ce sont des gens scrupuleux ; délicats , qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse ; et qui , après l'événement , ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit , quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire , et il ira bien . Voyons un peu . (Il regarde à la fenêtre .) Bon , la voiture est déjà partie ; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres . Le voilà qui se promène sous le péristyle , d'un air inquiet , impatient ; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier , sur le danger des passions . Ah , mon dieu ! à propos de passions , j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme , moi...

AIR du Ménage de Garçon .

Dans ces lieux , où je veux qu'il vienne ,
 Bientôt il sera détenu ;
 Mais , pour que mon maître y retienne
 Ce jeune amoureux prétendu ,

SCÈNE VIII.

281

Il faut lui trouver *impromptu*
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige,
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là ? c'est la modiste de mademoiselle. Eh, mais, elle est gentille, ma foi ! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, *sortant de l'appartement de Juliette.*

ZANETTA.

La, il faut encore refaire ce berret. Mon dieu ! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller, rien ne leur va.

SAINT-JEAN, *s'approchant.*

Mademoiselle ?

ZANETTA.

Ah ! pardon monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps et je suis forcé d'aller droit au fait ; dites-moi, avez-vous un amoureux ?

ZANETTA, *étonnée.*

Comment, monsieur ! qu'est-ce que c'est que ces questions-là ?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma

demande doit vous paraître une impertinence ; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, à part.

Est-ce qu'il voudrait se proposer ? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré ; ce serait un parti très sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien ?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscretes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux ! quoi, monsieur ?

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part ; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentimens particuliers, si vous en avez.

ZANETTA.

Ah, ça ! qu'est-ce qu'il dit donc ?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

Aïa de Marianne.

Ah, grand dieu ! quelle audace extrême !

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi, vraiment !
C'est un semblant ?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah, c'est égal !
C'est toujours mal
De feindre, hélas !
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver ; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis !

SAINT-JEAN.

Eh, oui ! sans doute ; je n'irais pas vous proposer une mésalliance ; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime « Frédéric, j'aime Frédéric. » mais d'un ton, la...

vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela ? je m'en charge... ainsi donc, c'est décidé.

À la des Maris ont tort.

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr ; car, en honneur,
Tous deux nous devons nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur ;
Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver ;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout, si vous vous avisez de me faire des déclarations, vous allez m'embrouiller. Dites-moi ; avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire.

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer ! bon, je sais ; ça n'est pas difficile ; mais, si on me parle, que répondre ?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit ; *j'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin , pourquoi cette ruse ?

SAINT-JEAN, écoutant.

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier ; je vous rejoindrai bientôt , et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean ; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer !

(Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan , à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, entrant par le fond.

Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

Eh bien , monsieur le comte, notre petite expédition ?

LE COMTE.

Elle a réussi.

SAINT-JEAN.

Ah ! et le jeune Frédéric ?

LE COMTE.

Il est là , dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.

A merveille. En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (A part.) car avant tout, il faut le

prévenir, (Haut.) et si monsieur le comte le veut je vais le faire entrer.

LE COMTE.

Non, non, je n'ai plus besoin de toi ; (Lui donnant une bourse.) voilà trente piastres ; tu sais ce que je t'ai dit ce matin , tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, déconcerté.

Comment , excellence ! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE.

Je te le paie , nous sommes quittes ; mais pour d'autres raisons , à moi connues , je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi ; je t'ai même fait consigner à la porte , ainsi va-t'en. (Il va s'asseoir auprès de la table.)

SAINT-JEAN, à part.

Oh, maledetto! Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, élevant la voix.

Vous m'avez entendu , monsieur Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

J'obéis , monsieur le comte , j'obéis. (A part.) Ma foi qu'il s'en tire comme il pourra , jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (Il sort du même côté que Zanetta.)

LE COMTE, seul.

Ah ! voici notre jeune homme ; (Souriant.) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, *suiwi de deux valets.*

FRÉDÉRIC, avec colère.

Morbleu! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'expliquer... (Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.) Saurai-je enfin chez qui je suis ?

LE COMTE, se levant et allant à Frédéric.

Chez moi, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur! (A part) c'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi : en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez, vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens ; mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne, et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Quoi, monsieur!

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles ; j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas ; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom ! Je ne prétends pas le cacher ; je suis Frédéric de...

LE COMTE, l'interrompant.

Je vous ai dit, monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, à part.

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra ; (Haut.) mais je vous demanderai, monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro !... quoi, monsieur ! vous exigez ?...

LE COMTE.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort ! croyez-vous que je l'ignorais ? plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur!

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose : un noble Castillan n'a que sa parole ; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh, pour cela, je vous le jure!

LE COMTE.

C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, à part.

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULIETTE, *sortant de son appartement.*

TRIO de Michel et Christine.

LE COMTE, allant au devant de Juliette.

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger,
L'Espagne est aussi sa patrie;
(A demi-voix.)

Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, s'avançant et lui faisant la révérence.

O grands dieux! ô surprise extrême!

L'AMBASSADEUR.

LE COMTE.

Quoi donc ?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle-même.

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, à part.

Je crois qu'elle me reconnaît.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue !

Et combien mon âme est émue !

Oui, de surprise et de bonheur,

Ah, je sens là battre mon cœur !

FRÉDÉRIC.

Combien elle paraît émue !

Moment charmant ! ô douce vue !

Ah, je sens là battre mon cœur

Et d'espérance et de bonheur !

LE COMTE.

Ah, quelle rencontre imprévue !

Moi qui vais l'offrir à sa vue !

Pour déjouer un séducteur,

Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, à son père.

Oui vraiment, c'est cet inconnu

Dont parlait Saint-Jean ?

LE COMTE, à part.

Quelle audace !

Ce fripon aurait-il voulu

Introduire un autre à la place

Du chevalier d'Aveiro ?

JULIETTE.

Dieux !

Comme il fixe sur moi les yeux !

ENSEMBLE.

Ah, quel plaisir! chez lui, mon père,
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah, je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur!

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur!

ENSEMBLE.

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE.

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du
marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que
j'ai reçue ce matin contient son signalement.

(Il la prend et regarde.)

FRÉDÉRIC, à part.

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, lisant bas et regardant Frédéric.

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC.

Je suis sauvé, ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais, qu'avez-vous donc, mon père? Vous
êtes tout ému.

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant; holà! quelqu'un. (Un do-
mestique entre.) Conduisez monsieur à l'appartement qui

lui est destiné. (A Frédéric.) Nous nous reverrons bientôt ; jusque-là , je vous laisse à vos réflexions.

Aria du Vaudeville de la Somnambule.

Mais, songez-y, la fuite est impossible ;
Car, sur l'honneur, vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible ;
(Regardant Juliette.)

Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me sou mets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puisse-je, hélas ! trop heureux de mes chaînes,
Ne recouvrer jamais la liberté !

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi, mon père ! il va loger ici ? avec nous ? et
c'est un Espagnol ?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro ?

LE COMTE.

Mais il n'y faut plus penser ; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre ;

en un mot , qu'il ne mérite ni ta tendresse , ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre!

LE COMTE.

Et si tu savais , ma Juliette , quelle est la rivale qu'il te préfère ; une fille sans éducation , sans naissance , une petite ouvrière sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible ! non , je ne puis le croire ; on le calomnie , mon père.

LE COMTE.

On le calomnie , quand j'ai la preuve ! (Lui donnant une lettre.) tiens , regarde.

AIR d'Une heure de mariage.

Vois toi-même , par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit ;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui , c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe ; en pareil cas un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas , je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE.

Alors , s'il n'est pas possible de te convaincre...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; SAINT-JEAN, *dans le fond.*

SAINT-JEAN, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours : voyons s'il est encore temps. (Haut.) Monsieur le comte...

LE COMTE, l'apercevant.

Comment, drôle ! vous osez reparaître chez moi ?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitemens.

LE COMTE.

Qui te ramène ?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (En confidence.) Je viens vous garantir d'un piège infernal ; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi ?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire ; je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe ; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela ?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro ; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, à part.

O ciel ! ma fille aurait-elle raison ! (A Saint-Jean.) Tu la connais ?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, mais il est inutile de vous la nommer ; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur, en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, le retenant.

Non, non, reste donc. (A part.) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (Haut.) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime ?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez ?

JULIETTE.

Eh, oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien, mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE et LE COMTE.

Que dis-tu ? Zanetta ! ce n'est pas possible !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ZANETTA, *entrant et plaçant sur la table un carton.*

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre berret; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela; venez ici, mademoiselle.

ZANETTA, *d'un air interdit.*

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, *hésitant.*

La vérité!

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric.

ZANETTA, *affectant un grand trouble.*

Frédéric! Oh, ciel! quoi, monsieur! vous savez... Je suis perdue. (*Bas à Saint-Jean.*) Est-ce-bien?

SAINT-JEAN.

Sublime.

JULIETTE, *à part.*

Il est donc vrai!

LE COMTE, *à Zanetta.*

Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin...

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (A Saint-Jean.) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, bas.

Parfait.

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA.

Je sais comme vous, monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE.

Eh bien, ma fille!

JULIETTE.

Il est donc vrai! plus de doute. (A Zanetta.) Il suffit, mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment, mademoiselle! (Bas à Saint-Jean.) ah ça, si cet amour-là va me faire du tort?

SAINT-JEAN.

Silence !

JULIETTE, à son père.

Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux ! (À part.) J'en mourrai, mais c'est égal ! (Elle rentre dans son appartement.)

SAINT-JEAN, à part.

Eh bien, voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper. (Il veut la suivre.)

LE COMTE.

Où vas-tu donc ?

SAINT-JEAN.

Moi, monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* JULIETTE.

SAINT-JEAN, à part.

Diable ! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, mademoiselle est bien injuste. Si on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, à part.

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils

de mon ami. (A Saint-Jean.) Des sièges, je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas ; (A Zanetta.) asseyez-vous, mademoiselle.

(Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.)

ZANETTA, hésitant.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Asseyez-vous et écoutez-moi, (A Saint-Jean.) et toi reste là.

SAINT-JEAN.

Que va-t-il faire ?

(Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à sa gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.)

LE COMTE.

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre ; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (A Zanetta.) Mademoiselle, vous aimez Frédéric ?

ZANETTA, voulant se lever.

Oh ! oui, monsieur, j'aime...

LE COMTE, la faisant rasseoir.

Je le sais, vous me l'avez déjà dit ; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit, une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs ! qu'est-ce que c'est que ça ?

(Saint Jean lui fait signe de se tranquilliser.)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus ; je les désavoue ; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : Si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les graces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi, monsieur, vous auriez la bonté...

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres ! (Saint-Jean lui fait signe de refuser) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric !

LE COMTE.

Deux mille.

ZANETTA.

Comment, monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non jamais...

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.

Trois mille ! ah ! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille ! (*Même signe de Saint-Jean.*) (*A part, en se levant.*)
 Ma foi, monsieur Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (*Haut.*) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric et je l'aimerai toujours ; d'abord ce pauvre Frédéric !... mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille : et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu ! que me dites-vous là ! Le malheur de Frédéric ! plutôt me sacrifier !

LE COMTE.

Ara de Céline.

Ainsi, quelle est votre réponse ?

SAINT-JEAN.

Ah ! je tremble de la prévoir !

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce ;
 J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
 Il finit toujours, mon enfant,
 Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment. .

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, frappant du pied.

(A part.) La petite sottie ! qui s'avise de penser à sa fortune.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte , je venais... Ah ! pardon , vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop , approchez , jeune homme ;
(Le prenant par la main , et le menant en face de Zanetta.) il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

Fragment du final de la Dame Blanche : Je n'y puis rien comprendre.

LE COMTE, à Frédéric.

Voyez mademoiselle !

FRÉDÉRIC, regardant Zanetta.

Elle est gentille et belle ;
Mais dites-moi, quelle est-elle ?
Car je ne la connais pas.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme ?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère,
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnaît pas.

ENSEMBLE.

SAINT-JEAN.

Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras ?

LE COMTE, à Frédéric.

Eh quoi ! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits ?

FRÉDÉRIC.

Je vois ici mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.

Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci ?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons sans doute
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, à Frédéric.

Vous vous croyez forcé peut-être
De méconnaître ses traits,
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître ?

FRÉDÉRIC.

Moi ! non, jamais .. je ne l'aimai jamais.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

ENSEMBLE.

Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE.

Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Faut-il, monsieur, vous faire de nouveaux sermens?

LE COMTE.

Non monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.

Et laquelle?

LE COMTE.

Me promettez-vous?...

ZANETTA.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Taisez-vous! (A Frédéric.) me promettez-vous de renoncer à mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Sans hésiter.

SAINT-JEAN, à part.

Le maladroit!...

LE COMTE.

Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC.

Eh mais, sans doute.

LE COMTE.

C'est tout ce que je demande, je suis content de vous...

FRÉDÉRIC.

Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE.

Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.

Comment, monsieur! qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père; qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC.

Oh ciel!

LE COMTE, à Zanetta.

Quant à vous, mademoiselle, restez ici; il faudra bien m'expliquer ce mystère, (Regardant Saint-Jean.) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir; car je suis comme vous: je m'y perds.

LE COMTE.

Eh bien ! par exemple... allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.

Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison ? pour quel motif ?

ZANETTA.

Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie ?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC et ZANETTA.

Par la mienne?...

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis de... c'était vous; l'inclination, c'était mademoiselle.

ZANETTA.

Comment ! c'est *j' aime Frédéric*; il fallait donc le dire ?

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître.

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC.

Et surtout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous voir ou de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA.

Tout avouer à son excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui paierais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom, c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre, où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et ne vous servira pas de si loin; en attendant vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille,

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir: tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes ?

SAINT-JEAN, montrant Zanetta.

Eh bien ! alors redevenez amoureux de mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle ?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité ?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien ! soit, si mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah ! son nom ?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (A Zanetta.) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

AIR du Piège.

Vous dévotant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire :
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre,

SCÈNE XVIII.

309

du pathétique, c'est le père. (A Frédéric, montrant Zanetta)
Tombez à ses pieds... (Tirant son mouchoir.) Dieu! quel
tableau! (Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE COMTE.

LE COMTE, voyant Frédéric aux genoux de Zanetta.

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de
la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah,
c'est vous, monsieur le comte! (Frédéric se relève.) ve-
nez être témoin d'une réconciliation qui aurait at-
tendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation... Eux qui ne se connaissent pas...

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plu-
tôt c'était une querelle d'amoureux! car c'est au mo-
ment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux
volcans, monsieur le comte! j'ai voulu les arrêter,
impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un
de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quit-
ter, non jamais! plutôt mourir; enfin le délire de la
passion...

LE COMTE.

Quoi, monsieur! au moment où j'avais tout pré-
paré pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, monsieur, il est impossible! je reste.

LE COMTE.

Et vous, mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (A part.) Allons, il y a là dessous quelque chose d'inexplicable; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (Haut.) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS.

Quoi, monsieur!

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, m'a-t-il dit, vous pensez que cette jeune fille soit nécessaire au bonheur de mon fils, je vous permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, quittant la main de Zanetta.

Comment?

SAINT-JEAN, étourdi.

Oh, *Diavolo!*

ZANETTA, à part.

Dieu, épouser un marquis!

LE COMTE, les observant.

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment.

SAINT-JEAN, bas.

Tenez ferme.

ZANETTA.

Ara da Fleuve de la vie.

Qui, moi ! je deviendrais marquise !

LE COMTE.

Eh quoi ! vous semblez refuser !

SAINT-JEAN, bas.

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aie l'épouser ?

SAINT-JEAN, de même.

Afin d'éclaircir ce mystère,
C'est une ruse, je le voi,
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi

Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais, quelle froideur ! vous ne me remerciez pas ? vous ne tombez pas dans mes bras ?

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement je suis touché, mais mon père ?

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, vivement.

Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein ! Comment le sais-tu ?

SAINT-JEAN, embarrassé.

Je le sais, je... c'est-à-dire, je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE,

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, monsieur ! et pourquoi ?

LE COMTE.

Je n'en sais rien ; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble ; tu me trompes.

SAINT-JEAN.

Moi ! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu ?

LE COMTE.

Un inconnu ! monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille ; expliquez-moi comment ces

SCÈNE XX.

313

jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas , se raccommoient et ne veulent pas se marier.

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain , mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci , et , si vous en doutez..,

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; UN VALET.

LE COMTE, lisant une carte que le valet lui remet.

Comment ! Il est ici ?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, avec joie.

Quel bonheur ! Oh , pour le coup je vais enfin savoir la vérité. (Au valet.) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel , (Aux autres.) et malheur à qui s'est joué de moi ! restez tous. (Il sort avec le valet.)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, croisant les bras.

Eh bien, Saint-Jean !

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage.

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer ; mais, songe-s-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette ; mais, si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela ; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah çà, dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela ! que devenir ? quel parti prendre ? l'ambassadeur est sur la trace, l'intrigue va s'éclaircir ; nous n'avons plus qu'une ressource, monsieur, c'est de la compliquer tellement que ni monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires ; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient là ? est-ce l'ennemi ? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je pourrai du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; JULIETTE.

JULIETTE, apercevant Zanetta.

Comment, mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instans sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien, c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, monsieur? mais, grâces au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC.

Et qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah, grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom, lui et mon père se sont

enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà j'espère de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, joliment ! Le marquis d'Aveiro... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout ; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, perdant la tête.

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il ?

JULIETTE.

Comment, monsieur ?

ZANETTA.

Allons, il ne connaît pas son père à présent ; il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, apercevant le comte.

Dieu, monsieur le comte !

ZANETTA et SAINT-JEAN, en même temps.

Monsieur le comte !

SAINT-JEAN.

De l'audace, et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; LE COMTE.

JULIETTE, à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.

Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.

Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras.

LE COMTE.

Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, regardant Frédéric.

Comment?

SAINT-JEAN, à part.

De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice!

ZANETTA.

Ah ça, il paraît que le père n'aime donc pas Frédéric.

LE COMTE, à Frédéric.

C'est vous dire assez, monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à

jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE et FRÉDÉRIC.

O ciel!

LE COMTE.

Oui, monsieur, si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses genoux.

Ah, quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE et ZANETTA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; ap-prenez...

LE COMTE.

A d'autres, monsieur, on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC.

Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN.

Je l'affirme.

FRÉDÉRIC.

Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE.

Pardon, monsieur; mais je ne reconnais pas en

vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE.

Comment, monsieur! quand vous vous introduisez dans ma maison...

FRÉDÉRIC.

Non ; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai, mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien ; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai, mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé, vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu mademoiselle.

LE COMTE, souriant.

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir ; (Vivement.) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (A Frédéric et à Juliette.) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout ; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah, c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, tendant la main.

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur; par humanité, par bonté d'ame, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah, morbleu! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talens diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un

diplomate aussi distingué que monsieur le comte ,
avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment, drôle!

ZANETTA.

Ah ça, et moi, mon établissement, mon voyage
à Paris?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous
voulez accepter ma main; je vous ai promis un
amoureux, (Présentant sa main.) eh bien je vous offre un
mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose, mais c'est
égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHOEUR FINAL.

AIR nouveau de M. HAUDIER.

Allons nous mettre en voyage,
L'amour embellit notre sort;
Et sans éprouver de naufrage,
Pussions-nous arriver au port!

ZANETTA, au public.

Je quitte Naples pour la France :
Ce voyage offre des dangers ;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

CHOEUR.

Allons nous mettre en voyage, etc.

FIN DE L'AMBASSADEUR.

LA CHATTE
MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME,
FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

**Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de MADAME, le 3 mars 1827.**

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

GUIDO, fils d'un négociant de Trieste.

MARIANNE, sa domestique.

MINETTE, chatte de Guido.

DIG-DIG, jongleur indien.

La scène se passe à Biberach, en Souabe.

Le théâtre représente la chambre de Guido. Au fond, une alcôve avec une petite croisée élevée, contre laquelle est un petit lit de repos caché par deux rideaux. A droite de l'acteur, une table sur laquelle est un coffre de moyenne grandeur. Au dessus de la table, une cage accrochée à la muraille. Deux portes latérales, à gauche la porte d'entrée, à droite celle qui est censée conduire dans une autre chambre.



GUIDO,

C'EST ELLE! C'EST UNE FEMME.

La Chatte métamorphosée. Sc. VI.

La Chatte métamorphosée, Sc. VI.

LA CHATTE

MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, seule, assise auprès de la table et tricotant ; elle tient sur ses genoux une chatte blanche endormie.

Notre maître ne revient pas. Depuis ce matin qu'il court toute la ville de Biberach, il n'aura rien trouvé, c'est sûr. Pauvre Guido ! le plus beau jeune homme de toute la Souabe ! un jeune homme si bon, si aimable, qui avait tant d'amis quand il avait de l'argent !... ils sont tous partis ; et de tous ceux qui dinaient chez nous, il n'est resté à la maison que notre chatte, cette pauvre Minette, qui dort là, sur mes genoux, et dont il faudra se séparer aussi. La cuisinière du gouverneur m'en a déjà offert trois florins, que j'ai refusés. Trois florins ! la fourrure seule vaut cela. Sans compter son caractère, et cependant je serai bien obligée d'en venir là, par intérêt pour elle ; car ici, nous n'avons pas même de quoi la nourrir. Entends-tu, Minette, tu ne seras pas à plaindre, c'est moi ! parce que les chattes, c'est la passion des vieilles gouvernantes, et, depuis la mort de mon mari, je peux dire, foi d'honnête femme, que c'est le seul attachement que je me sois permis.

326 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

Arr de la Robe et les Bottes.

Le ciel voulut, dans sa sagesse ,
Que notre cœur en tout temps s'attachât.
Jeune, on est tendre; et quand vient la vieillesse ,
Afin d'aimer, on aime encor son chat.
Des chats pourtant le naturel est traître,
Ils trompent qui sait les chérir.
C'est pour cela qu'on nous les aimons peut-être :
Des amans c'est un souvenir.

(A la fin de ce couplet, elle se lève et va placer Minette endormie sur le lit de repos, dont un des rideaux seulement est entr'ouvert, et de manière que la chatte n'est plus vue des spectateurs. On frappe en dehors.)

Ah, mon Dieu! c'est notre maître... ne lui parlons pas de l'idée de vendre Minette; car il l'aime tant qu'il se laisserait plutôt mourir de faim.

GUIDO, en dehors.

Marianne, Marianne.

MARIANNE, qui a posé Minette sur le lit, va ouvrir.

Voilà, voilà.

SCÈNE II.

MARIANNE, GUIDO.

GUIDO.

C'est heureux! j'ai cru que vous aussi, Marianne, vous alliez me laisser à la porte.

MARIANNE.

C'est que j'avais peur de réveiller Minette.

GUIDO, d'un air sombre.

Pauvre petite! elle dort; elle fait bien! et moi aussi, je voudrais dormir, dormir toujours! D'abord,

qui dort dîne, c'est une économie, et puis on a un autre plaisir plus vif encore, s'il est possible.

MARIANNE.

Et lequel ?

GUIDO.

C'est de ne plus voir les hommes, et dans mon état de misanthrope, Marianne, je ne peux plus les envisager.

MARIANNE.

Est-il possible ! vous n'avez donc rien obtenu des débiteurs de votre père ?

GUIDO.

Ah, bien oui ! si tu avais vu les mines allongées qu'ils m'ont faites ?

ARI : Vaudeville de l'Écu de six francs.

L'un ne pouvait me reconnaître ;
D'autres avaient eu des malheurs...
Puis je les voyais disparaître.

MARIANNE.

Il fallait les poursuivre ailleurs,
Et rejoindre ces enjôleurs.

GUIDO.

Impossible, je te le jure ;
Je le donne aux plus fins coureurs ;
Depuis qu'ils ont eu des malheurs,
Tous mes débiteurs ont voiture.

Et moi je suis à pied ! c'est comme ça que je suis venu de Trieste, et c'est comme ça que je m'en retournerai.

MARIANNE.

C'était bien la peine de venir en ce maudit pays ! je vous demande à quoi ça vous aura servi.

328 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

GUIDO.

A nous instruire, Marianne : on dit que les voyages forment la jeunesse, ainsi...

MARIANNE.

Les vôtres, jusqu'à présent, ne vous ont appris qu'à faire des folies, et des...

GUIDO.

Et des bêtises, vous voulez dire, Marianne, allez toujours, que je ne vous gêne pas; parce que j'ai eu les passions vives et fougueuses, on croit que j'ai perdu mon temps et ma jeunesse; c'est l'opinion générale, je le sais; mais ce n'est pas la mienne, et les opinions sont libres. D'abord à Leipsick, où j'étais censé étudiant, je n'ai pas étudié, mais j'ai lu Werther et le docteur Faust, qui ont encore ajouté à l'exaltation naturelle de mes idées, voilà pour la littérature; plus tard, je me suis lancé à l'opéra de Stuttgard, où les plus jolies Bayadères... Tu sais comme elles dansaient!

MARIANNE.

Et vos écus aussi!

GUIDO.

Voilà pour la connaissance des femmes! Enfin ici, à Biberach, où j'étais venu pour recueillir quelques débris de notre maison de commerce, j'ai trouvé des amis intimes, qui, après avoir mangé avec moi la succession paternelle, m'ont fermé leur porte au nez. Voilà pour l'étude du cœur humain! voilà, Marianne, voilà ce que j'ai appris; de quoi te plains-tu?

MARIANNE.

De ce que vous ne voulez rien faire pour sortir de l'état où vous êtes... Pourquoi avoir refusé d'écrire à votre oncle, qui habitait cette ville, et qui était si riche?

GUIDO, vivement.

Mon oncle, Marianne! je vous ai défendu de prononcer son nom devant moi; c'est lui, c'est cet honnête négociant qui a ruiné mon père, avec ses comptes à parties doubles. D'ailleurs il aurait eu de la peine à me répondre, puisqu'il est mort.

MARIANNE.

Il fallait s'adresser à son intendant, M. Schlagg.

GUIDO.

Cet astucieux personnage! qui, quand j'étais petit, s'amusait toujours à mes dépens; m'a-t-il attrapé de fois, celui-là! mais il ne m'y reprendra plus.

MARIANNE.

Mais au moins, votre jeune cousine, avec laquelle autrefois vous avez été élevé, et qui est, dit-on, si espiègle, si maligne, et pourtant si bonne; elle voulait réparer les torts de son père; elle vous avait fait proposer sa main; elle a tout tenté pour vous voir: vous avez toujours refusé.

GUIDO.

Et je refuserai toujours.

MARIANNE.

Et pourquoi, je vous le demande?

GUIDO.

Pour deux raisons: la première, je te l'ai déjà dite, parce que je suis misanthrope; et la seconde...

MARIANNE.

Eh bien ?

GUIDO.

Je ne te la dirai pas.

MARIANNE.

Alors , c'est comme si vous n'en aviez qu'une.

GUIDO.

Ma seconde raison , et c'est la plus forte , c'est que j'ai une passion dans le cœur.

MARIANNE.

Et pour qui ? grand Dieu ! pour quelque jeune demoiselle ?

GUIDO, d'un air sombre.

Non.

MARIANNE.

Pour quelque veuve ?

GUIDO.

Non.

MARIANNE.

O ciel ! c'est pour quelque femme mariée ?

GUIDO, avec effort.

Non ; mais tu ne le sauras jamais , ni toi , ni personne au monde ; moi qui te parle , je ne suis pas même sûr de le savoir.

MARIANNE.

C'est donc quelque chose de bien terrible ?

GUIDO.

Si terrible que , vois-tu , Marianne , je serais amoureux de toi , si c'était possible , je mets tout au pis , que ça ne serait rien auprès.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça signifie ?

GUIDO.

Brisons là, Marianne; de deux choses l'une : ou tu me comprends, et alors nous nous entendons; ou bien tu ne me comprends pas, et alors nous sommes d'accord, parce que je ne me comprends pas moi-même.

MARIANNE.

Ah, mon Dieu ! mon Dieu ! vous qui êtes un si bon jeune homme, faut-il vous voir perdre ainsi l'esprit !

GUIDO, froidement.

Je n'ai rien perdu, Marianne; mais laisse-moi seul, laisse-moi nourrir mes rêveries et ma mélancolie.

MARIANNE.

Oui, monsieur, nourrissez-vous.

(Elle va prendre un panier dans le fond.)

GUIDO.

A propos de ça, qu'est-ce que tu as pour notre déjeuner ?

MARIANNE, revenant, et passant à la gauche de Guido.

Hélas ! je n'ai rien.

GUIDO.

Pour nous deux ?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

GUIDO.

Ça suffit, je n'en demande pas davantage. (Avec sentiment.) Tâche seulement que la meilleure part soit pour Minette.

332 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

MARIANNE.

Comment , monsieur...

GUIDO.

Moi , j'ai des idées de philosophie qui me soutiennent ; mais elle , pauvre petite ! occupe-toi de sa pâtée , c'est l'essentiel.

MARIANNE.

Oui , monsieur. (A part.) Oh ! je n'y tiens plus ; je vais retrouver la cuisinière du gouverneur , et vendre cette pauvre chatte.

AIR : Vaudeville des Blouses.

C'est mon devoir , allons , il faut le suivre ;
Je vais conclur' ce marché sans retour ;
Depuis le temps que nous la faisons vivre ,
Elle peut bien nous fair' vivre à son tour.

GUIDO , à lui-même.

Oui , cet amour , hélas ! qu'on me reproche
M'ôte la soif et la faim ; c'est beaucoup.
C'est tout profit. N'a-t-on rien dans sa poche ,
Il faut aimer ; l'amour tient lieu de tout.

MARIANNE , à part.

C'est mon devoir , allons , il faut le suivre , etc.

GUIDO.

ENSEMBLE.

A ses transports quand mon ame se livre ,
J'oublirais tout ; et je sens chaque jour
Que , dans ce monde , on n'a besoin pour vivre
Que d'un cœur-tendre et de beaucoup d'amour.

(Marianne sort par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE III.

GUIDO, *seul.*

Elle est sortie ! elle me laisse enfin ; et maintenant que je suis seul, dirai-je la cause de mes tourmens ? (S'avancant au bord du théâtre comme pour parler, et s'arrêtant.) Non. Je ne la dirai pas, et l'objet même de ma passion l'ignorera toujours. O Guido ! Guido ! réfléchis un peu. Un amour que tu n'oses t'avouer, n'est-il pas un amour criminel ? Non, ce n'est pas un crime ; ce n'est qu'une passion ; et, quand je dis une passion, ce n'est pas une passion. C'est une idée, une simple idée ; et encore je l'appelle une idée, parce qu'il faut lui donner un nom. Car, sans cela, ça n'en aurait pas ! Voilà donc, Guido, où t'a conduit la haine de l'espèce humaine ! Tu es devenu un maniaque, un idéologue, et la seule définition que tu puisses donner de toi-même, c'est qu'il est impossible d'être plus bête ! Oui, je le suis ; rien ne peut me justifier ! et cependant, je ne suis pas plus bête que toi, ô Pygmalion ! qui adorais une statue : comme toi, j'éprouve un amour désordonné et incompréhensible ; comme toi, je brûle, et je brûle sans espoir ; comme toi, mais raison de plus, et comme tu le dis si bien, ô docteur Faust, ô mon maître ! si c'était possible, si c'était raisonnable, ce ne serait plus une passion. (S'approchant du lit de repos qui est au fond.) Elle est là... qu'elle est gracieuse et gentille ! sa petite tête posée sur sa petite pate ! pauvre petit

334 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

minon ! petit l'amour ! (Doulourement.) Elle ne me répond pas ; est-ce qu'elle dort ? est-ce qu'elle est morte ? Minette , oh , dieux ! Minette... non... non... (Passant la main sur sa tête et sur sa bouche.) Elle a fait comme ça ! puis comme ça. On vient. (Fermant les deux rideaux.) Dieux ! si l'on m'avait vu , il n'en faudrait pas davantage pour compromettre... (Apercevant Dig-Dig.) Un étranger ! Quelle drôle de figure , et quel diable de costume !

SCÈNE IV.

GUIDO, DIG-DIG, *en Indien.*

DIG-DIG, à part et saluant.

Il m'a l'air aussi naïf qu'autrefois et je crois que je pourrai... Bon ! il est seul ! (Haut.) N'est-ce point au jeune Guido que j'ai l'honneur de parler ?

GUIDO.

A lui-même ! je suis ce jeune Guido... Mais on n'entre pas ainsi chez les gens , quand on ne les connaît pas.

DIG-DIG, d'un ton mielleux.

La connaissance sera bientôt faite , ô mon fils ; et vous ne vous repentirez point de ma visite. Mon costume vous indique assez que je ne suis point Européen. Je suis Indien... Votre père a fait autrefois des affaires avec des négocians de la compagnie des Indes , mes compatriotes , et...

GUIDO, à part.

Je vois ce que c'est ; quelques lettres de change arriérées... (Haut.) Monsieur , j'ai renoncé au commerce

des hommes, et surtout aux hommes de commerce, et si c'est de l'argent à donner...

DIG-DIG, lui présentant une bourse.

Au contraire, c'est une centaine de florins à recevoir.

GUIDO.

Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? Eh! oui vraiment.

DIG-DIG.

La personne qui m'envoie, et qui désire rester inconnue, est un débiteur de votre père, un Indien comme moi.

GUIDO.

C'est donc ça! c'est bien de l'argent qui m'arrive de l'autre monde. Mettons cela dans ma caisse. (Il met la bourse que lui a donnée Dig-Dig dans le petit coffre qui est sur la table.) Ce n'est pas la place qui manque. Ah! monsieur est Indien! et comment vous trouvez-vous en Allemagne, en Souabe?

DIG-DIG.

Mon fils, l'homme est un voyageur. Tel que vous me voyez, je suis né dans le royaume de Cachemire; mon père, qui était un bonze de troisième classe, m'avait placé dans le temple de Candahar, auprès du grand Gourou de Cachemire.

GUIDO, avec respect.

Auprès du grand Gourou?... Il a vu le Gourou... Vous avez vu le Gourou? (Il baise la manche de Dig-Dig.)

DIG-DIG.

Très souvent; mais l'amour des voyages m'a pris; j'ai vu la France; j'ai vu Paris.

GUIDO.

Beau pays ! pour un savant tel que vous.

DIG-DIG.

Pays superbe ! où je serais mort de faim, si je ne m'étais rappelé les tours d'adresse que l'on possède dans notre patrie ; et sous le nom de Dig-Dig, jongleur indien ; car dans ce pays tous les jongleurs réussissent, j'ai eu l'honneur de faire courir tout Paris, il y a dix ans. Enfin, je suis venu me fixer dans cette ville, où je jouis d'une certaine considération. J'y enseigne la danse, l'astronomie et l'escamotage, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mon étude favorite, le grand œuvre de Brama, la transmutation des ames.

GUIDO.

La transmutation des ames !

DIG-DIG.

C'est un des dogmes de notre croyance ; car vous savez sans doute ce que c'est que la métempsycose.

GUIDO.

Parbleu ! si je le sais.

DIG-DIG.

AIR : Du Fleuve de la vie.

Oui, quand finit notre existence,
 Selon nos vertus, nos défauts,
 Nous obtenons pour récompense
 L'honneur d'être ours, bœufs ou perdreaux.
 Dogme profond ! culte admirable !
 Système aussi doux que moral,
 Qui nous fait dans chaque animal
 Aimer notre semblable !

Je vous parle ainsi , parce que je pense bien qu'un garçon d'esprit tel que vous doit croire à la métempsychose.

GUIDO.

Si j'y crois ! certainement ! D'abord , comme dit le docteur Faust , que je citerai toujours , si ça n'est qu'impossible , ça se peut.

DIG-DIG.

Comment , si ça se peut ? Moi , qui vous parle , je me rappelle parfaitement avoir été chameau.

GUIDO.

Vous avez été chameau !

DIG-DIG.

Pendant dix ans , en Égypte ; puis , girafe.

GUIDO.

Vraiment ! Eh bien ! il vous en reste encore quelque chose.

DIG-DIG.

Je ne dis pas ; mais vous , rien qu'en vous voyant , je pourrais vous dire... vous avez dû être mouton.

GUIDO , froidement.

C'est possible !

DIG-DIG.

Un beau mouton.

GUIDO.

Je le croirais assez. D'abord ; je l'aime beaucoup ; ce qui est peut-être un reste d'égoïsme ; ensuite , la facilité que j'ai toujours eue à me laisser manger la laine sur le... Ah , mon dieu ! quand j'y pense : puisque vous êtes si savant , j'ai une demande à vous faire , une demande d'où dépend le bonheur de ma vie.

DIG-DIG.

Parlez, mon fils.

GUIDO.

Vous saurez que j'ai ici une chatte charmante, un angora magnifique.

DIG-DIG.

Je la connais.

GUIDO, avec une nuance de jalousie.

Comment! vous la connaissez?

DIG-DIG.

Je l'ai souvent admirée, quand Marianne, votre vieille gouvernante, la portait sur son bras; j'ai même fait causer cette brave femme plusieurs fois, et j'en sais sur vous plus que vous ne croyez.

GUIDO.

Eh bien! dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de Minette? qu'est-ce que ça doit être?

DIG-DIG.

C'est bien aisé à voir, à l'esprit qui brille dans ses yeux, à la grâce qui anime tous ses mouvemens; je vous dirai, mon cher, que cette enveloppe cache la jeune fille la plus jolie et la plus malicieuse.

GUIDO, avec transport.

Dieu! que me dites-vous là? tout s'explique maintenant, et l'instinct de l'amour n'est point une chimère. Apprenez que mon cœur avait deviné sa métamorphose; et que cette jeune fille si aimable, si gracieuse, je l'aime, je l'adore.

DIG-DIG.

Il serait possible!

GUIDO.

Et c'en est fait du jeune Guido, si vous ne m'enseignez pas quelque moyen, quelque secret; il doit y en avoir, ô vénérable Indien!

DIG-DIG, avec mystère.

Chut, je ne dis pas non. Vous sentez bien qu'on n'a pas été, pendant dix ans, près du Gourou sans avoir escamoté quelques uns de ses secrets; et j'ai là une amulette dont la vertu est infaillible pour opérer la transmigration des âmes à volonté. (Il montre une bague.)

GUIDO.

En vérité!

DIG-DIG.

Il suffit de la frotter, en prononçant trois fois le nom de Brama.

GUIDO, vivement.

Ah, mon ami, mon cher ami! si vous vouliez me la céder, tout ce que j'ai, mon sang, ma vie...

DIG-DIG.

Je ne vous cache pas que c'est fort cher. Ce sont des articles qui manquent dans le commerce; et à moins de 200 florins...

GUIDO, allant au coffre.

Tenez, tenez, en voilà déjà cent; ils ne seront pas restés long-temps en caisse; et pour le reste, je vous ferai mon billet.

DIG-DIG.

Dieu! quelle tête! et quelle imagination! Si c'est ainsi que vous faites toutes vos affaires, ô mon fils!

GUIDO, prenant la bague.

Elle est à moi ! quel bonheur ! (Il court vers le lit où repose Minette.)

DIG-DIG.

Prenez garde , prenez garde , vous ne savez pas ce que vous désirez ; et avant la fin du jour , vous vous repentirez peut - être d'avoir fait usage de ce talisman , songez-y bien , ô jeune imprudent !

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

Avant que ta voix anime
Cet être qui te charma,
Rappelle-toi la maxime
Que nous prescrivit Brama !
Cette maxime profonde,
Livre trois, premier verset :
« Ne dérangez pas le monde,
« Laissez chacun comme il est. »

(A Guido, qui le reconduit.)

Ne vous dérangez donc pas , je vous en prie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUIDO, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? ne dérangez pas le monde ; je ne veux pas le déranger , au contraire , je veux le remettre comme il était , et ça ne sera pas long.

(Avec amour.) Minette ! (Il prend l'amulette.) Eh bien ! c'est drôle , le cœur me bat ; on dirait que j'ai peur. (Il s'approche du lit et recule aussitôt.)

AIR de Weber.

O dieu puissant du Gange!
Toi par qui tout se change,
Celle que j'aime est là,
A mes yeux montre-la,
Brama! Brama! Brama!

(En prononçant ces mots, il frotte l'amulette et tout à coup les rideaux du lit s'ouvrent sur un roulement de timbales.)

SCÈNE VI.

GUIDO, UNE JEUNE FILLE *vêtue de blanc, couchée sur le lit et endormie.*

GUIDO, reculant.

C'est elle! c'est une femme.

MINETTE, s'éveillant, se frottant les yeux et passant sa main derrière sa tête.

Où suis-je! quel jour nouveau! (Se mettant sur son séant, puis se levant sur ses pieds.) Ah, que je suis élevée! que je suis loin de la terre!

(Elle fait quelques pas en marchant avec crainte; elle s'arrête au milieu du théâtre, secoue la tête à la manière des chats; puis elle étend ses bras, qu'elle tâte, et dont elle semble chercher la fourrure.)

C'est singulier... disparu.

GUIDO, suivant tous ses mouvemens.

Je n'ose plus m'en approcher, et je ne sais comment lui parler. Absolument la même physionomie, cependant elle est mieux que tout à l'heure. (L'appelant comme un chat.) Pst, pst. Minette! Minette!

MINETTE.

Qui m'appelle? C'est mon maître, c'est Guido.

(Elle lui tend la main.)

342 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

GUIDO.

Elle n'a pas oublié mon nom. (Prenant sa main.) Ah, je la reconnais ! Dieux, que c'est doux !

MINETTE, le regardant.

O prodige ! comme lui je marche, comme lui je parle ; mille sentimens nouveaux arrivent en foule là (Montrant sa tête.) et puis là. (Mettant la main sur son cœur.) Ciel ! qu'est-ce que je sens ? comme il bat. Guido, Guido, qui suis-je donc ?

GUIDO, l'admirant.

Ce qu'il y a de plus joli au monde ; une femme, une vraie femme, du moins je le crois.

MINETTE.

Moi, une femme ! quel bonheur !

GUIDO.

Oui, sans doute. Voilà ce que je demandais tous les jours au ciel. Allons-nous être heureux ensemble ! Tout ce que tu souhaiteras, tout ce qui pourra te plaire... (Voyant qu'elle regarde autour d'elle.) Parle, que veux-tu ? quelle est la première chose que tu désires ?

MINETTE.

Un miroir.

GUIDO.

Comment ! ah ! c'est juste. (Allant à la table.) Serrons d'abord mon précieux talisman. (Il met le talisman dans le coffre, et va après cela prendre un petit miroir.)

MINETTE.

J'ai tant d'envie de me connaître. Eh bien !

ATA : Aussitôt que je t'aperçois.

GUIDO.

Ah, dans le bonheur de te voir
 Mon ame était plongée!
 (Il lui présente un miroir.)

MINETTE, avec empressement.

Donne donc vite ce miroir.

(Se regardant.)

Dieu! que je suis changée!

(Faisant des mines.)

Mais c'est égal,

Ce n'est pas mal.

(Avec crainte et regardant derrière.)

Mais est-ce moi

Que j'aperçois?

A peine, à peine je le croi.

GUIDO, la regardant.

O femmes! la coquetterie
 Chez vous commence avec la vie!

MINETTE, se regardant toujours.

Oh, oui! c'est bien moi,

Ce doit être moi.

Je n'avais jamais vu mes traits,

Et pourtant je les reconnais.

(Se retournant vers Guido.)

Je suis jolie, n'est-ce pas?

GUIDO, croisant ses bras.

Elle me demande cela, à moi! (Avec amour.) Char-
 mante!

MINETTE.

C'est ce qu'il me semblait. Mais au premier coup
 d'œil on craint de se tromper.

GUIDO, la regardant.

Il faut convenir que j'ai joliment réussi. Tous ces
 charmes-là, c'est mon ouvrage.

344 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

MINETTE, posant le miroir sur la table.

Ah, tant mieux ! je t'en remercie. Mais, je vous demanderai, monsieur, pourquoi vous ne m'avez pas faite plus grande ?

GUIDO.

La ; ce que c'est que l'ambition ! tout à l'heure elle n'était pas plus haute que ça. (Mettant la main contre terre.)
Déjà des idées de grandeur !

MINETTE.

Non, seulement comme cela. (Se levant sur la pointe des pieds.) Rien qu'un peu, je t'en prie, qu'est-ce que cela te coûte ?

GUIDO.

Je ne peux plus. Ce ne sont pas de ces ouvrages qu'on retouche à volonté.

MINETTE.

Ah, bien ! tu n'es pas complaisant.

GUIDO.

Et toi, si tu n'es pas contente, tu es bien difficile.

MINETTE, lui tendant la main en souriant.

Ah, oui ! pardon ; je suis une ingrate.

GUIDO.

D'ailleurs, de quoi te plains-tu ? N'es-tu pas ce que tu étais autrefois ?

MINETTE.

Non, jamais je n'ai été femme, c'est la première fois.

GUIDO.

Bah !

MINETTE.

Mais, en revanche, j'ai été bien d'autres choses.
 (Guido fait un mouvement.) Oui, monsieur. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez été, vous ?

GUIDO.

Mais, dame, je croyais avoir toujours été ce que je suis, un jeune homme aimable.

MINETTE.

Oh, moi ! je ne dirais pas au juste... mais je me rappelle confusément... il y a bien long-temps, bien long-temps... Oui, j'ai été d'abord une petite fleur des champs, une petite marguerite.

GUIDO.

Tiens, une petite marguerite, c'était gentil, ça !

MINETTE.

Pas trop, toujours exposée au soleil, le moyen de rester fraîche et jolie ; aussi, chaque jour j'adressais ma prière à Brama.

Aria de Beethoven.

« Change, change-moi, Brama !

« Brama !

« — Sois satisfaite, »

Répondit Brama ;

Et crac, voilà

Qu'en alouette

Il me changea.

Soudain quittant le sol,

Dans l'air je prends mon vol,

Imitant les bémols

Des rossignols.

Mais un jour, au miroir,

Le désir de me voir

Me fit prendre aux filets ;

Et je disais :

346 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

« Change, change-moi, Brama!

« Brama! »

Quelle merveille!

Tout à coup Brama,
Qui m'exauça,
En une abeille
Me changea.

Ah, quel heureux destin!

Cueillir chaque matin,

Sur la rose et le thym,

Nouveau butin.

Mais les fleurs, le printemps

Par malheur n'ont qu'un temps.

L'hiver, je m'ennuyais,

Et je disais :

« Change, change-moi, Brama!

« Brama!

« Oui, je m'en flatte,

« Ton cœur m'entendra. »

Soudain, voilà

Qu'en jeune chatte

Il me changea.

Dé moi l'on raffolait,

Chacun me cajolait.

Toujours du pain mollet

Et du bon lait.

Mais les chats ont, dit-on,

Le naturel félon.

Pour eux j'en rougissais,

Et je disais :

« Change, change-moi, Brama!

« De toi

« Mon cœur réclame

« Cette faveur-là. »

Soudain, voilà

Qu'en une femme

Il me changea!

SCÈNE VII.

347

GUIDO.

On vient, c'est sans doute ma vieille gouvernante !
Qu'elle ne puisse pas soupçonner ton ancienne condition.

MINETTE.

Sois tranquille ; je suis discrète.

GUIDO.

Et elle est discrète encore ! Quand je me la serais faite moi-même. Chut , la voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIANNE, *portant un panier.*

MARIANNE, à part.

C'est fini, le marché est conclu, je l'ai vendue pour trois florins ; mais je n'aurai jamais le courage de... (Haut.) Que vois-je ! une femme en ces lieux !

(A l'entrée de Marianne, Minette se place à la droite de Guido, et cherche à se cacher aux yeux de la gouvernante, qui va à la table, et ôte le coffre qui y était resté)

GUIDO, bas à Minette.

Attention, Minette, et laisse-moi faire. (Haut.) Te voilà bien étonnée, ma pauvre Marianne ; c'est... c'est la fille d'un ancien ami de mon père, qui arrive à l'instant même d'Angleterre.

(Pendant ce temps, Marianne a déposé sur la table ce qu'elle apportait.)

MARIANNE, la regardant.

D'Angleterre ?

GUIDO.

Oui, une jeune lady. Comme elle était sans asile, je lui en ai offert un. Elle logera avec nous.

MARIANNE.

Avec nous! (Posant son panier.) Ah, bien! par exemple, voici du nouveau.

MINETTE, bas à Guido.

C'est le déjeuner qu'elle rapporte, c'est de la crème; ah, tant mieux! (Elle passe sa langue sur ses lèvres.)

MARIANNE.

Comment, not' maître, vous, qui aviez renoncé aux femmes!

GUIDO.

Ah, celle-ci, quelle différence! c'est d'une tout autre espèce; c'est la candeur, l'innocence même.

MARIANNE, avec ironie.

Et elle arrive d'Angleterre? (Elle porte le coffre dans la chambre à côté, et commence à mettre sur la table tout ce qu'il faut pour le déjeuner.) Je vois ce que c'est. Monsieur est las de mes services. C'est une jeune gouvernante qu'il lui faut; mais en la voyant de cet âge-là, Dieu sait ce qu'on en dira; on ne vous épargnera pas les propos, ni les coups de pate.

GUIDO, regardant Minette.

Pour ce qui est de ça, nous ne les craignons pas, et nous sommes là pour y répondre, n'est-ce pas, chère amie?

MARIANNE, allant à lui.

Chère amie! qu'est-ce que j'entends là? serait-ce par hasard la passion que vous ne vouliez pas m'avouer ce matin?

GUIDO.

Juste, c'est elle. (A part.) Elle ne croit pas si bien deviner. (Haut.) Oui, ma chère Marianne, c'est là cette

femme charmante, dont le bon ton, la grace et les manières distinguées... Ah, mon dieu ! qu'est-ce qu'elle fait donc là ?

(Il se retourne, et aperçoit Minette, qui s'est approchée tout doucement de la table, trempant ses doigts dans la crème et les portant à sa bouche, comme les chats.)

MARIANNE, bas à Guido.

Ara de Voltaire chez Ninon.

Eh mais ! qu'aperçois-je d'ici ?
O ciel ! ma surprise est extrême !
Monsieur, voyez donc milady.

MINETTE, à part.

O dieux ! que c'est bon, de la crème !

MARIANNE.

Cela s'annonce joliment !

GUIDO, à Minette.

Quelle distraction ! ma chère,
Y pensez-vous ?

MARIANNE.

Apparemment,
C'est un usage d'Angleterre.

(Guido fait signe à Minette de s'asseoir vis-à-vis de lui. Il lui verse de la crème, et lui montre comment il faut tremper son pain, ce que Minette exécute maladroitement.)

GUIDO.

Mais quel déjeuner, Marianne ! toi qui n'avais pas d'argent ; comment as-tu fait ?

MARIANNE, avec humeur.

Comment j'ai fait ! il l'a bien fallu ; j'ai vendu notre chatte pour trois florins.

GUIDO.

Par exemple, sans me consulter !

MARIANNE.

Ah bien, oui! (Regardant Minette.) Vous avez maintenant bien d'autres choses à penser. Je l'ai vendue à la femme du gouverneur; une femme très sensible, qui aime beaucoup les chats.

MINETTE, à part et mangeant.

Me vendre! c'est drôle!

MARIANNE.

C'est pour amuser son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de la plus belle espérance.

MINETTE, à part.

Et à un jeune homme encore! (Elle boit dans l'assiette.)

GUIDO, lui faisant signe.

Pas comme ça. (A part.) Elle n'a pas encore l'habitude de dîner à table. (A Marianne.) Eh bien! à la bonne heure. Puisque le fils du gouverneur l'a achetée, qu'il vienne la prendre, (A part.) s'il peut la reconnaître.

MARIANNE, à elle-même.

Moi qui croyais que ça allait le désoler. Quelle insensibilité! Mais où est donc cette petite Minette? elle qui vient toujours au devant de moi. (Appelant.) Minette! Minette!

MINETTE, se levant vivement.

Me voici.

MARIANNE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

GUIDO, qui la fait rasseoir en lui faisant signe.

Je dis que je la vois d'ici.

MARIANNE.

Peut-être dans mon panier à ouvrage.

GUIDO, se remettant à déjeuner.

Oui, cherche.

(Marianne prend son panier, duquel s'échappe une pelotte de coton; Minette, qui l'aperçoit, quitte la table, court doucement après la pelotte, qu'elle dévide presque en entier en jouant avec les autres pelottes de laine comme les chats.)

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ces manières-là?

GUIDO, se levant.

Allons, voilà bien un autre embrouillamini.

MARIANNE, arrachant le peloton à Minette.

Voulez-vous bien finir, mademoiselle.

GUIDO, à Minette.

Ma chère amie!

MINETTE, frappant du pied.

Elle me contrarie toujours; elle me prive de tous mes plaisirs.

GUIDO, à Marianne.

C'est vrai aussi; laisse-la faire.

MARIANNE, montrant ses écheveaux tout mêlés.

Que je la laisse faire! voyez un peu; retrouvez donc une paire de bas.

GUIDO.

Eh, que veux-tu que j'aille démêler là dedans! est-ce que cela me regarde?

MINETTE, qui s'est approchée de la cage, et jouant avec les oiseaux.

Ah, que c'est gentil!

(Elle renverse la cage qui tombe sur la table.)

MARIANNE, criant et allant ramasser la cage.

Miséricorde! mes serins de Canarie.

MINETTE.

Ah bien, c'est ennuyeux ! on ne peut pas s'amuser, avec elle.

MARIANNE, avec colère.

Une petite fille de quinze ans , qui n'a pas d'expérience.

MINETTE, la contrefaisant.

Une vieille fille de soixante , qui en a beaucoup trop.

MARIANNE, exaspérée.

Ah , c'est trop fort !

AIR : Pardon, car je crois voir. (*Fragment du Maçon.*)

MARIANNE.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
De ces lieux il faudra sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

MINETTE.

C'est à n'y pas tenir,
Et je ne saurais le souffrir;
De ces lieux vous pouvez sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

GUIDO.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
Nous n'en pourrons jamais sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Silence... voulez-vous finir?
Ah, c'est pour en mourir!

ENSEMBLE.

MARIANNE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Je n'y tiens plus, je cède à ma fureur.

MINETTE.

ENSEMBLE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Oui, contre moi je la vois en fureur.

GUIDO.

Allons, calmez cette mauvaise humeur,
Et rendez-moi la paix et le bonheur.

(Marianne sort en colère et entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

GUIDO, MINETTE.

GUIDO, à part.

Allons, nous voilà déjà en querelle ; joli début !

(Il s'assied auprès de la table.)

MINETTE, d'un air de triomphe.

Elle s'éloigne, tant mieux ; jusqu'à son retour,
nous serons tranquilles, au moins ! (A Guido.) Eh bien !
tu parais fâché ?

GUIDO.

Venez ici, Minette ; venez ici, mamzelle. (Minette
s'approche.) Qu'est-ce que vous avez fait là ? Pourquoi
avez-vous touché à ces serins de Canarie ? elle aime
ses serins, cette femme.

MINETTE.

Aussi, elle est trop difficile à vivre ; (D'un ton caressant.)
et je suis bien sûre que vous ne voudrez pas me re-
fuser la première grace que je vous demande. (Elle lui
prend la main.)

VII.

23

GUIDO, à part.

C'est ça, pate de velours.

MINETTE.

Guido, mon ami! mon bon ami, dites-lui de s'en aller.

GUIDO.

S'en aller! cette bonne Marianne, qui vous a élevée!

MINETTE.

Je l'aimerai toujours, mais loin d'ici.

(Elle passe plusieurs fois la main par dessus son oreille.)

GUIDO, à part.

Allons, nous allons avoir de l'orage. (D'un air piqué.)
Minette, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous demandez.

MINETTE, câlinant avec sa main.

Mon ami!

GUIDO, avec dignité.

Minette, vous me faites de la peine.

MINETTE.

Vous me refusez; allez, je ne vous aime plus.

(Elle lui donne un coup de griffe sur la main.)

GUIDO.

Dieu! que c'est traître! (A part.) Ah ça, elle a conservé de singulières manières! il faudra là-dessus que je lui fasse la morale, ou du moins que je lui fasse les ongles. (Haut.) Ma chère, vous m'avez fait mal.

MINETTE, s'éloignant.

Laissez-moi, monsieur, ne me parlez plus, puisque vous reconnaissez si mal la tendresse que l'on a pour vous.

GUIDO, secouant la tête.

Ah, votre tendresse !

MINETTE.

Comment, monsieur, vous en doutez ? c'est affreux !

Aria de Céline.

Oui, lorsque je pense aux caresses
 Qu'autrefois je vous prodiguais,
 Ah, j'en rougis ! car mes tendresses
 Avaient déjà précédé vos bienfaits.
 C'était d'instinct, du moins je le suppose ;
 Mais cet instinct, comme moi, dans ce jour
 A subi sa métamorphose,
 Et maintenant c'est de l'amour.

GUIDO, à part.

Dieu ! si je me croyais... après un pareil aveu ! (se reprenant froidement.) Permettez, Minette, je veux croire que vous m'aimez ; j'ai besoin de le croire, mais ce n'est pas tout. Je pouvais passer à ma chatte bien des choses que je ne passerais pas à ma femme ; et si, avec cette figure charmante, vous aviez conservé les goûts et les penchans de votre ancien état... J'ai déjà remarqué tout à l'heure un certain décousu dans vos manières...

MINETTE, pleurant.

Il n'est pas encore content. Eh bien ! je te promets de veiller sur moi, de vaincre le naturel qui te déplaît.

GUIDO, à ses genoux.

Et moi, je te promets en revanche de n'aimer que toi ; de n'avoir désormais d'autre volonté que la tienne, et...

MINETTE, l'oreille au guet.

Chut!

GUIDO.

Hein!

MINETTE.

N'entends-tu pas du bruit?

GUIDO.

Qu'est-ce que ça fait? (Continuant.) Songe donc quel bonheur d'être sans cesse occupés l'un de l'autre.

MINETTE, écoutant.

C'en est une!

GUIDO, de même.

Et, quand je te peindrai mon amour, mon émotion! quel plaisir de t'entendre me dire...

MINETTE, s'avançant doucement.

Tais-toi, tais-toi.

GUIDO.

Eh bien! où vas-tu donc?

MINETTE.

Bien sûr, c'en est une, entends-tu?

GUIDO.

Comment, c'en est une? (Minette s'avance à pas comptés vers l'armoire à gauche; puis s'élançe tout à coup comme un chat.) Qu'est-ce que c'est? Minette, voulez-vous bien finir?

MINETTE.

La, c'est toi qui lui as fait peur; elle s'enfuit: c'est insupportable, c'est si gentil!

GUIDO, de même.

Il n'y a pas moyen, avec elle, d'être en tête à tête; on se croit seul, et il y a là du monde dans les armoires. (Haut.) Minette, Minette! ici, tout de suite.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Je ne veux plus de semblable caprice.

MINETTE.

Et moi je veux des soins plus complaisans.

A mes désirs je veux qu'on obéisse.

GUIDO.

Quoi, vous voulez !.. Est-ce vous que j'entends ?

Quel changement s'est donc fait en votre ame ?

Soumise et pleine de bonté,

Vous n'aviez pas, hier, de volonté.

MINETTE.

Oui ; mais aujourd'hui je suis femme.

GUIDO.

Eh bien, c'est là que je vous prends ; si vous êtes femme, raison de plus pour ne plus avoir de pareilles distractions ; on ne court pas ainsi après les gens, ça n'est pas convenable. Avec des manières comme celles-là, Minette, je ne pourrai jamais vous présenter dans la société ; et quand je sortirai, je serai obligé de vous laisser ici en pénitence.

MINETTE.

Eh bien, par exemple ! le beau plaisir d'être femme, pour être en esclavage ; j'aurais donc perdu au change ! car autrefois j'étais libre, j'étais ma maîtresse, je pouvais sortir et rentrer sans permission, et j'entends bien qu'il en soit toujours ainsi.

GUIDO.

Et que deviendra ma dignité de maître ?

MINETTE.

Elle deviendra ce qu'elle pourra. Je défendrai mes

358 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

droits ; et pour commencer, je vous déclare, monsieur, que je veux sortir d'ici à l'instant même.

GUIDO, vivement.

Et moi, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées de rébellion ! (Il la fait passer à sa droite.)

AIR : Valse de Robin des bois.

A vos vœux je ne puis me rendre.

MINETTE.

Je n'ai donc plus... vous le voulez,
Qu'un seul parti... je vais le prendre.

(Elle va vers la porte.)

GUIDO, y courant.

Et moi je vais prendre les clés.

(Fermant la porte.)

De ce logis je suis le maître.

La porte est close.

MINETTE.

Oh, je le voi !

(A part, et regardant la fenêtre du fond.)

Mais il me reste la fenêtre,

Là, du moins, je serai chez moi.

GUIDO, à part.

Je suis fâché d'être sévère ;
Mais quand mes ordres sont bravés,
Je cède alors à ma colère.

(Haut.)

ENSEMBLE.

Quoi, Minette, vous vous sauvez !

MINETTE, à Guido.

Oui, monsieur, vos ordres sévères
Par moi-même seront bravés ;
Adieu ; je rentre sur mes terres,
Suivez-moi, si vous le pouvez.

(Elle s'est élancée sur le lit qui est au fond, et de là, par la fenêtre, elle gagne le toit et disparaît. L'orchestre, qui avait été très fort pendant ces quatre derniers vers, diminue à mesure qu'elle s'éloigne.)

SCÈNE IX.

GUIDO, *seul, courant vers la fenêtre et parlant sur la ritournelle.*

Minette, Minette! a-t-on jamais vu une tête pareille? Comment la suivre, moi qui n'ai pas l'habitude de voyager de la sorte. Eh, vite, voyons par la petite terrasse, s'il n'y aurait pas moyen de la rejoindre. Dieux! cette pauvre Minette!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

MINETTE, *passant au même instant sa tête par la fenêtre du fond, et descendant sur le théâtre.*

Oui, cours après moi, si tu peux! pourvu qu'il ne se fasse pas de mal. Oh! je suis sûre qu'il n'ira pas loin. Ah, mon Dieu! c'est mon ennemie; c'est la vieille gouvernante.

SCÈNE XI.

MINETTE, MARIANNE, *sortant de la chambre à droite.*

MARIANNE, *d'un air froid et revêché.*

Monsieur n'est pas ici?

MINETTE, *regardant le toit.*

Non, il est allé prendre l'air.

MARIANNE.

J'en suis fâchée ; je venais lui demander mon compte, parce qu'il faut qu'une de nous sorte d'ici.

MINETTE, froidement.

C'est déjà convenu, je reste.

MARIANNE.

Est-il possible ?

MINETTE.

Et vous aussi, la vieille, j'y ai consenti.

MARIANNE.

La vieille ! la vieille ! m'entendre traiter ainsi ! je vais chercher mes effets, et je ne resterai pas une seconde de plus dans cette maison, où je ne regretterai rien, car j'ai retrouvé ma pauvre Minette, ma seule consolation.

MINETTE, vivement.

Vous l'avez retrouvée !

MARIANNE.

Oui, mademoiselle, là haut, dans une armoire ; et je ne sais pas qui s'était permis de l'enfermer, et d'attenter à sa liberté.

MINETTE.

Il s'agit bien de cela ; où est-elle ?

MARIANNE, montrant la chambre à droite.

Elle est là, en sûreté.

MINETTE.

Je ne veux pas qu'elle paraisse.

MARIANNE.

Vous ne voulez pas ! Apprenez que je suis là pour la défendre.

MINETTE.

Du tout, pour m'obéir; et je n'ai qu'un mot à prononcer.

MARIANNE.

Moi! abandonner ma chère Minette! (*Minette s'est approchée d'elle, et lui a parlé bas à l'oreille.*) Ciel! il se pourrait! (*Avec respect.*) Quoi! c'est vous! c'est vous!

MINETTE, regardant toujours si Guido vient.

Silence donc. (*A mi-voix.*) Eh! oui vraiment, la solitude, le chagrin, l'exaltation germanique ont tourné la tête à ce pauvre Guido; car il est à moitié fou, mon cher cousin.

MARIANNE.

Il prétend qu'il est misanthrope et romantique.

MINETTE.

C'est ce que je voulais dire.

MARIANNE.

Mais il a un si bon cœur!

MINETTE.

Aussi, pour réparer des torts qu'il s'est toujours reprochés, mon père, en mourant, m'a suppliée de l'épouser, si c'était possible, mais il ne veut pas me voir : et ce qu'il y a de plus humiliant, il n'aime que sa chère Minette... Il fallait bien le corriger, et ce ne sera pas long, je l'espère, surtout si tu veux me seconder.

MARIANNE.

Si je le veux. Parlez, commandez; que faut-il faire?

MINETTE.

Cacher bien vite Minette, la faire disparaître, car s'il la voyait, tout serait perdu.

MARIANNE, prête à sortir par la droite.

Je vais l'emporter de la maison.

MINETTE.

Pas dans ce moment, j'entends Guido qui revient.

MARIANNE.

Soyez tranquille, je sais où la cacher, et tout à l'heure, je pourrai l'emporter devant lui sans qu'il s'en aperçoive.

(Elle sort par la porte à droite; en même temps Guido entre par la porte à gauche, et Minette se tient derrière un des rideaux, au fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

MINETTE, GUIDO.

GUIDO, se croyant seul.

Au diable les voyages. J'ai voulu mettre le pied sur le toit; mais les chemins sont si mauvais; je me suis trouvé au confluent de deux gouttières; heureusement que je n'ai pas cédé au torrent, sans cela, votre serviteur. (Il se jette sur une chaise.) Mais cette pauvre Minette, je ne l'ai pas aperçue, où est-elle maintenant?

MINETTE, venant doucement et se mettant à genoux auprès de lui.

Me voici.

GUIDO.

C'est elle, la voilà de retour. Pauvre petite Minette! pauvre petite chatte! N'a-t-elle pas bien froid?

MINETTE.

Un peu.

GUIDO, lui prenant les mains et les réchauffant.

Cela vous apprendra à me quitter, mamzelle, à aller courir le monde. Fi ! que c'est vilain !

MINETTE, grommelant comme les chats qu'on caresse.

Tu ne m'en veux donc plus ?

GUIDO, se levant.

Peut-être, on verra. Qui vous ramène ?

MINETTE.

J'ai voulu te faire mes adieux avant de te quitter pour toujours.

GUIDO.

Me quitter ! tu voudrais encore me quitter ?

MINETTE.

Pour ton bonheur, car je sens bien que je te rendrais malheureux. Nos caractères sont si différents !

GUIDO.

Il est sûr qu'il n'y a pas encore compatibilité d'humeurs, mais ça viendra.

MINETTE.

Jamais. On ne change pas le naturel. Songez donc, monsieur, que j'ai été chatte, que je suis femme, et que ces deux natures-là combinées ensemble, c'est terrible !

AIR : Oui, noir, mais pas si diable.

Mon premier caractère,
Et surtout mon second,
Me rendent fort légère ;
Mon esprit vagabond
Ne peut rester à la maison.

364 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

Après une maîtresse
On court avec ivresse ;
Mais pourriez-vous sans cesse ,
Quand j'aurais votre foi ,
Passer vos jours à courir après moi ,
A courir (*bis*) après moi.

L'instinct , ma loi suprême ,
Ne peut perdre ses droits ;
Près de vous , la nuit même ,
Au moindre bruit , vingt fois ,
Crac , on me verrait sur les toits .
Et rien qu'à ce nuage
Qui couvre son visage ,
Monsieur , dans son ménage ,
Ne voudrait pas , je voi ,
(Souriant.)

Passer son temps à courir après moi ,
A courir (*bis*) après moi.

GUIDO, indigné.

C'est qu'elle a encore l'air de se moquer de moi.
Et dire que je ne peux pas vivre sans elle !

MINETTE.

Il faudra cependant vous y faire , maintenant sur-
tout que j'ai un nouveau maître !

GUIDO.

Comment , un nouveau maître !

MINETTE.

Oui , le fils du gouverneur , ce jeune seigneur avec
lequel Marianne avait fait marché , ce matin , pour
trois florins.

GUIDO.

Qu'est-ce que j'apprends là ? Et où l'avez vous vu ?

MINETTE.

Ici même, tout à l'heure ; il venait pour chercher Minette, et alors je lui ai tout raconté.

GUIDO.

O ciel, quelle indiscretion !

MINETTE.

Et il dit qu'il va me réclamer.

GUIDO, vivement.

Peu m'importe.

AIR : Sans mentir.

J'ai le bon droit, je m'en flatte,
Et je saurai l'emporter ;
Car enfin c'est une chatte
Qu'il prétendit acheter.
Lui donner femme jolie
Serait le tromper.

MINETTE, finement.

Oui da.

Malgré cette tromperie,
Je crois que ce seigneur-là
L'aimera (*bis*)
Tout autant comme cela.

D'ailleurs il n'est pas mal, ce jeune homme ; un air ingénu, la naïveté allemande ; et avec un pareil maître, je serai la maîtresse, tandis qu'avec vous ce n'est pas facile. Vous avez de l'esprit.

GUIDO.

Moi ! si on peut dire ça !

MINETTE.

Et puis, il est bien plus riche que vous. Il me donnera un beau palais, de belles robes, de magnifiques parures.

GUIDO, avec jalousie.

Est-il possible! Et la reconnaissance que vous devez à mon amour, à mes bienfaits?

MINETTE, avec malice.

Je suis désolée d'être ingrate; mais ce n'est pas ma faute, c'est le naturel; et nous sommes convenus qu'on ne pouvait le changer.

GUIDO.

Oui, mais sans me prévenir!

MINETTE.

C'est le naturel.

GUIDO.

Se montrer aussi perfide!

MINETTE.

Le naturel.

GUIDO.

Aussi girouette!

MINETTE.

Ça, c'est le mauvais exemple; parce que les hommes...

GUIDO, hors de lui.

Allez, j'apprends enfin à vous connaître, et votre espèce ne vaut pas mieux que l'espèce humaine.

MINETTE, avec joie.

Ah! nous y voilà enfin. Comment! je ne te semble donc plus jolie, à présent?

GUIDO.

Au contraire, et c'est ce dont j'enrage; mais en voyant ces jolis traits, je penserai toujours qu'il y a du chat là-dessous, et je vois bien qu'à moins d'un

miracle, je serai malheureux toute ma vie. Mais toi aussi, c'est en vain que tu espères rejoindre ce rival, tu resteras ici malgré toi.

MINETTE, regardant la fenêtre.

Vous savez bien que quand je le veux...

GUIDO.

Oui, mais cette fois, j'y mettrai bon ordre. (Allant lui prendre la main. Apercevant Marianne qui paraît avec le coffre sous le bras.) Marianne ! Marianne !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS; MARIANNE.

MARIANNE.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc ?

GUIDO, tenant toujours la main de Minette.

Fermez cette fenêtre, (Montrant celle du fond.) et dépêchons, quand je l'ordonne.

MARIANNE, posant son coffre sur la table.

Ne vous fâchez pas, on y va.

MINETTE.

Et moi, Marianne, je vous le défends. (Marianne s'arrête sur-le-champ.)

GUIDO.

Eh bien ! elle reste en route. Qu'est-ce que ça signifie ? Répondez.

MINETTE.

Je lui défends de répondre, et pour plus de sûreté, je lui ôte la parole. (Marianne, qui ouvrait la bouche, ne prononce plus un mot.)

GUIDO.

O ciel, elle est muette! Encore un changement, plus inconcevable peut-être que tous les autres. C'est fini; je ne suis plus le maître chez moi. Oh, que tu avais raison, sage Indien, quand tu me disais ce matin : *Ne dérangez pas le monde!* Il me l'a dit deux fois, ce brave Indien.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS; DIG-DIG, *qui est rentré un peu avant et qui a fait des signes à Minette, reprend sa gravité dès que Guido l'aperçoit.*

GUIDO, allant à lui.

Ah, seigneur Dig-Dig! il n'y a que vous qui puissiez me secourir; je la remets entre vos mains, prenez-la, emmenez-la, que je n'en entende plus parler.

(Dig-Dig fait un pas.)

MINETTE, étendant la main vers lui.

Indien, je t'ordonne de rester à cette place, sans pouvoir faire un pas, ni prononcer une seule parole.

(Dig-Dig, qui s'avançait vers elle, reste sur-le-champ immobile; et ouvre plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.)

GUIDO.

Et lui aussi! le voilà changé en magot!

MINETTE.

Je n'ai pas eu grand'peine; (A Guido.) et toi-même, si tu dis un mot, je te fais prendre la forme que j'ai quittée ce matin.

GUIDO, indigné.

Moi, me rabaisser à ce point! et je laisserais son

audace impunie! (Regardant le coffre.) Dieu! mon talisman que j'oubliais! O Brama! excellent Brama! la première chose que je t'ai demandée était une bêtise, et peut-être, sans te le reprocher, tu en as fait une en me l'accordant; mais n'en parlons plus, punis son ingratitude, rends-lui sa première forme, (Allant au coffre qu'il ouvre.) et par le pouvoir de ce talisman... Que vois-je! (Il a ouvert le coffre, et une grosse chatte blanche en sort et s'élançe à terre.)

DIG - DIG, criant.

Au chat, au chat!

MARIANNE, de même.

Minette, Minette.

GUIDO, regardant Minette.

O ciel! (Montrant le coffre.) Quoi, madame, vous étiez là, et vous voilà encore! Qu'est-ce que cela veut dire?

MINETTE.

Que nous sommes deux.

MARIANNE.

Et que celle-là est votre cousine.

GUIDO, vivement.

Ma cousine, ma petite cousine!

MARIANNE.

Qui a pris elle-même la peine de vous corriger, et de se moquer de vous.

GUIDO, confus.

Quoi! tant de bonté!...

MINETTE, souriant.

Oui, monsieur, ces cent florins qu'on vous a apportés, ce talisman qu'on vous a vendu, cette méta-

370 LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE.

morphose qui vous a mis aux anges, et tant d'autres incidents qui vous ont fait donner au diable...

DIG-DIG.

Tout cela a été préparé, disposé, escamoté par votre serviteur Dig-Dig, (Faisant le geste d'escamoter.) qui n'est autre qu'Antoine Schlagg, ancien intendant de votre oncle.

MARIANNE, à Guido.

Celui qui ne devait plus vous attraper.

GUIDO.

Et il m'a fait croire qu'il avait été chameau!

DIG-DIG.

C'est vous qui avez eu la bonté de donner là dedans.

GUIDO.

Il est de fait que j'ai donné dans la... Dieu! y ai-je donné! Mais, c'en est fait, je déteste les bêtes, je me déteste moi-même; c'est vous seule que j'aime, Oui, ma petite cousine, je le sens maintenant, et si je savais comment réparer mes erreurs...

MINETTE.

En faisant comme moi, en les oubliant! Grace au ciel, j'ai rempli le vœu de mon père; ce n'est pas sans peine. Oui, monsieur, j'avais dans votre esprit une rivale bien redoutable, que je ne craindrai plus maintenant, car j'aurai toujours pour vous le cœur et la tendresse de Minette, sans en avoir le caractère, ni les... (Levant la main comme pour griffer.)

GUIDO.

Hein, hein!

MINETTE, souriant.

Oh! maintenant, tu peux la prendre, il n'y a plus de danger.

MINETTE.

Acta de Bethowen.

Change, change, change qui voudra

Sa destinée,

Mon sort le voilà

Fixé toujours

(Prenant la main de Guido.)

Par l'hyméné.

Et les amours.

(Au public.)

Mes défauts sont si grands,

Que Brama, je le sens,

Ne peut me corriger,

Ni me changer.

Mais si vous voulez bien,

Je connais un moyen,

Qui, plus sûr que le sien,

Ne coûte rien.

Changez, changez-vous

En un parterre

Peu sévère,

Changez, changez-vous,

Messieurs, pour nous,

En un parterre

Aimable et doux.

TOUS EN CHOEUR.

Changez, changez-vous,

En un parterre, etc.

FIN DE LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

**AVANT,
PENDANT ET APRÈS,
ESQUISSES HISTORIQUES,**

**Représentées pour la première fois sur le théâtre de S. A. R. MADAME,
le 28 juin 1828.**

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE ROUGEMONT.

PERSONNAGES.

LA DUCHESSE DE SURGY.

LE MARQUIS DE SURGY, son fils.

LE CHEVALIER DE SURGY, son fils.

LE VICOMTE DE LA MORLIÈRE.

ALFRED DE SURGY.

DERNEVAL, avocat.

GOBERVILLE, procureur.

GÉRARD.

JULIE.

MORIN.

UN COMMANDANT DE PATROUILLE.

UN CRIEUR PUBLIC.

La scène se passe, au premier acte, dans l'hôtel de la duchesse de Surgy ; au second acte, dans la boutique de Gérard ; au troisième acte, dans l'hôtel du général comte de Surgy.

1941



CARACALLA

ENCORE UN SACRIFICE À LA PATRIE. COUPE-MOI ÇA.

Pendant: N. 17.

maréchaux-de-camp, son neveu et son cousin. Saint-Paul, pour la calmer, lui a promis trois brigadiers de cavalerie à la première liste. Mais est-ce que le duc et le marquis n'ont pas quelque chose là dedans ?

LA DUCHESSE.

Le duc est à Versailles ; j'attends de ses nouvelles ce matin. Quant à mon fils le marquis, il traite en ce moment d'un régiment bleu qu'on veut lui vendre cent mille livres.

LE VICOMTE.

C'est le prix, je l'ai vu ; beaux hommes, bien tenus. C'est une propriété qui lui fera beaucoup d'honneur.

LA DUCHESSE.

Mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; LE MARQUIS, puis GOBERVILLE.

LE MARQUIS, baisant la main de sa mère.

Voici, madame, M. Goberville votre procureur, qui désire vous parler ; homme fort utile, qui nous rend de grands services, (Au vicomte.) et nous vend l'argent au poids de l'or. (A la duchesse.) Est-ce que vous lui faites l'honneur de puiser dans sa bourse ?

LA DUCHESSE.

Non, marquis, il s'agit d'affaires de famille.

GOBERVILLE.

Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles respects ; monsieur le marquis, monsieur le vicomte... (Il s'incline trois fois.)

LA DUCHESSE, à Goberville.

Approchez. Eh bien, Goberville, mes ordres ont-ils été exécutés? (Pendant que la duchesse parle à Goberville, le marquis et le vicomte vont au fond du théâtre, où ils parlent bas.)

GOBERVILLE.

Avec la ponctualité la plus scrupuleuse... Madame la duchesse connaît mon zèle.

LA DUCHESSE, bas à Goberville.

Le mariage?

GOBERVILLE, bas à la duchesse.

Célébré de jeudi matin. (La duchesse témoigne sa satisfaction.)

LA DUCHESSE, bas:

Il y a eu de la résistance, des pleurs.

GOBERVILLE.

La jeune fille s'est désolée, elle a pleuré. D'abord, elle ne voulait point croire aux lettres que je lui exhibais; mais enfin, après les regrets, les larmes, le désespoir, la pauvre petite s'est sacrifiée de la meilleure grace du monde; elle était gentille. (Soupirant ridiculement.) Ah! si je n'avais pas été marié, je vous aurais demandé la préférence.

LA DUCHESSE, s'éloignant de Goberville.

Me voilà plus tranquille, et maintenant elle peut compter sur ma protection. (Elle s'approche de la table. Goberville s'approche du marquis.)

LE MARQUIS, bas à Goberville.

Mon argent, fripon?

GOBERVILLE, de même.

Si vous saviez ce qu'il me coûte! Voilà trois cents louis.

LE MARQUIS, se rapprochant de sa mère.

Mon billet était de cinq cents.

LE VICOMTE, à Goberville.

Et notre homme ?

GOBERVILLE, au vicomte.

Le sergent recruteur m'a chargé de vous dire que c'était une affaire faite. Racolé d'hier soir, il sera expédié demain pour sa garnison. (Il passe à la gauche du vicomte.)

LA DUCHESSE.

Ne vous éloignez pas, marquis, je passe avec Goberville dans mon cabinet, et j'aurai bientôt à vous parler, ainsi qu'à votre frère le chevalier, que je vois avec peine donner dans les idées nouvelles.

GOBERVILLE.

C'est un singulier jeune homme ; il affecte une sagesse, une réserve... pas un sou de dettes sur le pavé de Paris.

LE VICOMTE.

C'est qu'il a quelques défauts cachés. Il faut que je le convertisse.

(La duchesse sort; Goberville la suit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Où donc étais-tu hier, vicomte ? nous t'avons attendu.

LE VICOMTE.

J'ai soupé avec la Saint-Huberti ; nous étions là une demi-douzaine de philosophes titrés, qui avons

moralisé toute la nuit autour d'un tapis vert. Voisenon nous a chanté des couplets charmans de Favart. Sophie Arnoult était tout esprit, et moi tout oreilles.

LE MARQUIS.

On a joué ?

LE VICOMTE.

Pour passer le temps.

LE MARQUIS.

Tu as perdu ?

LE VICOMTE.

Une bagatelle, mille écus; c'est-à-dire nous sommes deux qui les avons perdus, moi, et celui qui me les a gagnés.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas d'ordre, vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas comment je fais. J'ai quarante mille livres de rente, je fais à peu près pour autant de dettes par an, ce qui me complète un revenu de quatre-vingt mille francs. Eh bien, je suis gêné.

LE MARQUIS.

Est-ce que tes créanciers veulent te faire décréter ?

LE VICOMTE.

Je ne m'en inquiète pas; mais ces drôles-là s'avisent de perdre patience, après cinq ou six ans! ils prétendent que je jette mon argent par les fenêtres. Il faudra que je leur fasse prendre ce chemin-là pour courir après. Mais toi, marquis, est-ce que tu te jettes dans la réforme ?

LE MARQUIS.

Cette petite Julie me tourne la tête; j'en suis fou.

LE VICOMTE

Sérieusement ?

LE MARQUIS.

Tu l'as vue ici, et toi-même tu en étais enchanté. Fille d'un négociant qui avait eu le bonheur d'être utile à notre famille, orpheline dès son bas âge, Julie a été recueillie par les soins de la duchesse ; elle a passé son enfance avec ma sœur, mon frère et moi. Il s'est établi entre nous une certaine familiarité, tout en gardant les distances, qui m'a permis d'apprécier son charmant caractère. Julie a dix-huit ans ; je n'ai jamais vu de traits plus gracieux. Je pensais que l'habitude de vivre dans le grand monde la disposerait à m'écouter favorablement ; mais, soit un reste de timidité bourgeoise dont elle n'a pu se défaire entièrement, soit l'ascendant qu'exerce encore sur elle son frère, espèce de mauvais sujet, qui affecte des idées d'honneur, d'indépendance...

LE VICOMTE.

Tout le monde s'en mêle.

LE MARQUIS.

Julie n'a pas reçu l'aveu de mon amour avec cette reconnaissance que son éducation me faisait espérer. Elle a des principes ; et puis ce frère, M. Raymond, qui ne la quitte pas d'un moment, trouve mauvais qu'on fasse la cour à sa sœur.

LE VICOMTE.

Il ne te gênera plus.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE VICOMTE.

Avant-hier soir il a été racolé sur le quai de la Ferraille, et demain on le fera partir pour Thionville, où le régiment de Brie est en garnison.

LE MARQUIS.

Mais c'est charmant ; me voilà débarrassé d'un surveillant très incommode. Abandonnée à elle-même , une jeune fille ne résiste point aux séductions du rang, de l'opulence, et surtout au langage d'une passion véritable. Oh, je l'aime ! Il y a un mois que la duchesse l'a envoyée auprès de ma sœur, à la campagne, et depuis qu'elle n'est plus à Paris, j'y pense à tout moment. Je serais, d'honneur ! le plus malheureux des hommes, s'il fallait renoncer à la possession de l'adorable Julie.

LE VICOMTE.

Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah, mon frère ! je vous trouve à propos. Je viens vous demander un service.

LE MARQUIS.

Un service ! à moi chevalier ; c'est la première fois que tu mets mon amitié à l'épreuve ; parle, que désires-tu ? je suis tout à toi.

LE CHEVALIER.

Vous partagerez mon indignation. Le jeune Ray-

mond, le frère de Julie, victime d'un complot affreux, vient d'être enrôlé par force, par ruse; il est soldat!

LE MARQUIS.

Je t'en demande pardon, mais je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux là dedans.

LE CHEVALIER.

Comment! un misérable privera de sa liberté un homme honnête; il abusera de sa crédulité, de son ignorance pour lui faire contracter un engagement!

LE VICOMTE.

Et comment tiendrait-on les régimens au complet?

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis faire, c'est de le recommander à son colonel.

LE CHEVALIER.

Quoi, mon frère!...

LE MARQUIS.

Que Raymond serve, il est fait pour cela; qu'y a-t-il de déshonorant à servir?

LE CHEVALIER.

Rien, si tout le monde partageait le sort de Raymond.

LE VICOMTE.

Vous voudriez qu'un gentilhomme tirât à la milice?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? la profession des armes a besoin d'être honorée par ceux qui l'exercent; on dirait, à la façon dont l'armée se recrute, que l'état de soldat est une punition réservée aux mauvais sujets du royaume, ou un piège tendu aux pauvres diables.

LE MARQUIS.

Mais en vérité, chevalier, voilà des idées toutes singulières ; prenez-y garde.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS ; LA DUCHESSE, GOBERVILLE.

LA DUCHESSE, à Goberville.

C'est bien, je suis contente, et ne vous oublierai pas.

LE CHEVALIER.

Ma mère, vous avez désiré me voir, et je m'empresse d'obéir à vos ordres.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Des sièges. (Les laquais approchent les fauteuils. Au vicomte qui veut sortir.) Vicomte, vous êtes l'ami de la famille, et à ce titre vous pouvez prendre place. (Au marquis et au chevalier.) Asseyez-vous. (On s'assied. Goberville reste debout derrière le chevalier.) M. le duc votre père, qui est à Versailles, et qui ne cesse de penser à l'agrandissement de sa famille, vient de m'envoyer ses ordres ; il a fixé d'une manière irrévocable le sort de ses enfans. Votre sœur entre définitivement au couvent.

LE CHEVALIER.

Quoi, ma sœur!...

LA DUCHESSE.

Ne m'interrompez pas.

LE CHEVALIER, à part.

Pauvre Ernestine!

LE VICOMTE.

La mienne a pris ce parti-là.

LA DUCHESSE, au marquis.

Mon fils, le roi vous donne en propriété le premier régiment de cavalerie étrangère qui vaquera au département de la guerre. En attendant, le prince de Montbarey vous attache à la cavalerie hongroise.

LE MARQUIS.

Ah, madame !

LA DUCHESSE.

Et vous épousez le plus riche parti de France, mademoiselle de la Morandière, que nous avons le bonheur de recevoir aujourd'hui avec sa famille. C'est en son honneur que le bal de ce soir a lieu.

LE VICOMTE, au marquis.

Belle hypothèque pour tes créanciers.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là ont un bonheur!...

LA DUCHESSE.

Grace à cette dot immense, le procureur Goberville se charge de dégrever nos biens, de tout libérer.

LE CHEVALIER.

Cela sera d'autant plus facile à monsieur, que c'est lui qui depuis long-temps embrouille nos affaires domestiques.

LE VICOMTE.

Il faut bien que quelqu'un s'en charge. On n'a pas une fortune pour la gérer soi-même ; vous ne voudriez pas qu'un gentilhomme fit ses affaires en personne.

LE CHEVALIER.

Où serait donc l'inconvénient ?

GOBERVILLE.

Pure plaisanterie. Monsieur le chevalier sait trop ce qu'il se doit à lui-même pour descendre jusque-là.

LA DUCHESSE.

Pour vous, mon fils, votre père ne vous a point oublié : ne pouvant rien distraire de nos biens, qui reviennent tous à votre aîné, le duc vous a placé dans une situation qui concourra à l'illustration de notre famille, et à votre avantage personnel. Vous serez chevalier de Malte.

LE VICOMTE.

Il y a des chevaliers qui sont devenus grands-mâîtres ; c'est une perspective.

LE CHEVALIER.

Madame, je sens ce que je dois à vos bontés, à celles de mon père ; la carrière qu'il m'ouvre a ce qu'il faut pour satisfaire une ame ambitieuse, mais il m'est impossible de la suivre.

LA DUCHESSE.

Plaît-il ?

LE CHEVALIER.

Privé de la fortune de mon père, je veux m'en créer une par mon travail, mes spéculations, mon industrie.

LA DUCHESSE.

Qu'osez-vous dire, mon fils !

LE VICOMTE.

Un gentilhomme négociant !

LE CHEVALIER.

Pourquoi non ? le préjugé qui me prive des biens de mon père me forcera-t-il à mourir d'orgueil et de misère ? Ce n'est point parce qu'il me froisse, mais je ne saurais concevoir cet usage barbare, qui dépouille les enfans d'un même père pour en enrichir un seul. Pourquoi ce partage injuste, qui donne tout à l'un, enlève tout aux autres ? Ma sœur et moi sommes sacrifiés à mon frère, et cependant nous sommes comme lui vos enfans, nous sommes votre sang, nous avons droit aux mêmes avantages ; et croyez bien qu'il n'est pas question de la fortune, les biens me tentent peu ; mais par cela même que tout l'avenir de la famille repose sur lui, qu'il doit en continuer, en transmettre l'illustration, l'aîné devient souvent l'unique objet de la tendresse paternelle ; on l'accable seul des noms les plus tendres, et lui-même s'accoutume tellement à cette injuste exception, qu'il dédaigne ses frères, ses sœurs ; ce ne sont à ses yeux que des étrangers dont il se détache, ou des esclaves dont il se fait le protecteur. (Il se lève.)

LA DUCHESSE, se levant.

Mon fils !

LE MARQUIS, se levant.

Chevalier !

LE CHEVALIER.

Et lorsqu'une fois les liens du sang sont rompus, qui sait jusqu'où peut aller le ressentiment de celui qu'on repousse, qu'on humilie ? La patience manque

souvent aux opprimés. Les divisions domestiques sont affreuses. Deux frères réduits à se haïr...

LE MARQUIS, allant au chevalier.

Se haïr!

(Les laquais retirent les sièges.)

LE CHEVALIER, prenant la main du marquis.

Ah! je ne demande pas mieux que de t'aimer.

LA DUCHESSE.

Voilà le fruit de vos lectures philosophiques. C'est là l'éternel langage des savans, des auteurs au milieu desquels vous passez votre vie. (Elle passe auprès du chevalier.)

LE CHEVALIER.

Pourriez-vous m'en blâmer, madame? mon père les protège.

LA DUCHESSE, passant auprès du chevalier.

Il les protège, mais il ne les fréquente pas. Un gentilhomme doit tenir son rang. Mais d'après tout ce que je vois, je ne serais point étonnée d'apprendre un jour (Regardant le chevalier.) que monsieur se mêlât d'écrire.

LE VICOMTE.

Ah, madame! le chevalier a trop de naissance pour cela.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc, vicomte? La littérature compte des noms illustres parmi nous: Buffon, Languet, Choiseul, Boufflers, Florian, écrivent; et voilà bientôt soixante ans que le duc de Richelieu est de l'Académie française.

LE VICOMTE.

C'est une folie de jeunesse. Au reste, il sait par-

faitement ce qu'il se doit à lui-même; car j'ai reçu avant-hier un billet du vieux maréchal, qui ne ressemble en rien à ceux de ses confrères de l'Académie. Nous avons aussi notre orthographe, nous autres.

LE CHEVALIER.

Croyez, madame, que mes liaisons ne me feront point oublier ce que je dois à mon nom, et que mes lectures n'altéreront jamais mon respect pour ma mère. Je puis vous le prouver à l'instant même : daignez m'accorder un moment d'entretien; j'essaierai de dissiper vos préventions, et, après m'avoir entendu, vous déciderez vous-même de mon sort.

(Le marquis et le vicomte sortent. Goberville sort après eux.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA DUCHESSÉ.

LA DUCHESSÉ, à son fils.

Je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Victime d'un ordre de choses qui me prive de tous les avantages accordés à mon frère, je me suis depuis long-temps résigné à la distance que le sort a mise entre nous. Je pardonne au marquis sa fortune, ses titres, et je ne sollicite de vos bontés que la permission de vivre obscur, et peut-être heureux.

LA DUCHESSÉ.

Est-ce là cette soumission dont vous me parliez?

LE CHEVALIER.

Mon cœur renferme un secret dont je vous dois l'aveu. La compagne, l'amie de ma sœur, cette jeune et intéressante orpheline que vous avez recueillie dans votre hôtel, et dont vous faisiez si souvent l'éloge...

LA DUCHESSE, *souriant.*

Julie!

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu la voir sans l'aimer; tant de vertus, de graces, de talens, m'ont inspiré l'amour le plus sincère. Daignez m'accorder la main de Julie. Si vos regards sont blessés par cet hymen, dès que je serai son époux, nous partirons, nous quitterons la France.

LA DUCHESSE, *froidement.*

Cette union est impossible.

LE CHEVALIER.

Julie connaît et partage mon amour; le ciel a reçu nos sermens.

LA DUCHESSE.

Je vous le répète, chevalier, cette union est maintenant impossible, et vous en connaîtrez bientôt vous-même les raisons. Mon fils, on ne met point en défant la vigilance maternelle; cette folle passion que vous avez cru me cacher, j'en ai suivi tous les progrès, j'en ai calculé les dangers, j'en ai prévenu les suites; et ma prudence a élevé entre vous et Julie une barrière insurmontable.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ma mère?

LA DUCHESSE.

Vous me remercerez un jour du parti que j'ai pris. Croyez-moi, mon fils, n'irritez point le duc par une résistance inutile, et soumettez-vous aux ordres de votre père.

(La duchesse sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul*.

Me soumettre! ah! quand je le voudrais... Mais quelle est donc cette barrière que la volonté de ma mère a opposée à mon amour? Aurait-elle forcé Julie à s'immoler avec ma sœur? le même lieu serait-il destiné à ensevelir deux victimes de l'orgueil et de l'ambition?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'attendais le départ de ma mère pour te gronder. La façon dont tu t'es exprimé m'a fait une peine... Est-ce ma faute à moi, chevalier, si j'hérite des biens de la famille? C'est un ordre, un usage établi auquel j'ai dû me conformer. Mais il se présente une circonstance merveilleuse pour te rendre aussi riche que moi.

LE CHEVALIER.

Merci, mon frère ; gardez les biens qui vous attendent.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de ceux-là ; épouse l'héritière qu'on me propose.

LE CHEVALIER.

Moi !

LE MARQUIS.

Il y a cent cinquante mille livres de rente ; la jeune personne n'a rien de désagréable. Quant à son caractère... Elle a un fort beau château en Normandie , où elle peut se retirer ; et une fois mariés , vous ne vous verrez plus , si cela vous fait plaisir.

LE CHEVALIER, *souriant.*

Voilà un bonheur conjugal tout-à-fait digne d'envie. Mon frère , si j'étais encore libre , je ne voudrais pas d'un mariage où le cœur ne serait pour rien ; jugez si je puis l'accepter quand j'aime.

LE MARQUIS.

Moi aussi , j'aime ; mais ce n'est pas une raison. Tous les jours on aime une jeune fille , et on épouse une demoiselle.

LE CHEVALIER.

Je respecte , j'honore celle que j'aime ; jamais on ne fut plus digne d'estime que Julie.

LE MARQUIS.

La pupille de ma mère ?

LE CHEVALIER.

J'ai juré qu'elle serait ma femme , et je tiendrai parole.

LE MARQUIS.

Y penses-tu , chevalier ? Que cette jeune fille ait été l'objet de tes soins ; qu'elle t'ait inspiré , comme à moi , le désir de lui plaire , à la bonne heure ; mais l'épouser...

LE CHEVALIER.

Que lui reprochez-vous ? son peu de fortune ? n'est-il pas une suite des sacrifices faits par son père à notre famille ? Son éducation ? elle a partagé celle de ma sœur.

LE MARQUIS.

Et sa naissance ? Non , chevalier , tu ne nous affligeras pas par une telle mésalliance. Moi aussi , je n'ai pu me défendre des attraits de Julie : je l'adore ; mais le ciel m'est témoin que je n'ai jamais songé à l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez la séduire ?

LE MARQUIS.

L'honneur de ma famille avant tout.

LE CHEVALIER, s'échauffant.

Et c'est en préparant le malheur, l'opprobre d'un être vertueux , sans défense , que vous prétendez honorer le nom de vos aïeux ?

LE MARQUIS.

Chevalier, ce langage...

LE CHEVALIER, furieux.

Voilà donc les prérogatives du rang, les nobles desseins du marquis de Surgy ? Ah ! ne vous y trompez pas... votre sang paierait l'outrage fait à Julie.

LE MARQUIS.

Silence, chevalier; on vient. C'est le fils de notre fermier.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; GÉRARD.

GÉRARD.

Pardon, messieurs, je vous dérange; vous étiez en affaires.

LE CHEVALIER, se remettant.

Non, non, Gérard, tu ne pouvais venir plus à propos.

LE MARQUIS.

Eh bien! et ton père, nos fermes, nos vassaux, nos troupeaux?

GÉRARD.

Monsieur le marquis, vous êtes bien bon. Mon père, malgré son grand âge, travaille encore beaucoup à la terre, et se porte à merveille; vos fermes sont dans le meilleur état; monsieur le duc vient d'en renouveler le bail à mon père et à mon frère aîné; et quant à moi, il vient de m'arriver un bonheur... Dieu bénisse madame la duchesse et toute sa famille.

LE CHEVALIER.

Un bonheur, Gérard! et tu n'en as encore rien dit à ton frère de lait!

GÉRARD.

Monsieur le chevalier, c'est que ce bonheur-là

m'est venu comme un coup de foudre. Il s'agit pour moi d'un établissement.

LE CHEVALIER.

C'est une bonne affaire ?

GÉRARD.

Ah ! c'est mieux que je ne méritais.

LE MARQUIS.

Quelque bonne grosse fermière bien à son aise.

GÉRARD.

Non , monsieur le marquis , une brave et digne demoiselle , sans fortune , mais à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre ; et me voilà à Paris , où , comme je vous l'ai dit , je viens m'établir avec la protection de madame votre mère. Je loge là , derrière l'hôtel Surgy.

LE CHEVALIER.

Je t'en fais compliment. Et comment cela est-il arrivé ?

GÉRARD.

Vous savez qu'il y a environ un mois , M^{lle} Ernestine , votre sœur , vint habiter le château de Saint-Maurice. Elle avait avec elle une jeune demoiselle.

LE MARQUIS ET LE CHEVALIER.

Julie !

LE CHEVALIER.

Achève.

GÉRARD.

Oui , monsieur , elle était si jolie , si aimable , que je l'aimais rien qu'à la voir ; mais pour y penser , je n'aurais jamais osé , si ce brave M. Goberville , votre

intendant , qui alors était au château , n'en avait écrit à madame votre mère , qui m'a donné une dot , son consentement , la promesse d'un établissement ; et , depuis jeudi dernier , nous sommes mariés.

LE CHEVALIER.

Mariés !

GÉRARD.

A la paroisse de Saint-Maurice , par le chapelain de la duchesse.

LE CHEVALIER , à lui-même , à mi-voix.

Je comprends maintenant les paroles de ma mère :
« J'ai élevé une barrière insurmontable. »

LE MARQUIS , à part.

Ah ! ce drôle de Goberville se mêle de ces intrigues-là !

GÉRARD.

Mon bon monsieur le chevalier , excusez ; si je ne vous ai pas prévenu plus tôt , vrai , ce n'est pas ma faute ; je sais combien vous vous intéressez à moi.

LE MARQUIS , à part.

Je n'en aurai pas le démenti ; allons trouver le vicomte. (Il passe près du chevalier et lui prend la main.) Eh bien , chevalier , tu vois ; tandis que nous nous disputons le cœur de Julie , ce rustre était plus heureux que nous. (En sortant.) Sans adieu , monsieur Gérard ; je vous félicite. Présentez mes hommages à votre charmante épouse.

GÉRARD.

Monsieur le marquis , c'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARQUIS, à part.

Oui, parbleu, je te ferai cet honneur-là.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GÉRARD.

GÉRARD.

Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier? vous êtes triste, pensif.

LE CHEVALIER.

Moi!... oui, je pense.

GÉRARD, avec bonhomie.

Vous soupirez, vous n'êtes pas heureux, vous qui méritez tant de l'être; mon mariage vous rappelle peut-être quelque chagrin, quelque inclination contrariée. (Le chevalier fait un mouvement.) Ah, pardon! ce que je dis là n'est pas par curiosité au moins; mais quand on est heureux, on voudrait que tous ceux qu'on aime, qu'on respecte, le fussent aussi. Ce n'est pas l'embarras, si je suis heureux, moi, mademoiselle Julie ne l'est guère.

LE CHEVALIER, vivement.

Comment?

GÉRARD.

Vous savez bien ce qui est arrivé à Raymond son frère; ils l'ont enrôlé.

LE CHEVALIER.

Oui, je l'avais oublié.

GÉRARD.

Toute la journée elle ne fait que pleurer.

LE CHEVALIER, vivement.

Elle pleure!

GÉRARD.

Elle aime tant son frère! elle lui est si attachée!
Nous savons que Raymond s'est déjà réclamé de vous,
qu'il vous a écrit. Eh bien, y a-t-il quelque espoir?

LE CHEVALIER.

J'en avais déjà parlé; mais je verrai moi-même son
colonel. Quel est-il?

GÉRARD.

Régiment de Brie, colonel Fouquet.

LE CHEVALIER.

Colonel Fouquet! c'est un parent du vicomte, et
je saurai par lui...

GÉRARD.

Tenez, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci,
sans doute dans l'intention de vous en parler aussi.
Moi, je vais le voir en attendant, ce beau-frère, le
consoler, lui porter quelque argent.

LE CHEVALIER,

Gérard, dis à Raymond que si je ne puis pas le
délivrer, nous partirons ensemble.

GÉRARD.

Oui, monsieur le chevalier. (Bas à sa femme, qui entre en
lui montrant le chevalier.) Il n'est pas heureux; c'est bien
dommage!

(Il sort : moment de silence.)

SCÈNE XI.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, fort embarrassé, et n'osant regarder Julie.

Je ne m'étais point préparé à recevoir la visite d'une personne...

JULIE, vivement, et avec la plus grande douceur.

Ah, monsieur de Surgy! je ne viens point me plaindre d'un malheur qu'hélas! je ne pouvais prévoir : ne craignez de ma part aucun reproche.

LE CHEVALIER, étonné, avec amertume.

Des reproches! vous plaindre, vous, Julie! et de quoi?

JULIE.

Vous avez raison; orpheline, pauvre, sans naissance, de quoi me plaindrais-je? J'eus tort de croire à vos sermens.

LE CHEVALIER.

Oh! vous avez un tort encore plus grand, c'est celui d'avoir oublié les vôtres.

JULIE.

Les miens!

LE CHEVALIER.

Ici, à cette même place, ne jurâtes-vous pas d'être à moi, de n'être qu'à moi? Le temps, l'absence, disiez-vous, seraient sans influence sur cet engagement; ma mort même ne devait pas le rompre! Eh bien! deux mois se sont à peine écoulés depuis cette promesse, je vis, et vous êtes la femme d'un autre!

JULIE.

Qu'ai-je fait, que suivre vos conseils, que vous obéir?

LE CHEVALIER, étonné.

M'obéir!

JULIE, lui donnant plusieurs lettres.

Tenez, reprenez ces lettres que je vous rapporte.

LE CHEVALIER, les prenant.

Ces lettres!

JULIE.

Leur lecture m'a fait assez de mal.

LE CHEVALIER, lisant les lettres.

Ma signature! Non, non, Julie, ces lettres ne sont pas de moi; je ne les ai jamais écrites.

JULIE.

Est-ce bien possible? cette écriture...

LE CHEVALIER.

N'est pas la mienne.

JULIE.

Dieu!

LE CHEVALIER.

Vos yeux ont cependant pu s'y tromper; mais votre cœur...

JULIE.

Ah, malheureuse!

LE CHEVALIER.

Je frémis du soupçon. Ces lettres vous ont été remises...

JULIE.

Par M. Goberville.

LE CHEVALIER.

L'infame!

JULIE.

Au nom de madame la duchesse.

LE CHEVALIER, anéanti

De ma mère!

JULIE.

Charles, elle savait tout. Elle me peignit votre changement comme un bienfait de la Providence, qui, en m'éclairant sur la légèreté de votre caractère, me préservait d'une union qui aurait fait le malheur de ma vie et le désespoir de votre famille. Votre mère fit plus encore : pour me détacher entièrement de vous, pour me sauver, pour me garantir d'une faiblesse que je ne prenais pas la peine de cacher, elle m'amena à lui promettre de donner ma main...

LE CHEVALIER.

N'achevez pas. Ah, Julie! je crois que j'aurais mieux aimé vous trouver coupable; du moins je serais le seul à plaindre. Mais vous êtes innocente, vous avez été abusée, trompée par ceux même qui vous devaient secours et protection. Notre amour effrayait leur orgueil, et cet orgueil a étouffé tous les sentimens de la nature. On m'a calomnié; et vous avez pu croire...

JULIE.

C'était votre mère, ma bienfaitrice.

LE CHEVALIER.

Non, leur perfidie n'a pu briser des nœuds que le temps avait consacrés; elle n'a pu m'enlever votre cœur, me priver d'un bien qui m'appartenait, qui

m'appartient encore. Oui, Julie, en dépit de leurs exécrables ruses, tu n'as pas cessé d'être à moi; viens, fuyons ensemble.

JULIE.

Eh! monsieur Charles, partout où j'irai je n'en serai pas moins la femme de Gérard.

LE CHEVALIER.

Sa femme!

JULIE.

Gérard est un honnête homme, qui vous respecte, qui vous aime, qui donnerait son sang pour vous. Je ne suis que malheureuse, vous ne voudriez pas me rendre coupable.

LE CHEVALIER.

Coupable, toi! Non, Julie, je respecterai dans la compagne d'un autre celle que j'avais choisie moi-même; mais je ne serai point témoin de son bonheur, je ne vous verrai plus.

JULIE.

Vous songez à nous quitter!

LE CHEVALIER.

Il le faut; je ne saurais plus vivre dans un pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu, tous les sentimens généreux; où l'on immole à sa vanité jusqu'au bonheur de son fils. Mais avant de partir, je veux au moins te rendre un dernier service; je veux rendre à ton frère la liberté qu'on lui a injustement ravie : et après cela, s'il veut me suivre, je l'emmène; il ne me quittera plus, ce sera mon compagnon, mon ami, et à lui du moins je pourrai parler de toi.

JULIE.

Charles! ah, que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

On vient; tais-toi : ici il n'est pas même permis de pleurer.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Madame Gérard, madame la duchesse vous demande.

JULIE.

J'y cours, monsieur. (Bas à Charles.) Mais je vous verrai encore, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Non, plus jamais.

JULIE, à part, s'essuyant les yeux qu'elle lève au ciel.

Ah, Charles!

(Elle sort.)

LE VICOMTE, la regardant aller.

Le marquis a raison : cette petite femme est charmante; elle mérite bien ce qu'il veut faire pour elle.

LE CHEVALIER.

Vicomte, j'apprends une chose assez singulière : l'homme dont je parlais ce matin au marquis, le frère de Julie, est enrôlé dans le régiment de votre oncle, du marquis de Fouquet.

LE VICOMTE.

Vraiment! c'est fort heureux pour lui.

LE CHEVALIER.

Très heureux ; car j'espère que vous ne me refuserez pas son congé.

LE VICOMTE.

Son congé ! y pensez-vous, chevalier ? cela fera un superbe grenadier pour la compagnie de Saint-Féréol.

LE CHEVALIER.

Mais cet homme ne s'est point donné volontairement ; on a surpris sa signature.

LE VICOMTE.

Quand on aurait employé un peu de ruse, le grand mal ! un homme de cinq pieds huit pouces mérite bien qu'on se donne un peu de peine pour l'engager.

LE CHEVALIER.

On l'a arraché à ses occupations, on a détruit son avenir.

LE VICOMTE.

Du tout ; avec du zèle, il peut devenir caporal, sergent.

LE CHEVALIER.

Vicomte, très sérieusement, il me faut le congé de Raymond.

LE VICOMTE.

Eh, mon dieu ! chevalier, vous êtes bien bon de vous occuper de ces gens-là. Qu'ils servent, c'est leur affaire : vous me surprenez toujours avec vos idées de philanthropie, comme ils appellent cela. Je ne sais pas de quel siècle vous êtes, mais ce n'est pas du nôtre. Vous voilà comme le duc de Mirau, le baron du Sausay, le comte de Grand-Maison, qui se font à tous propos les défenseurs d'un tas de pauvres diables.

LE CHEVALIER.

Ne sont-ce pas des hommes comme nous ?

LE VICOMTE.

C'est précisément là ce qu'ils disent ; mais voilà de ces erreurs que je ne pardonnerais pas même à mon père. Eh, non ! mon cher, ce ne sont pas des hommes comme nous ; ils sont nés pour toute autre chose. Notre lot, à nous, c'est le plaisir partout où il se trouve ; et je voudrais bien savoir ce que nous autres gens de qualité deviendrions avec vos principes : il faudrait donc reculer devant le moindre obstacle, professer, comme vous, un respect ridicule pour le nœud conjugal ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'aussi, monsieur, rien n'est plus respectable.

LE VICOMTE.

A vos yeux, mais aux nôtres... Dès qu'un mari nous gêne, nous avons toujours des moyens de l'éloigner.

LE CHEVALIER.

Et vous osez l'avouer !

LE VICOMTE.

Est-ce que ce n'est pas juste ? Aujourd'hui même je viens de rendre un service éminent à votre frère. Ce pauvre marquis, il est fou d'une jeune fille que je ne vous nommerai pas. (Riant.) Elle s'est mariée il y a trois jours ; un autre se désolerait ; mais le marquis est un véritable philosophe, il n'y renonce pas.

LE CHEVALIER.

Il conserverait des espérances !

LE VICOMTE.

Mieux que cela ; à l'aide d'un ordre surpris et de quelques agens subalternes, ce soir nous enlevons le mari.

LE CHEVALIER.

Et vous ne craignez pas...

LE VICOMTE.

Qu'il se révolte, qu'il crie à l'injustice ? Il se passera deux ou trois mois avant que sa plainte ne parvienne au chancelier, qui ne plaisante pas, lui. Nous avons là quelques mauvais sujets de commis qui nous sont dévoués. Trois mois, ce sera tout juste le temps nécessaire pour que le marquis ne pense plus à la belle ; alors rien ne s'opposera plus à la liberté du mari.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'espérez pas que je vous laisse commettre une action aussi infame. C'est donc pour cela que vous la priviez de son frère, que vous lui ôtiez son défenseur ?

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Que si quelqu'un s'avise de causer la moindre peine à Julie, c'est à moi, à moi seul qu'il aura affaire.

LE VICOMTE.

Comment ! vous saviez...

LE CHEVALIER.

Je prends Gérard sous ma protection.

LE VICOMTE, à demi-voix.

Bon, j'entends, c'est une autre manière... Mais, chevalier, je crains bien que vous n'arriviez trop tard. D'ailleurs, votre frère est l'aîné; et au moment où je vous parle nos gens sont chez lui à l'attendre.

LE CHEVALIER.

Malheureux! quelle horreur! vous m'en rendrez raison!

LE VICOMTE.

Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien.

(On entend ici le bruit de l'orchestre.)

LE VICOMTE.

Le bal commence; entendez-vous cet air nouveau? la Camargo.

LE CHEVALIER.

Eh! que m'importe?

LE VICOMTE.

Il m'importe à moi : les convenances avant tout.

LE CHEVALIER, voulant l'arrêter.

Un mot.

LE VICOMTE.

Impossible; votre mère ne doit rien soupçonner de ce qui se passe; mais après le bal je suis à vous.

(Il entre dans la salle du bal.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *seul*.

La priver de son mari! de son frère! Et voilà la protection qu'on lui accorde! Non, ce double forfait ne s'accomplira pas. Mais où trouver Gérard, et comment le prévenir?

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, JULIE. *Julie sort de chez la duchesse.*

LE CHEVALIER.

Ah, c'est vous, Julie! le ciel en soit loué!

JULIE.

Vous qui ne vouliez plus me revoir, qu'avez-vous donc? N'entrez-vous pas dans la salle du bal, où l'on vous attend sans doute?

LE CHEVALIER, *sans l'écouter.*

Où est votre mari?

JULIE.

A la caserne de Raymond, où je vais le trouver pour retourner ensemble chez nous.

LE CHEVALIER.

Gardez-vous-en bien; qu'il n'y retourne jamais, sa liberté est menacée.

JULIE.

O ciel! mon mari!

LE CHEVALIER.

Et ce ne sont point les seuls dangers qui l'attendent. Mais je déjouerai leurs infames complots. Que Gérard se cache seulement jusqu'à ce soir.

JULIE.

Mais où lui trouver un asile ?

LE CHEVALIER, réfléchissant.

Où ? chez M. le duc de Penthièvre. Si ce digne prince était à Paris, l'autorité de son nom, de ses nobles vertus, nous protégerait. N'importe, je vais vous conduire à son hôtel ; il est ouvert à tous les infortunés : son homme de confiance vous y recevra. Pendant ce temps, je me procurerai des chevaux. Dans deux heures j'irai vous chercher, et demain vous serez loin de Paris.

JULIE, se jetant dans ses bras.

Ah ! comment vous remercier !

LE CHEVALIER.

En me donnant la force de t'oublier. On vient, je les entends ; leurs fêtes me poursuivent jusqu'ici. (Se dégageant des bras de Julie.) Julie ! Julie ! pense à Gérard.

(Julie pousse un cri, s'arrache des bras du chevalier, et se précipite vers la porte à gauche, tandis que celui-ci sort par la porte à droite.)

PENDANT.

DRAME.

Le théâtre représente une boutique de perruquier, garnie de ses accessoires, et ornée de gravures de l'époque. Le fond est fermé par un vitrage. A gauche de l'acteur, la porte d'un cabinet et une croisée faisant face au spectateur. A droite, une porte qui conduit à un petit caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, à droite, travaillant; de l'autre côté, GÉRARD, achevant de s'habiller devant un miroir.

GÉRARD.

Femme, serre mon gilet et ma carmagnole, et donne-moi mon uniforme; voilà bientôt l'heure.

JULIE.

Tu vas déjà à la section?

GÉRARD.

Il le faut bien, j'y suis de garde.

JULIE.

Quand je ne te vois pas, je tremble toujours.

GÉRARD.

Et voilà le mal; il faut du cœur, de la fermeté. Si dans ces jours de terreur les honnêtes gens se soutenaient, ils seraient les plus forts; car, quoi qu'on en dise, ils sont encore les plus nombreux: mais ils s'en

vont , ou ils se cachent ; alors les autres se montrent ; c'est tout naturel.

JULIE.

Et toi , qui t'exposes tous les jours...

GÉRARD.

Moins que tu ne crois ; ils sont encore plus bêtes que méchants , si c'est possible. Perruquier patriote , mon peigne et mon civisme me donnent accès chez tous leurs gros bonnets. Grace à mon jargon patriotique , je passe pour un chaud , même aux yeux des plus ardents ; ce qui m'a mis en haute estime auprès de nos *Aristides* du faubourg Antoine. Sans qu'ils s'en doutent , je leur ai fait faire plus d'une bonne action dont ils sont innocens , et qui leur comptera peut-être un jour comme s'ils l'avaient faite exprès.

JULIE.

Toi qui sais toutes les nouvelles , en as-tu de la famille Surgy ?

GÉRARD.

Tous proscrits , dispersés. Le marquis a émigré , et sans doute dans ce moment il est à Coblenz.

JULIE.

Et son frère le chevalier ? au moins celui-là ne doit avoir rien à craindre. Depuis son retour d'Amérique , il a toujours continué de servir en France : on l'a vu , dans les jours de péril , s'armer pour la défense du trône , et plus tard pour celle de nos frontières , où il a fait des prodiges de valeur , remporté des victoires.

GÉRARD.

Mais dans ces temps-ci cela ne suffit pas.

JULIE.

Que veux-tu dire? et d'où viennent ces tristes pensées? qu'as-tu donc?

GÉRARD.

Rien.

JULIE.

Aurais-tu encore des soupçons contre lui?

GÉRARD.

Moi! soupçonner notre ami, notre bienfaiteur, celui à qui je dois tout! Et que pourrais-je lui reprocher? de t'avoir aimée? c'est si naturel! moi-même je t'aime comme le premier jour. Dans cette misérable boutique, si peu faite pour toi, quand je suis occupé après une pratique, je m'arrête souvent pour te regarder avec admiration, et, si j'osais, je me mettrais à genoux devant toi; mais un mari, ça serait suspect.

JULIE.

Et de ce temps-ci il y a du danger à être dans les suspects.

GÉRARD.

Oui, vraiment.

JULIE.

Aussi, et s'il est vrai que tu m'aimés, dis-moi la vérité : il y a quelque chose que tu médites, et que tu me caches.

GÉRARD, embarrassé.

Moi!

JULIE.

Oui; cette nuit, tu t'es levé sans bruit, tu es des-

centu ici , dans la boutique ; je t'ai entendu parler à voix basse avec quelqu'un. Est-ce quelque danger qui nous menace ?

GÉRARD.

Non , sans doute.

JULIE.

N'importe , je veux tout savoir ; as-tu des secrets pour moi ?

GÉRARD.

Non ; mais attendons à ce soir : ce soir je te dirai tout , et tu m'approuveras , je l'espère ; mais c'est à cause de cela qu'il faut absolument exécuter le projet dont je te parlais l'autre jour.

JULIE.

Quoi ! encore ce divorce ?

GÉRARD.

Il n'y a que cela qui puisse me rassurer. Je connais ta tendresse , tu es sûre de mon amour ; rien ne nous empêche de divorcer avec confiance , pour quelques jours seulement.

JULIE.

Tu as beau dire , je ne pourrai jamais m'habituer à cette feinte.

GÉRARD.

Il le faut cependant ; il faut prendre garde d'être soupçonné par cette foule d'agens secrets qui circulent dans Paris : tant de gens croient se sauver eux-mêmes en dénonçant les autres , que la délation est à l'ordre du jour.

JULIE.

Oui , les hommes comme ce misérable Goberville.

GÉRARD.

Songe donc que nous sommes presque les seuls du faubourg qui restions unis ; ça peut nous faire du tort : si ces coquins-là se doutent que je suis un bon mari et un honnête homme, ils n'auront plus confiance en moi.

JULIE.

Je le crois bien.

GÉRARD.

Cessant d'être initié à leurs conciliabules, je ne saurai plus rien de ce qu'ils projetteront ; et dès lors il me sera impossible de faire prévenir les braves gens de ce qu'on trame contre eux. Et puis, étant étrangers l'un à l'autre... (à part) si je suis pris, elle ne sera pas compromise.

JULIE.

Que dis-tu ?

GÉRARD.

Je dis que, séparée de moi, tu n'as rien à craindre, on respecte encore les femmes divorcées. Ainsi, c'est décidé, dès ce soir...

JULIE.

Tu le veux ?

GÉRARD.

Ce temps-là ne peut pas durer, et dans quelques jours je t'épouserai en secondes noces. Adieu, ma femme, voilà l'heure qui sonne à l'horloge de la municipalité. Soigne notre ménage, garde notre boutique ; je vais garder la nation.

(Il va prendre son fusil à gauche, il embrasse sa femme, et sort.)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Ah! voilà un brave homme, qui a déjà rendu service à bien des gens qui le méprisaient jadis, et qui un jour l'oublieront peut-être. N'importe, il a fait son devoir, il a eu raison. Ils sont si malheureux! dépouillés de leurs biens, errans, forcés de fuir, voués à la misère, loin de leur patrie, ou à la mort s'ils osent y rentrer; car j'ai lu ces lois terribles qui poursuivent non seulement les proscrits, mais ceux même qui oseraient leur donner asile. Et ce sont des hommes qui ont fait de pareilles lois! Charles, Charles! où es-tu? O mon Dieu! pardonnez-moi; ce n'est pas y penser que de trembler pour lui! Mais qu'entends-je! quel est ce bruit? il y a un rassemblement dans la rue.

(Musique, morceau agité.)

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS, *entrant par la porte de la boutique.*

LE MARQUIS.

Qui que vous soyez, sauvez-moi, donnez-moi asile; les entendez-vous? ils me poursuivent.

(Il jette son chapeau.)

JULIE.

Dieu! qu'entends-je! quelle voix! le marquis!

LE MARQUIS.

Julie ! ô justice céleste ! Eh bien ! tant mieux , je n'irai pas plus loin ; que mon sort s'accomplisse , livre-moi.

(Il s'assied sur une chaise auprès de la table à droite.)

JULIE.

Vous livrer ! y pensez-vous ? Où sont-ils ?

LE MARQUIS.

Dans le faubourg.

JULIE.

Notre maison fait le coin , et au moment où vous avez tourné , ils ont dû vous perdre de vue.

LE MARQUIS.

Oui , pour un instant ; mais ils vont visiter toutes les maisons de cette rue.

JULIE.

Peut-être. Venez là dans ce cabinet. (Montrant le cabinet à gauche. Le marquis entre dans le cabinet, mais reste un instant sur la porte.)

Ciel ! j'entends les tambours ; ils approchent !

(Morceau de musique avec tambours dans le lointain, et crescendo.)

LE MARQUIS, à la porte du cabinet.

O supplice plus cruel que la mort ! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Viennent-ils ?

JULIE.

Hélas ! oui.

LE MARQUIS.

Et pas d'armes pour me défendre !

JULIE.

Cette chambre donne sur la place de l'Égalité ; s'ils entrent , fuyez par là. (Le marquis referme la porte.) Sa mort du moins sera différée ; et peut-être même , si le ciel

le protégé... Mais comment lui donner le temps de s'évader ? (S'asseyant et prenant son ouvrage.) O mon Dieu ! inspirez-moi... Que n'ai-je le sang-froid de Gérard ! mon émotion, mon trouble, vont me trahir.

(Ici finit le morceau de musique avec crescendo de tambours.)

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

La porte de la rue est fermée.

JULIE.

Ah ! c'est vrai ; mon mari a la clef. (Pâle et tremblante.)

Recommandez-vous à Dieu, et moi aussi. (L'air du Muletier.)

Ils approchent, j'entends les soldats, les voici.

(A travers le vitrage du fond, et au dessus des rideaux, on aperçoit les chapeaux des soldats ; on entend sur le pavé le bruit de leurs fusils, qui retentissent. Un commandant de patrouille suivi de quelques hommes entre dans la boutique.)

L'OFFICIER.

Commençons par cette maison-ci.

(Un des soldats s'approche de Julie, qui se met devant la porte du cabinet ; un autre va du côté du caveau à droite.)

GÉRARD, entrant.

Que faites-vous donc, ce n'est pas la peine ; c'est ma maison, et j'en réponds. Cependant, si vous le voulez, voilà la citoyenne qui vous fera les honneurs.

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Il n'y a rien à craindre ; c'est la maison du patriote Gérard.

PLUSIEURS VOIX, dans la rue.

Oui, oui, c'est la maison du patriote Gérard.

GÉRARD, à sa femme.

Adieu, femme. Qu'as-tu donc ? est-ce que la présence des citoyens... Ne crains rien. Je suis à toi tout

à l'heure ; je reviens après la patrouille. (Aux hommes de la patrouille.) Allons, allons, les traînards !

L'OFFICIER.

Un instant, citoyen Gérard, nous allons placer deux sentinelles au coin de la rue, et continuer nos recherches. Marche ! (Ils sortent. On entend l'officier dans la rue dire à haute voix :) Deux factionnaires au coin de la rue.

(Le tambour reprend, et à mesure que le bruit s'affaiblit graduellement, Julie semble renaitre.)

JULIE, ouvrant la porte du cabinet au marquis.

Venez ; nous sommes sauvés, du moins pour le moment.

LE MARQUIS, se jetant dans un fauteuil.

Respirons, je n'en puis plus.

JULIE.

Comment vous trouvez-vous en France, vous qu'on disait émigré ?

LE MARQUIS.

Je m'étais réfugié en Suisse. La marquise ma femme m'a fait passer, par un des nôtres, une lettre qui m'a appris que mon fils Alfred, l'unique rejeton des Surgy, était dangereusement malade. A tout prix j'ai voulu le revoir. J'ai repassé la frontière. Ah, mon enfant ! comme ils ont arrangé cette pauvre France !

JULIE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Et que de tourmens avant de revoir ma famille ! Voyager à pied, moi, le marquis de Surgy ! Tous les soirs des gîtes affreux ! Point de procédés, point d'égards ; et à chaque nouveau visage des inquiétudes

mortelles ! Enfin , après huit jours d'une marche pénible et forcée , profitant d'un moment de désordre à la barrière Saint - Jacques , j'entre dans Paris . Quel spectacle !

JULIE.

Je le sais mieux que vous . Mais , monsieur le marquis , cela ne peut pas durer .

LE MARQUIS.

Nous en disions autant quand nous sommes partis , et tu vois , ça été d'un train !... On confisque nos biens , on brûle , on démolit nos châteaux ; on proscrit nos personnes . Là-bas nos ressources diminuent , rien ne passe . Ils ont saisi à la frontière des fonds qui nous étaient expédiés : c'est une horreur ; et ici c'est encore pis . Après avoir embrassé ma femme et mon fils , j'écris sur-le-champ à Goberville , notre ancien procureur , notre intendant...

JULIE.

Qu'avez-vous fait !

LE MARQUIS.

Pour lui demander un à - compte sur les sommes considérables qu'il a perçues en notre nom . Le drôle me fait répondre qu'il est désolé , mais qu'il n'est plus que le débiteur de la nation .

JULIE.

Lui apprendre que vous êtes à Paris ! quelle imprudence ! lui qui est du comité des recherches !

LE MARQUIS.

Je ne suis plus surpris si , un quart d'heure après sa réponse , les sbires , les alguasils étaient à notre

porte! Obligé de m'évader par une cheminée, de là sur les toits; enfin, ma chère Julie, sans ton généreux secours, je tombais entre leurs mains, et tu sais le sort qui m'était réservé. Mais quand ton mari, quand Gérard va revenir, y a-t-il sûreté pour moi? car lui aussi a un peu donné là dedans.

JULIE.

Comme tant d'autres : dans le commencement, il voyait tout en beau, et s'imaginait qu'on ne voulait que notre bonheur à tous.

LE MARQUIS.

Oui, c'étaient là les idées de mon frère le chevalier.

JULIE.

Mais quand il s'est aperçu qu'on gâtait tout ce qui se faisait de bien, que des intrigans, des scélérats travaillaient pour leur propre compte, et faisaient la guerre à tout ce qu'il y avait en France de grand, d'honnête, de riche, oh! alors...

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'on peut se fier à lui? qu'il n'a point, comme tant d'autres, oublié ses anciens maîtres?

JULIE.

Il n'a oublié que le mal qu'on lui a fait.

LE MARQUIS.

Ah! oui, je comprends. Et mon frère, où est-il en ce moment?

JULIE.

A l'armée du Nord. Nous lui écrirons, et j'espère que son crédit pourra vous sauver.

LE MARQUIS.

Oui, oui, j'accepterai pour ma femme, pour mon fils; car, si ce n'était que pour moi! et ce pauvre vicomte de la Morlière, mon ancien ami?...

JULIE.

Vous savez bien qu'avant nos désastres, il était parti pour rejoindre l'expédition de M. le capitaine de La Peyrouse.

LE MARQUIS.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Et l'on n'a pas eu de ses nouvelles?

JULIE.

Non, monsieur, je ne crois pas. Mais taisez-vous; j'entends chanter dans la rue. C'est mon mari qui revient.

LE MARQUIS, regardant à travers les carreaux.

Eh mais, il n'est pas seul!

JULIE.

Il est avec Morin, le cordonnier du coin, maintenant le citoyen Caracalla, qui dernièrement a été nommé municipal.

LE MARQUIS.

Un municipal!

JULIE.

Celui-là du moins n'est qu'une bête. Mais jusqu'à son départ, cachez-vous toujours, c'est le plus prudent.

(Le marquis rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

CARACALLA, GÉRARD, JULIE.

GÉRARD, posant son fusil.

Encore une faction dans le sac à poudre. M'en voilà délivré, et grace au ciel nous n'avons trouvé personne. Ma femme, un peignoir blanc; c'est le citoyen Caracalla qui vient se faire donner un coup de peigne.

CARACALLA.

J'étais là z'à regarder ces deux factionnaires qui sont au coin de la rue, et quasiment devant ta porte. Ils ne laissent passer personne; mais moi, c'est différent, ils m'ont porté les armes, parce qu'un municipal ça passe partout, ça vat à tout. (Il donne son gilet à Julie. Julie prend le gilet et le place sur une table.) Merci, citoyenne. (Julie lui présente un peignoir.) Dis donc, Gérard, es-tu zà l'ordre du jour? sais-tu le nouveau décret?

GÉRARD.

Lequel?

CARACALLA.

Il est z'enjoint aux citoyens de se tutoyer, sous peine d'être suspects, comme adulateurs. Quelle belle idée! comme c'est patriotique!

JULIE, lui passant le peignoir.

Comment, les hommes tutoieront les femmes? les enfans tutoieront les vieillards?

CARACALLA.

Les prérogatives de la nature.

JULIE.

Et que deviendra le respect, la politesse?

CARACALLA.

Supprimés par décret du 10 brumaire.

JULIE.

Mais comment feront, par exemple, vos domestiques?

CARACALLA.

D'abord, citoyenne, la nation ne reconnaît pas de domestiques. Attache-moi cela. (Montrant les cordons du peignoir.) Elle ne reconnaît que des égaux et des perturbateurs. (Pendant ce temps, Gérard va et vient d'un côté et d'autre dans la boutique, et prépare tout ce qui lui est nécessaire pour accommoder Caracalla.) Si tu étais t'à la tête des choses, tu saurais que les domestiques ne peuvent pas exister, sans qu'il y ait de ces êtres dégradés par la fortune, qu'on appelait z'autrefois des ci-devant maîtres; et la nation n'en reconnaîtra jamais, c'est invincible.

GÉRARD, à Caracalla, le faisant asseoir.

Mets-toi là.

JULIE.

Elle aurait pourtant bien besoin d'un maître, la nation; et vous autres aussi.

(Elle passe à droite et s'assied sur le bras d'un fauteuil, regardant toujours Caracalla.)

GÉRARD.

Y penses-tu? au lieu d'un nous en avons vingt-cinq ou trente mille, qui ne nous coûtent rien de façon.

CARACALLA, assis.

C'est juste.

GÉRARD, peignant Caracalla.

Quel beau gouvernement que celui où l'on a toujours des fonctionnaires sous la main, des municipaux qu'on va prendre au pétrin du boulanger, ou dans l'échoppe du savetier!

CARACALLA.

Certainement. (Il se lève et d'un ton déclamateur.) Quand le peuple romain avait besoin d'un général, il allait dans les champs, et il prenait z'un cultivateur. A propos de citoyen romain, encore un sacrifice à la patrie. (Montrant sa queue.) Coupe-moi ça.

GÉRARD.

Comment! tu veux...

CARACALLA, se rasseyant.

Les municipal, c'est censément comme des sénateurs romains; il faut qu'ils soient z'à la Titus. Fameux citoyen, que le citoyen Titus. A propos de queue, je t'ai vu passer tantôt z'avec la patrouille; et toi, qui ordinairement va z'en tête, tu étais dans les traînarads.

GÉRARD, tout en le coiffant.

Que veux-tu, citoyen municipal, c'est que les derniers souliers que tu m'as faits me gênaient un peu.

CARACALLA.

C'est possible; depuis que j'ai t'éte nommé municipal, je néglige l'escarpin. Je ne fais plus de souliers, je fais des motions.

GÉRARD.

Aux cordeliers?

CARACALLA.

Non, c'est des patriotes à l'eau rose; je vas à une autre société; tous purs montagnards dans celle-là. Et si la citoyenne m'entendait quand je suis t'à la tribune...

JULIE.

Je me demande toujours où vous avez appris l'éloquence.

CARACALLA, se levant.

Quand un citoyen z'actif a des principes solides, (Gérard le fait asseoir.) il a beau ne rien savoir, il est propre à tout. (Il se relève.) Voilà le résumé des droits de l'homme.

GÉRARD, le faisant asseoir.

Il a raison; un bon citoyen n'a pas besoin d'étudier! il se suffit à lui-même.

CARACALLA.

Celui-là me comprend, c'est pour cela que nous abattons tous ces monumens du despotique; la porte Denis, la porte Martin, et un tas d'estatues et de palais, et des hôtels qui vexent le peuple. (Il se lève et va à Julie.) Raisonçons. A supposer que les places, comme tu voudrais l'inculquer, soient z'à la participation de ce que tu appelles des connaisseurs, des savans; hein... qu'arrive-t-il?

JULIE.

Vous ne seriez pas en place.

CARACALLA.

Oui, mais nous retombons dans la féodalité, et les accapareurs... voilà. Ainsi, citoyenne, je t'invoque à

plus de... je t'y invoque. (A Gérard.) Tu as donc fini; ça fait...

GÉRARD.

Un assignat de 500 francs.

CARACALLA.

C'est z'un peu cher; on a eu tort de ne pas comprendre la coupe des cheveux dans le *maximum*.

JULIE.

Il n'aurait plus manqué que cela, après avoir supprimé la coiffure et la poudre.

CARACALLA.

Citoyenne, tu es t'égoïste, la révolution n'a pas été faite pour les perruquiers; et tout de même, citoyenne, toi qui ne l'aimes pas la révolution, tu en uses. Gérard m'a tout raconté, tu es bien aise de la trouver, pour divorcer, cette pauvre révolution.

JULIE.

Moi!

CARACALLA.

C'est singulier, comme cette loi du divorce a du succès dans les ménages; les citoyennes en sont folles; c'est une loi pour les femmes. Ces coquins de législateurs, ça pense à tout. (A Gérard.) Ah ça! c'est toujours pour ce soir, et les témoins?

GÉRARD.

Toi, le pâtissier Manlius, et les deux premiers citoyens venus.

CARACALLA.

Ma foi, tu as aussi bien fait. A présent, on peut tout dire. Gérard, tu as déjà z'un remplaçant.

GÉRARD.

Moi!

JULIE.

Qu'est-ce que cela signifie?

CARACALLA.

Citoyenne, tu n'as pas la parole. (À Gérard.) J'ai rencontré ce matin la citoyenne Cornélie, la rempailleuse, une des plus intrépides tricoteuses de la section; elle a vu, hier soir à la brune, un galantin, un muscadin, tranchons le mot, un individu qui se glissait par la fenêtre basse dans la chambre de ta femme.

GÉRARD, à part.

On l'a vu!

CARACALLA.

Et comme il n'est pas sorti, faut croire qu'il y est encore, et la preuve; (Montrant le chapeau que le marquis a jeté en entrant.) voilà z'un chapeau rond qui est le sien, car toi z'et moi, n'en portons pas.

JULIE, à part.

O ciel!

GÉRARD.

Tu oserais soupçonner ma femme!

CARACALLA.

Puisqu'elle ne va plus l'être. Seulement, elle a z'un peu anticipé, et voilà tout.

(On frappe à la porte du cabinet à gauche.)

GÉRARD.

On frappe à cette porte qui donne sur la place de l'Égalité. Femme, va ouvrir.

SCÈNE V.

427

JULIE, embarrassée.

Oui, oui, mon ami; oui, j'y vais.

CARACALLA, prenant son bonnet.

Va donc, citoyenne; et moi, j'ai le temps d'aller z'écouter les papiers chez Cassius le limonadier. (Donnant une poignée de main à Gérard.) Salut et fraternité.

(Il sort en chantant.)

GÉRARD.

Eh bien, femme! tu n'entends pas?

JULIE

Oui, mon ami, c'est toi qui as la clef.

GÉRARD.

C'est juste. (Il ouvre la porte du cabinet et voit le marquis.) Dieu! le marquis!

SCÈNE V.

GÉRARD, LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, entrant.

Moi-même; je suis perdu, car celui qui frappe à cette porte, c'est notre ancien intendant, c'est Goberville; j'ai entendu sa voix.

GÉRARD, montrant la rue.

Et Dieu sait s'il vous connaît. Fuyez pendant que je vais ouvrir.

JULIE.

Et les deux factionnaires qui ne laissent sortir personne de la rue. Plutôt dans le caveau.

GÉRARD.

Non; j'ai là un trésor trop précieux pour l'exposer.

PENDANT.

LE MARQUIS.

Adieu , mes amis ; laissez-moi partir.

GÉRARD.

Partir ! (A Julie.) Voilà la clef , femme , va ouvrir.
(Au marquis.) Campez-vous là. Du sang froid , et de la présence d'esprit.

(Il fait placer le marquis dans un fauteuil près de la table à droite , prend le plat à barbe ; lui barbouille toute la figure d'écume de savon , et s'appête à le raser.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS ; GOBERVILLE.

(Le marquis est sur le fauteuil à droite ; Gérard est occupé à le raser. Julie est assise auprès de la table à gauche. Goberville est entre Julie et Gérard.)

GOBERVILLE.

On entre donc ; ce n'est pas sans peine. Il me semble , citoyen Solon , que tu laisses bien long-temps les patriotes à la porte.

GÉRARD.

Je t'ai bien entendu , citoyen Sénèque ; mais ma femme , qui est malade et souffrante , n'était pas là , et je tenais une pratique que je ne pouvais pas quitter. D'ailleurs , tu pouvais bien faire le tour et entrer par ma boutique , qui est toujours ouverte à tout le monde.

GOBERVILLE.

C'était mon chemin par là ; je viens de l'ancien hôtel Surgy , dont la vente est affichée. Comme j'ai besoin de toi , je viens te prendre , pour t'y emmener.

GÉRARD.

Impossible; je suis de garde. J'ai à sept heures une seconde faction; mais après, tant que tu voudras. (S'approchant de Goberville et lui parlant à voix basse.) Est-ce que tu as des vues sur ce bâtiment?

GOBERVILLE.

Il faut bien placer ses assignats. D'ailleurs, je n'achète que pour démolir. (Le marquis fait un mouvement.) Qu'est-ce qu'il a donc, le citoyen?

GÉRARD.

Tu peux parler; c'est un citoyen de la république batave, qui n'entend pas le français; un ostrogoth de Hollandais qui vient changer ses fromages contre des assignats.

GOBERVILLE.

L'imbécille! On dit que les Surgy ont caché de l'argent là-dedans avant de partir; et, comme membre du comité des recherches, je viens, au nom de la nation, te requérir de m'aider dans l'exercice de mes fonctions, comme connaissant les êtres de la maison.

GÉRARD.

Pas beaucoup; mais ma femme, qui y a été élevée, viendra avec nous, et nous aidera à découvrir le trésor. (Au marquis.) Mais tiens-toi donc, citoyen, (Repassant le rasoir.) et n'aie pas peur. (A Sénèque.) Bien entendu que nous partagerons également en frères.

GOBERVILLE.

C'est juste, fraternité.

GÉRARD.

Et égalité. Et n'y a-t-il pas des risques dans cette affaire-là? Si les Surgy revenaient.

GOBERVILLE.

Impossible, la loi est formelle; peine de mort. Dans quelques jours il n'y aura plus de Surgy en France.

JULIE, se levant et s'approchant de Goberville.

Et le général, qui est un bon citoyen ?

GOBERVILLE.

Le général! le général! Ce n'est pas si difficile d'être général dans ce temps-ci. Il y en a des milliers dans les armées. Et, parce que celui-ci a gagné des batailles, qu'il a rossé les Autrichiens, tu crois qu'il servait la patrie? c'était un agent de *Pitt* et de *Cobourg*. Il soudoyait les émigrés, les ennemis de la nation. N'avait-il pas l'infamie d'envoyer de l'argent à sa famille?

GÉRARD.

Je m'en doutais depuis long-temps; il a toujours été un enragé de modéré.

JULIE.

Vous lui reprocheriez de secourir son père!

GOBERVILLE.

Est-ce que Brutus avait un père? c'est tout au plus s'il avait des fils; et encore avec lui ça ne durait pas long-temps. Au surplus nous l'avons mandé à la barre; il n'a pas comparu, hors la loi, et me voilà tranquille. (Julie se laisse tomber sur le fauteuil, presque évanouie.) Eh bien! qu'a donc ta femme? Je crois qu'elle se trouve mal.

GÉRARD, courant à elle.

Julie! il serait possible! Non, elle revient. Je t'avais bien dit qu'elle était malade et souffrante.

GOBERVILLE.

Allons, allons, je te laisse achever ton ouvrage. A ce soir, à neuf heures et demie. (Il va jusqu'à la porte, le marquis se lève; mais entendant Goberville qui revient, il se rassied.) Mais à cette heure-là ta boutique sera fermée?

GÉRARD.

Tu entreras par la place de l'Égalité.

GOBERVILLE.

Et si tu n'es pas encore rentré; si la citoyenne est malade?

GÉRARD, à part.

Il ne partira pas!

GOBERVILLE.

Je ne me soucie pas d'attendre dans la rue. Donne-moi ta clef.

GÉRARD.

Ma clef?

GOBERVILLE.

Est-ce que ça t'effraie? est-ce qu'on ne peut pas entrer à toute heure dans le domicile d'un bon patriote?

GÉRARD.

Et que veux-tu qu'on me prenne? Femme, donne la clef. (Julie donne la clef à Goberville.)

GOBERVILLE.

A la bonne heure. Je savais bien que le citoyen Solon Gérard était la crème de la section, et je plaindrais un ci-devant qui tomberait entre ses mains.

(Le marquis fait un mouvement.)

PENDANT.

GÉRARD.

Tiens-toi donc, citoyen, tu vas te faire couper.

GOBERVILLE.

Allons, à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GOBERVILLE.

GÉRARD.

Enfin, il s'éloigne.

JULIE.

Charles! ils l'ont condamné, il n'est plus.

GÉRARD.

Rassure-toi; il avait des amis qui l'ont prévenu à temps.

LE MARQUIS.

Mon frère; qui a pu le sauver?

GÉRARD.

Celui que tout à l'heure vous soupçonniez vous-même.

LE MARQUIS.

Moi!

GÉRARD.

Oui, vous m'avez cru capable de vous trahir; par bonheur, il est ici quelqu'un qui peut vous répondre et me justifier.

(Musique peignant l'inquiétude, et finissant par un forté.)

LE MARQUIS ET JULIE.

Que dit-il?

GÉRARD, allant à la porte du caveau, et appelant.
Venez, général, ne craignez rien.

JULIE, tombant dans un fauteuil.

Ah, c'est lui!

LE GÉNÉRAL, qui est sorti du caveau, regarde autour de lui, et aperçoit le marquis... ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon frère! (Se retournant vers Gérard et Julie.) Mes amis, mes bienfaiteurs, comment m'acquitter jamais? Je vous dois la vie, et le plus grand bonheur que j'aie goûté depuis long-temps. Je retrouve mon frère.

JULIE.

Quoi! c'est vous qui depuis hier soir...

GÉRARD.

Oui, voilà mon secret; je ne voulais pas te faire partager les dangers auxquels il m'exposait. Et puis, te le dirai-je? en vous sachant sous le même toit, j'éprouvais là...

JULIE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi; demande au général lui-même s'il est quelqu'un au monde qui plus que toi mérite mon amour.

LE GÉNÉRAL.

Qui, tu en étais digne. (Lui tendant la main ainsi que le marquis.) Viens, notre ami; viens, notre frère.

LE MARQUIS, lui tendant les bras.

Oui, notre frère.

GÉRARD, essuyant ses yeux.

Allons, allons, voilà qui est bien; mais le temps presse, les mêmes dangers vous menacent. Est-il vrai,

avant tout, que l'hôtel de Surgy contient une partie de vos richesses?

LE MARQUIS.

Un peu d'or et quelques diamans, dans la chambre de ma mère, derrière le second panneau à droite.

GÉRARD.

J'y cours avant le citoyen Sénèque, ensuite, et comme maintenant votre séjour à Paris est connu de quelques misérables, il faut en repartir sur-le-champ. Avez-vous un passeport?

LE GÉNÉRAL.

Celui que tu m'as donné, et qui est loin d'être en règle.

LE MARQUIS.

Et moi, celui de mon domestique.

GÉRARD.

C'est bien; mais cela ne suffit pas, il faut encore, pour sortir de Paris, la permission d'un municipal. (Prenant les deux papiers.) Je m'en charge; je vais au district, à la municipalité. (Il revient et se place auprès de Julie, à qui il dit.) Pourvu qu'il soit encore temps; car, si cette nuit ils n'ont pas quitté Paris, demain je ne répons pas d'eux.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Rien. (A Julie.) Allons, femme, voilà près de huit heures et demie, on peut fermer la boutique sans être suspect; allume la lampe, la chandelle, et puisque nous sommes assez heureux pour les recevoir, fais-

leur les honneurs de la maison. Adieu , patientez jusqu'à mon retour. (Gérard sort; on entend à haute voix, en dehors)
Qui vive? qui va là?

GÉRARD.

N'aie pas peur, patrouille, c'est moi; je peux bien sortir de ma maison.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL; JULIE, *qui, pendant ce temps, allume la lampe et la chandelle.*

LE MARQUIS.

Il paraît que les factionnaires sont toujours là.

LE GÉNÉRAL.

Ah, Julie!

JULIE.

Laissez-moi fermer cette boutique; car je craindrais qu'à travers les vitraux on ne vous aperçût.

LE GÉNÉRAL.

Nous allons t'aider.

JULIE.

Non, non, causez ensemble, vous devez en avoir besoin.

LE MARQUIS, *prenant la main de son frère.*

Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi!

LE GÉNÉRAL.

Nous nous revoyons enfin.

LE MARQUIS.

Mais dans quel temps! Voilà donc, mon cher, où nous ont conduits ces idées de changement dont tu étais enthousiaste!

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ne confonds point la liberté avec les excès que l'on commet en son nom. La liberté, comme nous l'entendions, est amie de l'ordre et des devoirs ; elle protège tous les droits. Elle veut des lois, des institutions, et non des échafauds.

LE MARQUIS.

Hélas ! à quoi t'ont servi ton courage et la sagesse de tes opinions ? tu es dénoncé, réduit comme moi à te cacher après avoir versé ton sang pour eux.

LE GÉNÉRAL.

Non pour eux, mais pour la France ; et ce qu'on fait pour son pays, on ne le regrette jamais. L'honneur de notre patrie s'était réfugié aux armées, je l'y ai suivi. J'ai fait un peu de bien ; j'ai empêché beaucoup de mal ; et, si j'avais encore à choisir, je suivrais la même route. (On entend dans la rue.) Voilà la grande conspiration découverte *par le Comité de salut public !*

LE GÉNÉRAL.

Encore quelques nouvelles victimes.

LE MARQUIS.

Ceux qui n'ont point respecté les vertus de Malesherbes, les talens de Lavoisier, la jeunesse de Barnave, reculeront-ils devant un crime de plus ?

LE GÉNÉRAL.

Les honnêtes gens se lasseront de n'avoir que le courage de mourir. La France se réveillera plus forte et plus unie, car le malheur rapproche tous les rangs, toutes les opinions, et déjà, tu le vois, nous, jadis

divisés, nous nous entendons enfin, et nous nous aimons plus que jamais.

LE MARQUIS, se jetant dans ses bras.

Ah, tu dis vrai!

(En ce moment, Julie a fermé tout le fond de la boutique avec des volets. Il ne reste plus que la porte du fond qu'elle va fermer également, lorsque Caracalla se présente, et entre brusquement.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; CARACALLA.

CARACALLA, apercevant les deux frères qui s'embrassent.

Bravo, citoyens! l'accolade fraternelle.

LE MARQUIS, à part.

Ciel!

CARACALLA.

Ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS, à part.

Nous sommes perdus.

CARACALLA.

Les citoyens viennent pour le divorce de Gérard?

JULIE.

Précisément. Nous attendons qu'il soit rentré.

CARACALLA.

Ma foi, citoyens, savez-vous que la patrie a bien du bonheur? voici la quatorzième fois qu'on la sauve ce mois-ci, et nous ne sommes encore qu'au 17.

(Pendant ce temps, Julie a fermé la porte, s'assied, et travaille, tout en prenant part à la scène.)

LE GÉNÉRAL, à son frère.

Ce n'est qu'un imbécille.

CARACALLA.

Vous avez entendu le colporteur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui.

CARACALLA.

J'ai là les détails. (Il montre le papier au général.) Quand on est fonctionnaire il faut s'instruire soi, et les autres. J'ai mon fils Cicéron, un enfant de sept ans, qui me tient au courant des conspirations. C'en est z'encore une que l'on a découverte dans la journée; je ne sais pas où ils vont les chercher, au comité de salut public, mais ils en découvrent une tous les matins. (Offrant le papier au général.) Si ça peut vous distraire.

LE GÉNÉRAL.

Oui, je ne serais pas fâché...

CARACALLA, au général.

Voilà le papier. (Au marquis.) Citoyen, sans te commander, approche le chandelier. (Le marquis tient le flambeau, le général lit.)

LE GÉNÉRAL.

« Décret du comité de salut public, qui met hors la loi les individus ci-après dénommés, comme atteints et convaincus d'avoir conspiré le renversement de la chose publique. »

CARACALLA.

Les noms! les noms!

LE GÉNÉRAL.

« Le ci-devant comte d'Orgeval, le ci-devant duc de Surgy. »

SCÈNE X.

439

LE MARQUIS, avec douleur.

Mon père!

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« Le commandeur de Surgy, le ci-devant marquis
« de Surgy. » (Mouvement.)

CARACALLA.

Il y en a encore d'autres.

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« L'ex-général Surgy. »

(Les deux frères se prennent la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; GÉRARD.

GÉRARD.

Eh! que diable faites-vous là, tous les trois? vous
avez l'air d'un rassemblement.

CARACALLA.

Nous nous amusions à lire la liste des traîtres mis
hors la loi par le comité.

GÉRARD.

Bah! ça court les rues; mais les uns sont hors du
territoire, et les autres échapperont encore proba-
blement.

CARACALLA.

C'est ce que nous verrons. (Au général.) Achève-moi
cela.

(Ils achèvent tous trois de lire la liste à demi-voix auprès de la table à
gauche; pendant ce temps, Julie, qui est au coin du théâtre à droite, s'ap-
proche de Gérard.)

JULIE.

Quelles nouvelles?

GÉRARD.

Mauvaises. On se doute que les deux frères sont dans Paris; des espions sont envoyés aux messageries, aux barrières, et les municipaux ne veulent délivrer de permis qu'aux personnes elles-mêmes. C'est un arrêté qu'ils viennent de prendre ce soir.

JULIE, montrant Caracalla.

Celui-là était-il au district?

GÉRARD, de même.

Non.

JULIE, de même.

Il l'ignore peut-être.

GÉRARD, de même.

Tu as raison.

CARACALLA, au marquis et au général

C'est bon, c'est bon; rendez-moi cette liste. Il y en a quelques uns là dedans dont je suis sûr, et qui ne m'échapperont pas.

GÉRARD, passant entre les deux frères.

Bah! avec de l'or. (Leur donnant à chacun une bourse.) Voilà ce que j'ai trouvé; (Haut.) et ces gens-là en ont.

CARACALLA.

L'or n'y fait rien; au contraire, c'est cela qui les fera pincer. Les Surgy, par exemple, c'est moi qui suis chargé de les arrêter; et avant ce soir ils seront coffrés.

LE GÉNÉRAL, riant.

Bah! et comment cela?

GÉRARD.

Tu sais donc où ils sont?

CARACALLA.

J'en ai z'une idée.

GÉRARD.

Ce diable de Caracalla en a toujours.

CARACALLA, entre Gérard et le général.

On a dit ce matin z'au district qu'il y avait des monceaux d'or et d'argent cachés dans les murs de leur hôtel; bon, me suis-je dit z'à part moi, c'est z'un renseignement; si l'émigré z'est à Paris... (Au marquis.) Écoute ça, citoyen, il ira rendre une visite domiciliaire à son hôtel, pour à cette fin de faire du tort à la nation, en lui prenant ses écus.

GÉRARD.

C'est sûr.

CARACALLA.

Alors j'ai z'envoyé deux z'émisphères en faction pour surveiller les individus qui entre ou qui sort, et si un des ci-devant se présente, pincé, et incarcéré; c'est là de la malice et de l'esprit!

GÉRARD.

C'est drôle, ça me fait l'effet d'une bêtise.

CARACALLA.

Une bêtise, citoyen, une bêtise d'arrêter les Surgy!

GÉRARD.

Sans doute; il vaudrait mieux arrêter leur trésor.

CARACALLA, surpris.

Ah, diable! c'est vrai! c'est une autre idée; (Bas à Gérard.) mais le moyen?

PENDANT.

GÉRARD, de même.

J'en ai un; je sais où est le trésor; et, si tu veux m'aider, au nom de la nation.

CARACALLA.

C'est dit; partons vite.

GÉRARD.

Un instant, il faut d'abord nous débarrasser de ces deux-là qui voudraient partager, et du citoyen Sénèque qui viendra tantôt pour le même objet.

CARACALLA.

Ce coquin de Sénèque, il n'haït pas les richesses; ce sera difficile.

GÉRARD.

Je m'en charge; mais pour ceux-là, ça te regarde.

CARACALLA.

Comment cela?

GÉRARD, à haute voix.

Quand la patrie est en danger, comme cela lui est encore arrivé ce matin, il faut que les bons citoyens se rendent à leur poste.

CARACALLA.

Oui, il faut que tous les bons patriotes se rendent à leur poste.

GÉRARD.

Et voilà le citoyen Thomas, un oncle de ma femme, et mon cousin Girardot, qui est en congé et qui va rejoindre, qui voudraient quitter Paris ce soir.

CARACALLA.

N'est-ce que cela?

GÉRARD.

Il faut donc, comme municipal, que tu leur signes un permis.

CARACALLA, les regardant.

Un permis à eux ? impossible.

JULIE, à part.

O ciel !

GÉRARD.

Tu refuses un patriote, moi, Gérard, qui suis leur caution ?

CARACALLA.

Je ne peux pas faire autrement sans me compromettre.

JULIE.

Refuser de signer !

CARACALLA.

J'ai z'une raison invulnérable.

JULIE et GÉRARD.

Et laquelle ?

CARACALLA, à demi-voix.

C'est... c'est que je ne sais pas écrire, vous le savez bien, et vous compromettez là un municipal. (Haut.) Tout ce que je peux faire pour les citoyens, c'est de les prendre sous le bras, et de les conduire où ils voudront aller.

GÉRARD.

Cela vaut encore mieux : à la messagerie nationale qui part ce soir.

CARACALLA.

C'est à deux pas.

GÉRARD.

Mais tu m'en réponds.

CARACALLA.

Je ne les quitterai pas que la voiture ne soit partie, et je viens te rejoindre.

GÉRARD.

Ici même, où je t'attendrai.

CARACALLA.

En route! Avec ma protection, vous iriez en enfer sans passeport.

(Il prend le général et le marquis sous le bras et ils vont sortir par la porte du fond. On entend à droite le bruit d'une clef dans une serrure.)

LE MARQUIS.

Qui vient là?

JULIE, effrayée.

C'est Goberville qui avait la clef.

GÉRARD.

C'est Sénèque.

CARACALLA, quittant le bras des deux frères.

Je vais lui parler.

GÉRARD, vivement.

Au contraire, qu'il ne te voie pas chez moi.

CARACALLA.

C'est juste.

GÉRARD, fermant vivement la porte que Goberville vient d'entr'ouvrir.

Un instant, citoyen, on n'entre pas.

GOBERVILLE, par la fenêtre vitrée qui donne en face du spectateur.

Je viens te prendre avec la citoyenne.

GÉRARD.

Elle achève sa toilette. (A Caracalla et aux deux frères.)

Partez.

JULIE.

Et que Dieu les protège!

(Julie a ouvert la porte du fond, Caracalla sort en tenant les deux frères, pendant que Gérard les suit des yeux en tenant toujours fermée la porte du cabinet, où l'on voit Goberville.)

La toile tombe.

APRÈS.

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un magnifique salon de l'hôtel du général comte de Surgy. Une table à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERNEVAL, MORIN.

MORIN.

C'est vous, monsieur Derneval, qui frappez de si bonne heure à la porte de l'hôtel?

DERNEVAL.

Oui, j'apportais à madame la comtesse et à sa fille cette romance d'Otello, qu'elle avait désirée hier soir. Ces dames sont-elles visibles?

MORIN.

Point z'encore.

DERNEVAL.

Et le général?

MORIN.

Monsieur le comte de Surgy? il est dans son cabinet. Voulez-vous lui parler?

DERNEVAL.

Oui, sans doute. C'est-à-dire, non; il pourrait croire... Remets-lui seulement ces papiers.

MORIN.

C'est pour son procès?

DERNEVAL.

Justement.

MORIN.

Une belle affaire, qui vous a fait z'honneur : je m'y connais, parce qu'un avocat, c'est censément z'un orateur, et que je l'ai z'été autrefois.

DERNEVAL.

Toi, Morin?

MORIN.

Oui, monsieur.

AIR de Oui et Non.

Instruit ou non, ça n'y fait rien,
 On est z'orateur de naissance;
 Et l'on vous comprend toujours bien
 Quand on parle avec z'éloquence.
 Pour l'ortographe, j'm'en passais,
 Car ell' m'a toujours t'nu rancune,
 Et l'on peut être bon Français
 Sans le parler z'à la tribune.

Mais ce que je vous en dis là, c'était dans les temps. Vous êtes trop jeune, monsieur Derneval, pour avoir vu ces temps-là, et vous ne savez pas tout ce que les honnêtes gens t'ont souffert, quand on a, comme moi, tout perdu z'à la révolution; qu'on a z'été compromis pour avoir sauvé des nobles, pour avoir fait z'évader une famille entière.

DERNEVAL.

Vraiment! Ce brave Morin!

MORIN.

Et c'est en mémoire d'un service pareil, que j'ai t'autrefois rendu z'involontairement au général et à son frère, qu'il m'a nommé depuis concierge de son hôtel; ce qui est toujours plus sûr que les honneurs et l'administration publique, surtout quand on n'est pas né dans la partie; et puis, il y a des profits au jour de l'an, à la fête de monsieur et de madame, et dans les solennités de famille, et j'espère que nous allons t'en avoir une. Un mariage.

DERNEVAL.

Que me dis-tu là! quoi! mademoiselle de Surgy...

MORIN.

C'est un secret; mais il n'y en a pas pour les portiers. Mam'zelle va z'épouser M. Alfred, son cousin, le fils de l'ancien marquis, ce jeune pair de France, qui est si aimable.

DERNEVAL, à part.

Il est donc vrai!

MORIN.

On l'attend même c'matin z'à déjeuner, et je parierais que c'est pour terminer z'invariablement.

DERNEVAL.

Ah! il n'y a plus à hésiter; (il se met à table, et écrit) il en arrivera ce qu'il pourra.

MORIN.

Que faites-vous donc?

DERNEVAL, écrivant toujours.

Rien. Puisque M. Alfred va venir dans l'instant, J'ai un service à te demander.

APRÈS.

AIR des Comédiens.

Pourras-tu bien remplir avec mystère
La mission dont je vais te charger ?

MORIN.

Avec plaisir : lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.

DERNEVAL, se levant.

Remets-lui donc...

MORIN.

Parlez, que faut-il faire ?

DERNEVAL.

Ce seul billet.

MORIN.

C'est aisé ; de grand cœur.

Et puis après ?

DERNEVAL.

Ne rien dire, et te taire.

MORIN.

C'est moins aisé quand on est z'orateur.

DERNEVAL.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger ;
Et tu sauras remplir avec mystère
La mission dont je veux te charger.

ENSEMBLE.

MORIN.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger ;
Et je saurai remplir avec mystère
La mission dont on veut me charger.

DERNEVAL.

On sonne ; cest le général. Adieu.

(Il sort par le fond)

SCÈNE II.

MORIN, LE GÉNÉRAL, *sortant de l'appartement à droite.*

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, Morin ! et mes lettres, et mes journaux ?

MORIN.

Voici d'abord les papiers que vient de me remettre M. Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi n'est-il pas entré ? Un brave jeune homme, un homme de talent, qui a plaidé pour moi deux ou trois causes importantes, un ami de la maison, que j'ai toujours du plaisir à voir.

MORIN.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Voilà vos journaux que je monte ;
Mais je demand'rai pour ma part
Une faveur à monsieur l'comte.

LE GÉNÉRAL.

C'est le portier le plus bavard...
De paroles sois économe.

MORIN.

M'sieur lit les journaux qu'il a r'çus,
Et si j'l'ennui', ça s'ra tout comme
S'il lisait un articl' de plus.

C'est z'au sujet de mon petit-fils Charlot, que mon général a z'eu la bonté de faire élever et d'envoyer à l'enseignement mutuel. Voilà z'à peine un mois qu'il

y est, et il en sait déjà plus que moi, qui n'ai jamais su ni lire, ni écrire, comme mon général le sait bien.

LE GÉNÉRAL.

Et où est le mal ?

MORIN.

Le mal, c'est que tous les concierges mes confrères, et celui de la vieille marquise, le suisse du n° 9, disent que c'est dangereux, et que ça peut lui donner de mauvaises idées.

LE GÉNÉRAL.

Que diable viens-tu me chanter là ?

MORIN.

AIR : L'amour qu'Edmond, etc.

Ils dis'nt que loin d'quitter l'ornière,
Il faut suiv' les chemins battus;
Qu'c'est pour vouloir êtr' plus qu'leur père
Que les enfans se sont perdus.
A la routine, enfant, restez docile,
Dussiez-vous y marcher tout seul.
Et votre aïeul fût-il un imbécille,
Soyez plutôt ce que fut votre aïeul.

LE GÉNÉRAL, le regardant.

Si ce diable de Caracalla savait lire, je croirais quelquefois qu'il lit la... ou bien... Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, et de retourner à ta loge.

MORIN.

Ne vous fâchez pas, monsieur, j'y pensais. Aussi bien je me rappelle qu'il y a là un vieux monsieur qui vous attend depuis un quart d'heure.

LE GÉNÉRAL.

Et tu ne l'as pas fait entrer sur-le-champ ?

SCÈNE III.

451

AIR du Piège.

Je vous l'ai dit, je prétends et je veux
Que cet usage soit le vôtre,
Que nul ne fasse antichambre en ces lieux;
Un vieillard bien moins que tout autre.
Redoublant vos soins empressés,
Dès qu'il paraît je veux l'entendre;
Ses cheveux blancs doivent vous dire assez
Que lui n'a pas le temps d'attendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant.

Annoncez le vicomte de la Morlière.

LE GÉNÉRAL.

Quel nom ai-je entendu?

LE VICOMTE.

Monsieur le duc de Surgy.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas moi, monsieur; je suis le général
comte de Surgy.

LE VICOMTE.

Il serait possible! ce petit chevalier... Je suis donc
bien changé, si vous ne reconnaissez pas en moi l'ami
de votre frère, le compagnon de votre jeunesse?

LE GÉNÉRAL, le serrant dans ses bras.

Quoi! c'est vous? vous que depuis si long-temps
nous croyons avoir perdu?

LE VICOMTE.

Oui, ça fait événement, ça fait coup de théâtre.

• Les morts après trente ans sortent-ils du tombeau? •

Quand je dis trente ans, c'est pour le vers, car il y en a quarante et plus que je suis disparu et que je n'ai mis le pied en Europe.

LE GÉNÉRAL.

Et d'où venez-vous donc ?

LE VICOMTE.

De l'autre monde, du fond de l'Atlantide. Ne vous souvient-il plus que j'étais parti pour rejoindre les vaisseaux de La Peyrouse, que j'ai retrouvés à Botany-Bay en février quatre-vingt-huit, et que je n'ai plus quittés ? J'étais à bord de l'*Astrolabe* au moment de son naufrage, et je fus jeté sur une des îles *Malicolo* avec deux de mes compagnons, des gens de qualité comme moi, le chevalier et le vicomte d'Osage, que vous connaissiez.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'étiez que trois ?

LE VICOMTE.

Oui, et puis deux matelots. Nous avons vécu là pendant quarante ans, ignorés de toute la terre, qui nous croyait perdus, et j'y serais encore, si le vaisseau du capitaine Jarry n'y avait pas abordé par hasard.

LE GÉNÉRAL.

En effet, les journaux anglais nous ont appris l'an passé qu'on avait découvert les derniers débris de l'expédition.

LE VICOMTE.

Ces débris, c'était moi. Le capitaine Jarry est un homme fort aimable pour un Anglais, car il n'enten-

ne dit pas un mot de français, ni lui, ni personne de son équipage : impossible alors d'avoir aucune nouvelle de vous, ni de la cour ; et arrivé au Havre hier, je n'ai eu que le temps de me mettre dans une chaise de poste, et de rouler toute la nuit, tant j'avais hâte de me trouver à Paris.

LE GÉNÉRAL.

Je le crois sans peine.

LE VICOMTE.

J'ai dit au postillon de me mener à mon hôtel ordinaire, l'hôtel Saint-Féréol. Croiriez-vous qu'il m'a dit : « Je ne connais pas l'hôtel Saint-Féréol. Enclos des Capucines, près les Feuillans, où nous descendons toujours, nous autres mousquetaires quand nous venions de Versailles. » Alors je me suis chargé de le conduire. Mais voici bien un autre événement ; impossible de trouver le jardin des Capucines.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment !

LE VICOMTE.

Disparu, enlevé, en plein jour dans le quartier le plus populeux, ce jardin, si sombre et si agréable, où nous avons toujours des rencontres. Vous vous rappelez quand le soir il fallait mettre l'épée à la main pour rentrer chez soi ; au lieu de cela, qu'est-ce que j'ai trouvé ? une grande rue qui n'en finit plus.

LE GÉNÉRAL.

Celle qui mène place Vendôme, au ministère de la justice ; la rue de la Paix.

LE VICOMTE.

Précisément.

APRÈS.

LE GÉNÉRAL.

Ara : Il n'est plus temps, etc.

Oui, c'est là son nom désormais;
 Chez nous, où les lois sont chéries,
 On voit la justice et la paix
 Tout à côté des Tuileries.
 Et le dieu de nos libertés,
 Qui veut qu'aujourd'hui tout s'accorde,
 Met la Chambre des Députés
 Près la place de la Concorde.

LE VICOMTE.

Et puis le long des Tuileries, cette rue immense,
 comment la nommez-vous?

LE GÉNÉRAL.

La rue de Rivoli.

LE VICOMTE.

On se perd là-dedans. C'est un amas de pierres, un
 horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une
 carrière. Je ne reconnais plus mon Paris.

LE GÉNÉRAL.

On vous l'a un peu embelli.

LE VICOMTE.

On me l'a gâté. Mais où donc est le marquis? il me
 tarde de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL.

Mon frère; nous l'avons perdu, il y a dix-neuf ans,
 à Wagram.

LE VICOMTE.

Wagram? qu'est-ce que c'est que ça? une de ses
 terres?

LE GÉNÉRAL.

Non, morbleu! une bataille, où la victoire nous

est restée. Le marquis , qui était alors duc et cham-bellan, fut ramené par moi à Vienne, où il a suc-combé.

LE VICOMTE.

A Vienne? en Dauphiné?

LE GÉNÉRAL.

Non, la capitale de l'Autriche.

LE VICOMTE.

Et comment vous trouviez-vous là tous les deux?

LE GÉNÉRAL.

Avec 300,000 hommes, qui y étaient entrés en vainqueurs.

LE VICOMTE.

Vous êtes entrés à Vienne?

LE GÉNÉRAL.

Ce n'était pas la première fois, et à Berlin aussi; et dans toutes les capitales de l'Europe.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous me dites là? quest-ce que c'est que des folies pareilles? Et au milieu de tout cela, mon pauvre chevalier, comment se sont trouvées vos affaires?

LE GÉNÉRAL.

Assez bien. Je suis maintenant un des premiers propriétaires de France, grace aux fabriques que j'ai établies, aux manufactures que j'ai créées.

LE VICOMTE.

Vous! dans le commerce! Ah, mon cher ami qu'est-ce que vous m'apprenez là? Votre famille doit être dans la désolation.

LE GÉNÉRAL.

Non vraiment, vu que nous partageons tout, et que je viens d'établir, en faveur de mon neveu Alfred, le fils de mon frère, un majorat de vingt mille écus de rente.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Sans préjugé chacun exerce
 Son industrie et ses talens ;
 Nos vicomtes font le commerce,
 Nos chevaliers sont fabricans.
 Et dans ce siècle où l'on respecte
 Le mérite avec ou sans nom,
 Un marquis est mon architecte,
 Et mon médecin est baron.

LE VICOMTE.

Oui ; mais la considération...

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, mon cher, on est toujours considéré quand on paie à l'état vingt-cinq mille francs d'impôt.

LE VICOMTE.

Vous payez la taille !

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui arrive à tout le monde.

LE VICOMTE.

Les bourgeois, c'est bien ; mais le comte de Surgy !
 mais moi ! Je ne paierai pas ; je ne paierai jamais.

LE GÉNÉRAL.

On vous fera saisir.

LE VICOMTE.

Le vicomte de la Morlière !

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas ?

LE VICOMTE.

Un homme de qualité!

LE GÉNÉRAL.

Tout comme un autre.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un régime comme celui-là?

LE GÉNÉRAL.

Celui des lois.

LE VICOMTE.

Nous sommes au dessus d'elles, nous autres, et je m'en moque.

LE GÉNÉRAL.

Prenez garde, et ne dites pas de mal de nos lois; car voilà mon neveu qui est pair de France, et qui en fait tous les jours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; ALFRED.

ALFRED.

Bonjour, mon oncle. Comment cela va-t-il? J'apporte de bonnes nouvelles.

LE GÉNÉRAL.

Et moi aussi, car je te présente au vicomte de la Morlière, l'ancien ami de ton père.

ALFRED.

Un ami de mon père! (Lui donnant la main.) J'espère que cette amitié-là sera héréditaire, et que vous daignerez la transmettre à son fils.

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon jeune ami, entre nous autres tout se transmet, je le vois, jusqu'aux bons sentimens.

LE GÉNÉRAL.

C'est un ancien compagnon de La Peyrouse, qui, après quarante ans d'exil, revient en son pays, qu'il trouve un peu changé.

ALFRED.

Mais sa fortune doit aussi l'être.

LE GÉNÉRAL.

Pour cela, nous n'en avons pas parlé, parce que cela me regarde.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire ?

LE GÉNÉRAL.

Ara : Ces postillons, etc.

D'un commerçant si l'état vous fait honte,
 Vous pourriez bien refuser sans façon
 L'industriel, mais non le noble comte;
 Car je le suis, et dans l'occasion
 Je fais valoir et mon titre et mon nom.

LE VICOMTE, lui prenant la main.

Malgré vos torts, malgré votre richesse,
 Ah! dans ce cœur si prompt à m'obliger,
 Il est un fonds d'immuable noblesse
 Qui ne peut déroger.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure. Vous acceptez, et vous voilà aussi de la famille. Tu disais donc, mon cher Alfred, qu'il y avait de bonnes nouvelles ?

ALFRED.

Oui, mon cher oncle, les élections s'annoncent

bien , et j'espère qu'aujourd'hui la chambre aura en vous un bon député de plus.

LE VICOMTE.

Les élections , la chambre ; qu'est-ce que cela ?

LE GÉNÉRAL.

Ce serait trop long à vous expliquer en un jour ; car il a fallu quarante ans pour en arriver là ; quarante ans d'orage.

Ara de la Sentinelle.

Vous souvient-il qu'autrefois je disais :
Cet horizon annonce la tempête?
Elle est venue... horrible en ses excès,
Et trop long-temps gronda sur notre tête.
Mais des débris dispersés, confondus,
L'ordre renaît.

LE VICOMTE.

Et tous, après l'orage,
A leurs places sont revenus.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tous... excepté les abus,
Qui sont restés dans le naufrage.

(Le général va s'asseoir auprès de la table à droite.)

LE VICOMTE.

Jé ne comprends pas ; mais c'est égal. (A Alfred.) Et les plaisirs, et la jeunesse, comment vous autres gentilshommes menez-vous tout cela ?

ALFRED.

A merveille.

LE VICOMTE.

C'est bien, c'est très bien, je me reconnais là ; ça me rajeunit. Et les dettes, les créanciers, en as-tu beaucoup ?

APRÈS.

ALFRED.

Pas un seul.

LE VICOMTE.

Ton oncle les a donc payés ce matin ?

ALFRED.

Apprenez que je paie moi-même ce que je dois.

LE VICOMTE.

Est-il bourgeois, le pair de France ! Et ta petite maison, j'espère qu'elle est jolie, et que tu m'y mèneras ; que tu nous donneras un petit souper.

ALFRED.

C'est qu'on ne soupe plus.

LE VICOMTE.

Ah, mon dieu !

ALFRED.

Mais c'est tout comme, on dîne à sept heures.

LE VICOMTE.

Plus de petits soupers, plus de petites maisons ; je ne reconnais plus la jeunesse d'à présent ; je la retrouve toute dérangée. Et à quoi, je vous le demande, s'occupent les jeunes gens ?

ALFRED.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Aussi galans que vous, aussi fidèles,
 Mais moins légers, moins futiles enfin,
 Ils vont gaiement du boudoir de nos belles
 A l'atelier de *Gérard*, de *Gudin* ;
 Ils vont entendre, admirer *Villemain*.
 Vers les beaux arts, les plaisirs, la science,
 Courons, amis, courons en tilbury,
 Dépêchons-nous : le siècle rajeuni
 Avec ardeur vers la gloire s'élançe,
 Tâchons d'aller aussi vite que lui.

Mais, à propos de plaisirs, comment ma tante et ma cousine se sont-elles trouvées de la représentation d'hier? Je ne vous ai pas encore demandé de leurs nouvelles.

LE VICOMTE.

Comment, mon cher comte, vous êtes marié? et vous ne me le dites pas, et vous ne me faites pas faire connaissance avec votre jeune femme.

LE GÉNÉRAL.

Jeune! jeune en notre genre; et puis ensuite, vous la connaissez déjà. Tenez, la voici.

(Alfred va au devant de sa tante, et lui offre la main.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; JULIE.

LE GÉNÉRAL.

Arrivez, chère amie, c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances, et voici le vicomte de la Morlière qui désire vous présenter ses hommages et ses compliments.

LE VICOMTE.

O ciel, en croirai-je mes yeux!

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vous la reconnaissez encore? Eh bien, mon ami, en fait de compliment, vous ne pouviez pas lui en adresser un plus flatteur.

LE VICOMTE.

C'est la petite Julie! c'est la femme de Gérard!

APRÈS.

LE GÉNÉRAL.

C'est la mienne à présent. Gérard qui fut notre sauveur, notre protecteur, notre ami, est mort à Austerlitz comme un brave qu'il était.

LE VICOMTE.

Austerlitz!

LE GÉNÉRAL.

Oui, encore une que vous ne connaissez pas ; et j'ai pu enfin acquitter la dette de l'amour et de l'honneur.

AIR : Le choix que fait tout le village.

Ma destinée à la sienne est unie,
Après tant de maux, de tourmens;
Autrefois je lui dus la vie,
Et le bonheur depuis vingt ans.

JULIE.

Oui, pour nos cœurs, où la paix est rentrée,
Sur nos vieux jours le bonheur luit enfin,
Profitions-en; une belle soirée
Fait oublier l'orage du matin.

LE GÉNÉRAL, au vicomte qui est dans la dernière agitation, et qui veut sortir.

Eh mais, vicomte, qu'avez-vous donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis rester dans cette maison, je m'en vais.

LE GÉNÉRAL et ALFRED.

Et pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis supporter de pareilles mésalliances, et j'en rougis d'indignation! un Surgy s'allier à une famille...

LE GÉNÉRAL.

Aussi illustre que la nôtre, mon cher ; quand on est la sœur d'un maréchal de France...

(Alfred passe auprès de Julie.)

LE VICOMTE, se levant.

O ciel ! que dites-vous ! (Saluant Julie.) Comment ! madame n'était point la sœur de ce petit Raymond ?

LE GÉNÉRAL.

Si vraiment.

AIR des Scythes.

Mais ce Raymond dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Féraille,
Fut, grace à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et malgré lui forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience ;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé prince et maréchal de France.

LE VICOMTE.

Et de quel droit ?

LE GÉNÉRAL.

Par le droit du canon.

Le voilà prince et maréchal de France,
Et c'est, morbleu, par le droit du canon.

LE VICOMTE.

C'est fini, je n'en reviendrai pas ; je crois lire les Mille et une Nuits. (Au général.) Voyez pourtant si je vous avais cru ! Voilà un gaillard qui me doit ce qu'il est ; c'est moi qui suis la cause de sa fortune.

JULIE.

Après cela... il y a bien aidé.

LE VICOMTE.

Cependant, sans moi...

ALFRED.

Mais ma cousine, où est-elle donc? je ne la vois pas.

JULIE.

Alfred pense toujours à sa cousine.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas de mal; et si mes vœux sont exaucés, si mes projets se réalisent, bientôt, je l'espère, nous pourrons voir parmi nous un bon ménage de plus, n'est-ce pas, mon cher Alfred?

ALFRED.

Ah, mon oncle!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; MORIN.

MORIN, à Alfred, qui se trouve seul à la droite du théâtre.

Monsieur le duc, voici z'une lettre que j'ai depuis ce matin.

LE GÉNÉRAL, à Julie et au vicomte.

Oui, je veux confondre nos biens, nos fortunes; ne plus faire qu'une seule et même famille. Depuis dix-huit ans c'est le rêve de ma vie, et nos enfans ne l'ignorent pas.

ALFRED, qui a lu la lettre.

Ah, mon dieu!

JULIE.

Qu'est-ce donc?

ALFRED.

Rien, ma tante; c'est une affaire qui me concerne particulièrement, et dont je parlerai au général.

JULIE.

Je vous laisse, et vais rejoindre ma fille qui est à sa leçon de piano.

LE VICOMTE, prêt à s'en aller.

Suis-je de trop ?

ALFRED.

Un ami de mon père ne peut jamais l'être.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ALFRED, LE VICOMTE.

ALFRED.

Voici une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre, mais dont il m'est impossible de ne pas vous donner connaissance. Tenez, mon oncle, lisez.

LE GÉNÉRAL, regardant la signature.

Derneval ! l'espoir de notre barreau... un jeune homme plein de talent, à qui je dois beaucoup de reconnaissance.

ALFRED.

Vous en aurez peut-être moins après avoir lu cette épître.

LE GÉNÉRAL, regardant la lettre et l'adresse.

« A monsieur Alfred de Surgy.

« Monsieur, le duc, vous êtes riche, noble et brave, « jouissant de l'estime universelle ; vous avez tout pour « vous, je n'ai rien. Je ne suis qu'un pauvre avocat « inconnu encore ; mais le malheur rapproche les dis-

« tances ; et celui qui se voit sans espoir n'a plus rien
 « à ménager. Vous allez épouser une jeune personne
 « que j'adore depuis cinq ans ; et quoique je ne lui
 « aie jamais parlé de mon amour, j'ai quelques rai-
 « sons de penser qu'il est partagé. Vous êtes le pre-
 « mier à qui j'ai fait une pareille confiance, et j'ose
 « croire que vous vous en montrerez digne, en me
 « disputant un prix que je n'ai, il est vrai, aucun
 « droit d'obtenir, mais que personne du moins n'ob-
 « tiendra de mon vivant. »

DERNEVAL.

(Le général reste anéanti, et la tête dans ses mains.)

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que j'entends là ? un avocat défier un
 homme comme il faut. Donnez-moi cette lettre. Je
 me rends à Versailles, j'obtiens un ordre du ministre,
 et ce soir il est à la Bastille.

ALFRED.

Eh ! monsieur, cela ne se passe pas ainsi.

(Il va à la table à droite, et écrit pendant que le général et le vicomte
 parlent ensemble.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! c'est la ruine de toutes mes espérances. Pou-
 vais-je m'attendre à un pareil amour ? Je vais trou-
 ver ma fille, en parler avec elle, lui en parler en-ami.

LE VICOMTE.

Y pensez-vous, corbleu ! est-ce ainsi qu'un père
 de famille parle à ses enfans ? Rappelez-vous que
 dans une circonstance à peu près pareille, c'était
 en 87 ou 88, la duchesse de Surgy, votre mère, me

SCÈNE VIII.

467

fit l'honneur de m'appeler aussi dans un conseil de famille où vous étiez, vous et votre frère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je ne l'ai point oublié.

LE VICOMTE.

Eh bien, monsieur, vous devez vous rappeler quelle dignité, quelle fermeté elle y déploya.

LE GÉNÉRAL.

Oui, et ce fut cette fermeté qui, pendant vingt ans, nous condamna tous au malheur.

LE VICOMTE.

Ça, c'est une autre affaire... mais elle soutint ses droits.

ALFRED.

Et mon oncle oubliera les siens pour faire le bonheur de sa fille, pour l'unir à celui qu'elle aime.

LE VICOMTE.

L'unir à un avocat!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE; puis DERNEVAL.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Dieu! c'est lui!

DERNEVAL, salue tout le monde, et fait un geste de surprise en apercevant Alfred.

Monsieur Alfred, pardon, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre, monsieur, et j'achevais ma réponse : j'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui à trois heures.

DERNEVAL.

Je vous remercie, monsieur le duc; je vous avais bien jugé, et je n'attendais pas moins de vous.

LE GÉNÉRAL, passant entre Alfred et Derneval. Il prend la main à Alfred, lui fait signe de garder le silence, et s'adressant à Derneval.

Il me semble, monsieur, que c'était à moi d'abord que vous auriez dû vous adresser.

DERNEVAL.

Je venais, monsieur, réclamer cette grâce; j'aurais désiré vous parler seul.

LE GÉNÉRAL.

Maintenant le secret serait inutile; je n'en ai point pour ma famille, pour mes amis : parlez sans crainte.

(Le vicomte s'assied sur un fauteuil à gauche.)

DERNEVAL.

Si jusqu'à présent, monsieur, je n'ai osé me déclarer, c'est qu'orphelin et sans fortune, on aurait pu croire qu'en demandant en mariage une riche héritière, j'étais guidé par un autre motif que celui de l'amour le plus pur. Depuis quelques instans seulement ma position vient de changer; j'ai un oncle qui m'a élevé, et de qui, malgré ses immenses richesses, je n'avais le droit de rien exiger : car en me donnant de l'éducation, et le moyen de faire moi-même ma fortune, il avait rempli tous les devoirs d'un bon parent, le reste me regardait; mais aujourd'hui, prêt

à le quitter, peut-être pour jamais, j'ai cru devoir lui faire mes adieux, et lui rendre compte des motifs qui me faisaient agir. En entendant votre nom, celui de votre fille, il a tressailli, et se soutenait à peine; une extrême agitation se faisait remarquer dans tous ses traits. « Plût au ciel, me dit-il, qu'un tel mariage « fût possible! ce serait le repos du reste de mes jours. « Va dire au général que s'il veut consentir à cette « union, je te donne cinq cent mille francs; et après « moi, toute ma fortune, dont je voulais disposer en « faveur des hospices. »

TOUS.

Il serait possible!

DERNEVAL.

Puis s'arrêtant, il m'a dit : « Non, de telles considérations ne suffiront pas auprès du général; il en est d'autres plus puissantes : il faut que je lui parle « moi-même. » Et alors il s'est mis à son bureau, et a écrit cette lettre qu'il m'a prié de vous apporter moi-même.

ALFRED.

Voyez, mon oncle, lisez vite.

LE GÉNÉRAL, lisant la lettre.

Un rendez-vous qu'on me demande. Mais cette écriture, que je crois connaître; le baron de Goberville.

LE VICOMTE, se levant.

Goberville! cet ancien procureur qui faisait l'usure, et les affaires de votre famille!

LE GÉNÉRAL.

L'auteur de tous nos maux.

APRÈS.

LE VICOMTE.

Un spoliateur, un fripon.

DERNEVAL.

Monsieur, il est mon oncle, il fut mon bienfaiteur; et devant moi je ne dois pas souffrir...

LE GÉNÉRAL.

Il a raison. (À Derneval.) Pardon, monsieur, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. (Montrant la lettre.) Lui, votre oncle! ah! voilà ce que je ne savais pas.

LE VICOMTE.

J'espère maintenant qu'il n'y a plus à hésiter, et que toute alliance est désormais impossible avec un... (regardant Derneval et se reprenant) avec un procureur : cela suffit; et s'il osait se présenter...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; MORIN.

MORIN, à voix basse.

Monsieur, voilà quelqu'un qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL.

Quel est-il?

MORIN.

Vous ne le croiriez jamais! il a un parler si humble et si doux, et puis ses gens, sa livrée, jusqu'à ses chevaux, tout cela a z'un air si digne, que j'osais t'à peine le regarder, lorsqu'en levant les yeux, je re-

connais dans ce seigneur si respectable mon ancien collègue, le citoyen Sénèque.

LE GÉNÉRAL, bas.

Silence. (Haut.) C'est monsieur Goberville : qu'il entre.

LE VICOMTE.

Oui, qu'il entre! (Bas à Alfred.) J'en suis charmé, nous allons à nous deux le jeter par la fenêtre.

ALFRED.

C'était bon avant la révolution; mais maintenant on ne jette plus personne par les fenêtres, pas même ses créanciers.

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce qu'on leur fait donc?

ALFRED.

On les paie.

LE VICOMTE.

Quel absurde régime!

LE GÉNÉRAL.

Alfred, Derneval, j'exige que l'affaire de ce matin n'ait pas de suite, et j'espère vous revoir après mon entretien avec votre oncle.

DERNEVAL, s'inclinant.

Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il sort, le général le reconduit.)

ALFRED.

Et moi, alors, je cours trouver ma tante et ma cousine, les prévenir de ce qui se passe. (Au vicomte.) Venez.

APRÈS.

LE VICOMTE, à Alfred qui l'entraîne.

Oui, tu as raison, je ferai mieux de m'en aller; car
la vue seule d'un procureur...

ARA : J'ai vu le Parnasse.

Si j'en vois jamais sur ma route...

ALFRED.

Ils sont supprimés.

LE VICOMTE.

Tout de bon?

C'est un grand bienfait.

ALFRED.

Oui, sans doute,

De notre révolution.

LE VICOMTE.

Voici donc la première chose...

Que les destins en soient loués!

ALFRED, à part.

Ne lui disons pas, et pour cause,

Qu'il nous reste les avoués.

(Derneval, Alfred et le vicomte entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, M. DE GOBERVILLE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Goberville.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il entre.

M. DE GOBERVILLE, saluant le général après un moment de silence.

La Providence, dont les desseins nous sont cachés,
a sans doute eu ses raisons, monsieur le général,

pour que nous nous retrouvions enfin , après un laps de temps aussi considérable.

LE GÉNÉRAL.

Oui , voilà vingt années à peu près que je n'avais entendu parler de vous.

GOBERVILLE.

Vous devez me trouver bien changé ?

LE GÉNÉRAL.

Je désire pour vous que cela soit.

GOBERVILLE.

Et moi , s'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment , des sujets de haine , je désire , monsieur le général , qu'ils soient bannis de votre mémoire comme je les ai effacés de la mienne.

LE GÉNÉRAL.

Quoi ! vraiment ! vous avez eu la bonté d'oublier tout ce que...

GOBERVILLE.

Qui de nous , monsieur , n'est sujet à l'erreur ? mais on est souvent plus méritoire par la réparation qu'on n'avait été coupable par l'offense ; et il me semble , monsieur le comte , qu'en donnant à mon neveu et à mademoiselle votre fille une partie de mes biens...

LE GÉNÉRAL.

Cela vous rend , aux yeux du monde , paisible possesseur du reste : c'est comme si je vous en donnais quittance dans l'opinion publique.

GOBERVILLE.

Quand on a des places , de l'argent , de la réputation auprès de certaines personnes qui ont daigné

m'admettre dans leur intimité, et de l'estime dans plusieurs journaux où je travaille incognito, on tiendrait à avoir un peu celle du public; et le mariage de mon neveu avec mademoiselle votre fille peut seul me la procurer.

LE GÉNÉRAL.

Alex : Ce modeste habit de village.

Quoi! vous aussi, de la publique estime
Malgré votre or vous sentez le besoin?

(à part.)

De notre âge, éloge sublime!

Si le vicomte en était le témoin...

Oui, c'est l'honneur que seul on considère;

Et dans notre siècle à présent,

L'estime publique est si chère,

(montrant Goberville.)

Qu'il n'en a pas, même pour son argent.

GOBERVILLE.

Alliance honorable pour moi, j'en conviens, mais
qui, aujourd'hui, peut être utile pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Comment?

GOBERVILLE.

Dans ce moment, vous êtes comme moi sur les
rangs pour la députation.

LE GÉNÉRAL.

Vous, député!

GOBERVILLE.

Pas encore, mais c'est arrangé. Eh bien, nous pou-
vons l'être tous les deux.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire?

GOBERVILLE.

J'ai fait tant de bien depuis la clôture de la session, que ma nomination est sûre. J'ai pour moi les suffrages de tous les électeurs qui ont dîné chez moi; et si vous le voulez, leurs voix, dont je puis disposer, jointes à celles de vos amis, peuvent également assurer votre succès.

LE GÉNÉRAL, avec indignation.

Monsieur, j'aurais été disposé en faveur de votre neveu (et je n'en étais pas éloigné peut-être), qu'une telle proposition aurait suffi pour tout rompre entre nous.

AIR : Au dieu d'amour, à la jeunesse.

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage
De mes nobles concitoyens.
Mais les payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien.
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS; JULIE, ALFRED, LE VICOMTE,
AMIS DU GÉNÉRAL, *qui l'entourent et le félicitent.*

CHŒUR.

AIR : Honneur et gloire. (*De la Muette de Portici.*)

Ah, quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

APRÈS.

GOBERVILLE.

Quoi ! l'on vient de l'élire ?
 Quel collège !

JULIE.

Le sien.

GOBERVILLE.

Ah, tant mieux, je respire !
 Ce n'est pas dans le mien.

(à part.)

Moi son collègue, il va se désoler :
 Quelque prétexte qu'il allègue,
 Il sera bien forcé de m'appeler
 Mon honorable collègue.

CHOEUR.

Ah, quelle heureuse nouvelle !
 Ce choix si mérité
 Récompense son zèle :
 Le voilà député.

CHOEUR.

Sur cet heureux événement,
 Recevez notre compliment.

LE GÉNÉRAL, et JULIE.

De cet heureux événement
 Que mon cœur est fier et content !

LE VICOMTE.

Non, je n'y comprends rien, vraiment,
 Qu'ont-ils donc tous en ce moment ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; DERNEVAL.

GOBERVILLE.

Mais, grace au ciel, voilà aussi des nouvelles de
 notre arrondissement, mon neveu en arrive; eh bien,
 je suis nommé ?

DERNEVAL.

Non, mon oncle.

GOBERVILLE.

Et qui donc?

DERNEVAL.

Le général.

GOBERVILLE.

Dans deux collèges à la fois... et mes nombreux amis?

DERNEVAL.

Vous ont tenu parole; car monsieur ne l'emporte que d'une ou deux voix.

GOBERVILLE.

Il serait possible! j'espère au moins, quoique tu m'en aies dit hier au soir, que j'ai eu la tienne?

DERNEVAL.

Je vous en avais prévenu, et ne veux point vous tromper; comme mon parent, mon bienfaiteur, je vous respecte, je vous aime, vous pouvez disposer de tout ce que je possède; mais de mon vote, de ma conscience, cela ne se pouvait pas.

GOBERVILLE.

Eh bien, tu seras déshérité! voilà ce qu'il y aura gagné.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; il n'y aura rien perdu.

GOBERVILLE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL, serrant la main de Derneval.

Que je ne punis point les enfans des fautes de leur père ; et que le mérite et l'honneur, partout où ils se trouvent, ont droit à notre estime. Oui. (*Montrant sa femme.*) Vous avez la nôtre, celle de mon neveu, qui renonce pour vous à tous ses droits ; et si ma fille vous aime, quoiqu'il m'en coûte encore de renoncer à des idées qui m'étaient chères, je les sacrifie sans hésiter au bonheur de mes enfans.

DERNEVAL.

Ah, monsieur !

ALFRED.

O le meilleur des hommes ! (*Au vicomte.*) Eh bien ! que dites-vous de tout cela ?

LE VICOMTE.

Rien ; j'en ai déjà tant vu, que je commence à m'y habituer.

LE GÉNÉRAL.

Et nous, mes amis, mes concitoyens, qui après tant d'orages, sommes enfin arrivés au port, et qui goûtons, à l'abri du trône et des lois, cette liberté sage et modérée que tous nos vœux appelaient depuis quarante ans, conservons-la bien ; nous l'avons payée assez cher. Toujours unis, toujours d'accord, ne songeons plus au mal qu'on a fait, ne voyons que le bien qui existe, éloignons les tristes souvenirs ; et disons tous, dans la France nouvelle : (*Tendant une main à Derneval.*) Union (*montrant dans le coin opposé Goberville resté seul, et le regardant d'un air de pitié.*) et oublie.

SCÈNE XII.

479

CHOEUR.

**Ah, quelle heureuse nouvelle !
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.
Sur cet heureux événement ,
Recevez notre compliment.**

FIN D'AVANT, PENDANT ET APRÈS, ET DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Les Eaux du Mont-d'Or.	1
Le Bon Papa.	51
Le menteur véridique.	103
Coraly.	151
Le Confident.	209
L'Ambassadeur.	259
La Chatte métamorphosée en femme.	323
Avant, Pendant et Après.	373

FIN DE LA TABLE.

